



LOUIS DUBRAU

Louis Dubrau n'est pas seulement une femme-écrivain ayant choisi un pseudonyme masculin, chose peu commune. Elle pousse la franchise incisive — sa vertu la plus apparente — jusqu'à livrer aux notices d'anthologies sa date de naissance, ce que ses consœurs ne font pas toutes volontiers. C'est ainsi que nous savons qu'elle est née à Bruxelles en novembre 1904 de père lorrain et de mère belge.

Il y a donc une frontière dans la naissance de cette grande voyageuse (Proche-Orient, Afrique, Océan Indien, Perse etc...) et aussi une netteté française de pensée et d'expression, qui sert bien ce talent où une vigueur et une causticité mâles s'allient curieusement à une intuition et une pénétration sentimentale qui sont bien féminines.

Ce mélange très personnel et souvent percutant de qualités fort diverses s'exprime dans une œuvre à la fois une et contrastée : une douzaine de recueils de poèmes — dont « Abécédaire » qui reçut le prix Verhaeren, cinq de nouvelles, dont « Double jeu » (prix Malpertuis), trois livres de reportage dont le dernier aux « Iles du Capricorne » et le précédent, qui est à la fois fait de récits et d'évocations humaines du Levant, « La fleur et le turban » et des romans parmi lesquels l'admirable quête d'un visage contradictoire et disparu « A la poursuite de Sandra » (Prix Rossel) et dont voici le dixième.

On trouve à la fois une impatience de vivre et un souci de la forme concise dans toute cette œuvre élégante et parfois rude qui s'adoucit parfois en une recherche de l'indicible et d'une sorte de charme spirituel qui dépasserait l'humain que Louis Dubrau analyse avec une exigence impitoyable à la fois crue et pure.

Et surtout, que Louis Dubrau chante en poèmes, qu'elle voyage les yeux ouverts sur le drame humain comme sur le pittoresque à senteur forte ou délicate, ou qu'elle raconte, il se passe toujours quelque chose, il y a toujours un mouvement vif et profond dans ses livres à la fois élaborés et vibrants de présence, de révolte et d'interrogations.

Frédéric KIESEL

PIERRE DE MÉYÈRE, ÉDITEUR

LOUIS
DUBRAU

LE BONHEUR CELLULAIRE

20

Pierr
de
Meyè

4

LOUIS DUBRAU

LE BONHEUR CELLULAIRE

collection *200* des



Pierre De Méyère

DU MEME AUTEUR :

UN SEUL JOUR, roman, Corrêa, Paris.

DOUBLE JEU, nouvelles (Prix Malpertuis), Bruxelles.

LA BELLE ET LA BETE, roman (Prix Audace),
Bruxelles.

A LA POURSUITE DE SANDRA, roman (Prix Victor
Rossel), Albin-Michel, Paris.

...COMME DES GISANTS, roman, Albin-Michel, Paris.

LES ILES DU CAPRICORNE, reportage (Prix des
écrivains du Tourisme), André De Rache),
Bruxelles.

A PARAÎTRE :

LOUIS DUBRAU, par Frédéric Kiesel,
Pierre De Méyère, Bruxelles.

LES TEMOINS (récit), André De Rache, Bruxelles.

LOUIS DUBRAU

**LE BONHEUR
CELLULAIRE**

PIERRE DE MEYERE, EDITEUR
91, RUE DE BRABANT — BRUXELLES 3



I

— Regarde, mais regarde donc ses chaussures !

— Qu'ont-elles de particulier ?

— Elles ont des talons plats.

Les deux jeunes filles échangèrent un clin d'œil.

— Brigitte a voulu paraître moins grande.

— Dis plutôt qu'elle a voulu que Thierry paraisse moins petit !

Elle rirent, tout en se faufilant parmi les curieux qui guettaient la sortie du cortège nuptial.

Les grandes orgues vrombissaient encore lorsqu'il déboucha sur le perron, soudain immobilisé par une fillette endimanchée que sa mère boulait véritablement au-devant des nouveaux époux.

— C'est la petite fille du doyen des contremaîtres de l'usine. On lui a fait apprendre une fable.

L'enfant semblait prête à pleurer, le bouquet lui tombant des mains. Brigitte fit quelques pas vers elle et, sous l'œil attendri des spectateurs, remercia d'un seul baiser le compliment qui lui était ânonné et les fleurs encombrantes qui lui étaient offertes. C'était à présent au tour des photographes d'officier. Une aubaine ! Onze couples parfaits, harmonieusement échelonnés, marqués d'un seul et même sceau. Entre le jeune farfelu, promu garçon d'honneur, et Son Excellence le Général, son grand-oncle, il ne s'en fallait que d'une moue, d'une ride... de quelques années.

Brigitte ressemblerait-elle un jour à sa mère ? D'aucuns l'affirmaient, bien que la taille des deux femmes différât sensiblement. Madame Pierre Maxence était grande, Brigitte l'était trop. Appuyée au bras de son mari, elle prêtait à sourire bien qu'elle eût chaussé des sandales et que Thierry se tint très droit, les épaules tirées en arrière, les plis du pantalon comme galvanisés. L'homme était-il ému ? Il n'y paraissait guère. On eût dit qu'il n'y avait de brûlant en lui que la froideur, et sa réserve était si manifeste qu'un vent de désapprobation souffla sur le clan des commères.

— Il n'a pas l'air de s'amuser beaucoup !

— Elle ne rira pas tous les jours.

Un élégant cabriolet jonquille déboucha sur la place. Sa conductrice abaissa la vitre, embrassa la scène d'un regard, puis se tourna vers sa compagne :

— Nous arrivons trop tard, ils sortent déjà de l'église.

— Dis donc, la mère Maxence paraît avoir bien fait les choses !

— Ma chère, lorsqu'on arrange un mariage, autant ne pas lésiner sur le vin des burettes.

— C'est vraiment un mariage *arrangé* ?

— Que serait-ce d'autre ? Brigitte n'est pas du tout le genre de femme qui convient à Thierry. Ils font un drôle de couple.

— Sait-on jamais ?

La conductrice releva la vitre d'un coup sec.

— Au contraire, on *sait* toujours.

La voiture démarra, roulant au ralenti, afin que ses occupantes pussent saisir au vol quelques images.

L'église se vidait lentement. A l'autel, l'enfant de chœur mouchait les bougies une à une. Dans la travée, deux hommes suivaient les derniers couples du

cortège en roulant le tapis après eux. Appuyé à la rampe du jubé, l'organiste regardait les membres de la suite rectifier leur tenue au moment d'être mis en joue par le photographe. Une belle noce ! Une belle messe ! Les mariages de grande classe devenaient rares. « A présent, les jeunes gens préfèrent recevoir un équipement de camping plutôt que d'être conduits en grande pompe à l'autel », pensa-t-il avec amertume.

Ses propres noces s'étaient déroulées dans un des bas-côtés d'une église de faubourg, tandis qu'aux paroles du prêtre faisaient écho les coups de marteau d'une poignée d'ouvriers occupés à garnir le porche de tentures noires frangées d'argent en vue d'un prochain enterrement. Ce décevant mécompte ne s'était jamais effacé de sa mémoire, l'amenant à penser, chaque fois qu'il comparait sa situation présente à celle de ses débuts : « Maintenant, je pourrais m'offrir les grandes orgues ! »

Hélas ! ce qui est gâché l'est à jamais. Le cortège qu'il rêvait de conduire ne passerait sous les voûtes d'aucune église. Tout au plus pouvait-il, en esprit, le comparer à ceux que, de l'extrême pointe du jubé, il voyait défiler en raccourci. La mariée était-elle belle ? Était-elle laide ? Il haussait les épaules. La vue de Brigitte lui avait simplement fait lever les sourcils :

— Elle a de la tenue.

Sur le parvis de l'église, les curieux rassemblés pensaient de même, faute de pouvoir dire : « Elle est jolie », car Brigitte ne l'était pas. Il s'en fallait d'un rien qu'elle fût belle, pour autant que puisse passer pour de la beauté la tranquille assurance d'un être qui n'a jamais eu de problèmes à résoudre. Même l'amour n'avait pas exigé de Brigitte qu'elle doutât

d'elle-même ou d'autrui. Elle épousait Thierry, son ami d'enfance, que les siens avaient en quelque sorte adopté lorsqu'il avait tragiquement perdu ses parents, morts dans un accident d'aviation. Bien qu'il habitât chez son tuteur, Thierry passait la majeure partie de ses vacances et de ses week-ends auprès des Maxence. Lorsqu'il avait été reçu docteur en droit, c'est chez eux qu'on avait fêté l'événement.

Le lendemain, Pierre Maxence faisait appeler le jeune homme dans son bureau.

— Et maintenant, Thierry, que comptes-tu entreprendre ?

Le garçon souhaitait entrer dans un organisme international. Plaider ne le tentait guère.

Pierre Maxence avait fait la grimace, trop fin renard pour ne pas deviner qu'en rêvant de missions à l'étranger, de congrès, de charges diplomatiques, Thierry rêvait tout bonnement d'évasion. Qu'il souhaitât aussi nettement faire éclater le cadre de sa vie habituelle le surprenait. Se serait-il mépris sur son compte ? Pour la première fois, il lui voyait le sang aux joues. Ce pondéré serait-il, en secret, un imprudent, un passionné ? Quand avait-il mûri les plans dont, tout à coup, il faisait état ? Tandis qu'il vivait bourgeoisement auprès d'eux ? Tandis qu'il courtisait les filles d'une manière propre à faire croire que la bagatelle ne l'intéressait que médiocrement ?

Les projets de Thierry ne pouvaient avoir l'agrément de Pierre Maxence, qui nourrissait d'autres ambitions.

Jamais il ne s'était consolé de n'avoir pas eu de fils, pas de mains entre lesquelles remettre son œuvre, son usine, ses biens. Certes, il ne manquait ni d'associés ni de collaborateurs. Mais il manquait de

quelqu'un qui parlât son langage, fût de son bord, eût ses fétiches et ses tabous. Point n'était nécessaire qu'il eût une réelle envergure, qu'il fût un bâtisseur. Dieu merci, l'usine marcherait longtemps sur sa lancée et n'avait nul besoin d'un novateur pour affirmer sa réputation. Pierre Maxence ne souhaitait qu'un administrateur vigilant. Thierry tiendrait honorablement ce rôle. Si le garçon avait peu de fortune personnelle, il n'en serait que plus familiarisé avec la chicane, ménager de ses biens, même s'il s'offrait frauduleusement, de temps à autre, quelques petites fantaisies. Et puis, Thierry n'était-il pas le fils de ces pauvres Maillard, morts si tragiquement ?

Ayant obtenu en pensée ce qu'il désirait sur le plan pratique, Pierre Maxence se permettait d'être ému. « Thierry, le fils de ces pauvres Maillard... C'est pour moi un devoir... »

D'une voix presque tendre, il avait interrompu le discours passionné du jeune homme :

— Oui, oui, tout cela est très intéressant. Mais dans l'immédiat, comment envisages-tu les choses ?

Thierry s'était senti pris de court. Au moment de les formuler, ses désirs les plus étudiés, les plus réfléchis, prenaient l'aspect de divagations romantiques. Il eût voulu s'en excuser, mais Pierre Maxence ne le lui avait pas permis. N'avait-il pas été lui aussi, autrefois, un rêveur, un exalté, un idéaliste ?

— Mais oui, mais oui, mon petit, dans ma jeunesse, je passais pour chimérique. Que veux-tu, j'avais un père terriblement routinier, ennemi juré de toute innovation. Les mêmes modes de fabrication, les mêmes dessinateurs, les mêmes moyens d'impression ! Nos papiers peints n'étaient-ils pas mondialement

connus ? Que pouvais-je désirer de plus ? Moi, je les voulais particuliers, au goût du jour, capables de satisfaire les plus audacieux. N'ayant aucune formation artistique, j'avais contre moi jusqu'aux dessinateurs, jusqu'aux modélistes. Mais que m'importait ? Ah ! la belle aventure ! Crois-moi, il ne faut pas aller bien loin pour la trouver. Il suffit de la vouloir pour qu'elle surgisse, naissant parfois de la banalité même, car dans la vie, il n'y a de temps mort que pour les incapables et les timorés !...

Le visage empourpré — on ne s'invente pas impunément un passé — Pierre Maxence avait parlé longtemps, pris à la gorge par la force de tout ce qu'il improvisait pour les besoins de la cause, et à quoi Thierry par sa crédulité conférait soudain une authenticité et des titres de noblesse.

— Pour ma part, ne pourrais-je...

— Ah oui ?

La question de Thierry avait ramené Pierre Maxence à la réalité.

— Ah oui, tes projets... Je les trouve intéressants. Quoique le monde international ne soit, après tout, qu'un ministère vu par le gros bout de la lorgnette. Le monde des affaires, à mon sens, est autrement passionnant. On taille dans le vif. On ne se bat pas avec des fonctionnaires, mais avec des hommes. On ne se mesure pas avec des paperasseries, mais avec des instincts, des violences, des intérêts. C'est à qui entrera dans la cage aux fauves et en ressortira vivant ! Nous reparlerons de tout cela. Au fond, la route que l'on choisit a moins d'importance que la manière dont on la parcourt.

Maxence s'en était tenu là, terminant l'entretien sur un grand rire bonhomme. Rien de promis, rien de

conclu, au temps de décider... « Avant la fin du mois, je parie que Thierry m'entreprend lui-même au sujet de l'usine. Je n'aurai qu'un mot à dire. Je le dirigerai, il se laissera conduire. »

Mais le sort a de ces caprices : Pierre Maxence n'avait pas eu à pousser Thierry jusqu'au fauteuil directorial; c'était Thierry qui, moins de cinq semaines après leur entretien, l'avait escorté jusqu'au caveau de famille, poncé de frais pour la circonstance.

Pierre Maxence était mort un soir, en allumant le dernier cigare de sa journée. Sa femme rapportait le fait avec consternation :

— Comme je voyais l'allumette tomber toute enflammée sur le tapis, j'ai dit : Pierre, tu ne seras donc jamais soigneux. J'ai cru qu'il allait me répondre, mais au lieu de cela, il a basculé tout d'une pièce. Il est tombé *là où vous êtes*, ajoutait-elle pour peu que le visiteur se fût assis devant la cheminée, ce qui avait pour effet de le faire se redresser avec un frisson.

La disparition du patron ne devait pas changer grand-chose à la bonne marche de l'usine. Mort, Pierre Maxence semblait régner encore par le truchement d'un personnel qu'il avait choisi lui-même et qui, au cours d'une mémorable séance, tint à louer tant de sagesse unie à tant de prévoyance.

Seule, Madame Maxence jugea que les dispositions testamentaires de son mari témoignaient à son endroit d'une étrange méfiance. Elle eût aimé *jouer* son veuvage, comme un rôle à transformations. Mais il ne lui était même pas accordé de pouvoir se montrer abusive puisque, paradoxalement, c'est à Brigitte que Pierre Maxence avait remis la part représentative de sa charge. Selon le vœu de son père, elle siégeait donc

régulièrement au conseil d'administration, souriante et discrète, approuvant d'un mot — qui lui était d'ailleurs soufflé — les directives de Monsieur Bonhommé, ancien fondé de pouvoir, éminence grise en qui chacun reconnaissait désormais officieusement *le Patron*.

Madame Maxence haïssait Gilbert Bonhommé. Elle l'avait détesté spontanément, dès l'instant où son mari le lui avait présenté, dix ans plus tôt. Qu'avait-elle lu dans les yeux de ce personnage qui décidât de son animosité ? Peu de chose, la seule qu'une femme, fût-elle vertueuse ou frigide, ne pardonne pas : une totale et tranquille indifférence. Gilbert Bonhommé n'aimait que le travail, ne vivait que pour lui. Avait-il jamais été amoureux ? On ne lui connaissait pas de maîtresse. On ne lui en avait jamais connu.

— Un monstre, quoi !

— Ma chère, nous sommes tous des monstres d'une certaine façon, avait répondu Pierre Maxence.

Charlotte se l'était tenu pour dit, sans toutefois désarmer. Ce Gilbert Bonhommé n'était qu'un intrigant, sinon pire. A la mort de son mari, on put l'entendre gémir :

— A quoi Pierre a-t-il songé ? Nous mettre sous la tutelle de cet individu ! Si encore Brigitte...

Elle regardait sa fille à la dérobée et soupirait. Malgré sa taille et sa carrure, Brigitte n'aspirait visiblement qu'à être dirigée, conseillée, conquise. Qu'elle se mariât, et Charlotte se trouverait définitivement hors du jeu, pourvue certes de rentes confortables, mais sous la coupe d'un étranger.

« A moins, songea-t-elle un jour, que je sache me faire un allié de mon gendre. Mieux encore, que je le choisisse moi-même. »

Il ne fallait pas qu'il soit brillant, il ne fallait pas qu'il soit trop bien pourvu si elle voulait avoir barre sur lui. Bien né, afin d'en imposer à Monsieur Bonhomme, auquel ses tâcherons de parents avaient légué un incorrigible laisser-aller vestimentaire et la crainte des parquets cirés. A première vue, la chose paraissait facile. Mais Charlotte, qui s'était imaginée n'avoir que l'embarras du choix, devait bien vite comprendre son erreur. Le gendre de ses rêves, capable de se laisser manœuvrer par elle tout en sachant manœuvrer autrui, ne se trouvait pas aisément.

Vint un jour où elle se frappa le front. A quoi pensait-elle ? Aller chercher si loin ce qui se trouvait à sa portée : Thierry, naturellement. Qui pouvait-elle trouver qui remplît mieux les conditions ? « Ce garçon nous doit tout », pensait-elle avec jubilation. « Sans nous, il n'aurait pas eu de vie familiale. Nous lui avons tenu lieu de parents. Son tuteur ? Bah ! un vieil imbécile, dont le portefeuille regorge encore de valeurs coloniales dont il n'a pas voulu se déssaisir. Un fossile ! Thierry sera parfait. Je le connais depuis toujours, il a de l'affection pour moi. Evidemment, Brigitte ne semble pas l'attirer particulièrement. Il la voit d'un œil trop fraternel. Cela peut changer : simple question d'optique. »

Habilement sollicitées, quelques amies apprirent à Charlotte Maxence ce qu'elle désirait savoir : Thierry n'avait aucune liaison affirmée et ne fréquentait assidûment aucun milieu. Par contre, depuis peu, il sortait avec des jeunes gens appartenant à des organismes internationaux.

— Il songerait à s'expatrier que je n'en serais pas étonnée, avait conclu la rapporteuse.

— Thierry s'expatrier ? Ma chère, laissez-moi rire. Pour un peu, vous me diriez qu'il veut se faire chercheur d'or !

— Hé ! ce ne serait peut-être pas une si mauvaise idée, vu son état de fortune.

Charlotte avait cru devoir défendre Thierry comme s'il était déjà de sa famille.

— Ce garçon est bien moins démuni qu'on ne le pense. Il héritera de son oncle.

— Celui qui a déjà tellement perdu ces derniers temps à la bourse ?

Allons, tout se savait. « Si je veux faire le bonheur de Brigitte, il me faudra jouer serré », pensa Charlotte, bien décidée à ce que la réalisation de ses ambitions personnelles s'appelât désormais *le bonheur de Brigitte*. Que la principale intéressée fût ignorante du sort qu'on lui réservait était sans importance. On verrait cela plus tard. C'est Thierry qu'il fallait atteindre. Atteindre... ou appâter.

Le plus adroit serait peut-être de feindre le manque de diplomatie, d'y aller carrément, lourdement. Devant la glace de sa toilette, Charlotte mimait son discours :

Figure-toi qu'on m'a rapporté que tu songeais à...

Non, autant dire qu'elle s'était livrée à une enquête.

— Voilà, Thierry, il me semble que dans ta situation...

Quelle situation ?

— Nous qui avons remplacé tes parents...

Thierry ne parlait jamais de ses parents. Cet appel à des morts oubliés pouvait lui paraître suspect. Mieux valait s'en tenir aux généralités.

— Crois-tu ! Certaines gens s'imaginent qu'il suffit de quitter l'Europe pour se voir offrir un pactole !

Il est facile de citer des chiffres renversants. Reste à voir ce qu'ils représentent, compte tenu du coût de la vie dans ces pays...

Finalement, Charlotte opta pour la manière directe.

— Dis-moi, Thierry, pourquoi n'accepterais-tu pas un poste dans notre usine ? Je ne te propose pas cela parce que je te considère un peu comme mon fils. Non, si je cherche ton intérêt, j'y vois aussi le mien. Je suis convaincue que si Pierre était encore là, il m'approuverait.

— Quelques semaines avant sa mort, il m'avait fait une proposition assez semblable à la vôtre.

— Quoi ?

Charlotte demeura sans voix. Tant de prudence, tant d'astuce, tant d'adresse pour en arriver à ce que Thierry lui répondît, alors qu'elle croyait le surprendre : « Je suis au courant de vos projets, on m'en a déjà parlé » !

Puisqu'il en était ainsi, puisque son mari l'avait en quelque sorte anticipativement doublée, Charlotte avait été tentée de tout envoyer au diable : « Ah ! Pierre t'avait proposé une place de conseiller ! Eh bien, restons-en là, mon garçon ». Mais elle s'était contenue, s'efforçant même de sourire finement :

— J'ignorais que Pierre t'en eût déjà parlé. Je sais seulement que la chose lui tenait à cœur. Ah ! pourquoi n'a-t-il pu connaître ta réponse !...

Elle fit une pause, baissa les yeux, comme si trop d'émotion les embuait :

— Elle l'eût rendu tellement heureux !

— Je n'en suis pas si certain.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne désire pas prendre un parti dès à présent. Il me faut réfléchir, attendre.

— Attendre quoi ?

Thierry eut un geste vague des deux mains.

— Comment vous répondre ? J'ai plusieurs choses en vue. Le droit international m'a toujours intéressé. Je me crois plus doué pour les recherches que pour les plaidoeries. Je manque d'aplomb. Tout ce qui a un aspect d'improvisation me fait peur. Je suis un rat de cave, non un feu d'artifice. A l'étranger...

— Eh bien, quoi, l'étranger ? *L'étranger*, c'est un pays comme un autre, dès l'instant où on y habite. Où que tu ailles, tu retrouveras tes manies, celles des autres et ta timidité.

— Je ne suis pas timide. Je crois simplement que je ne me connais pas, et aussi longtemps que je vivrai parmi des gens qui, eux, prétendent me connaître, je n'aurai aucune chance de savoir ce dont je suis capable. Or...

— Or ?...

Brusquement, Thierry se redressa, et Charlotte fut frappée par l'expression de son regard.

— ...Or, je veux avoir une vie bien à moi, je veux en faire quelque chose qui me satisfasse pleinement et ne soit pas, comme c'est si souvent le cas, une espèce de compromis entre deux faillites, entre deux lâchetés. Je viens de vous l'avouer, je ne suis pas un violent, je ne suis pas un autoritaire, mais j'entends être le maître de ma destinée, l'avoir voulue telle et non l'avoir subie ou acceptée.

— Dans un grand organisme, tu seras noyé, tu ne seras qu'un rouage.

— Ne vaut-il pas mieux être un rouage qu'une doublure ?

Décidément, le garçon avait réponse à tout ! Il devenait évident qu'il avait longuement pesé ses chances,

au point que rien ne permettait même de croire qu'en refusant un poste de complaisance, il pensait particulièrement à celui qui pouvait lui être offert dans les usines Maxence. Était-ce le moment de lui dire qu'on attendait qu'il fit échec à l'ancien fondé de pouvoir ?

Charlotte fut tentée de parler, puis se ravisa. Il ne fallait pas que Thierry se sentît poussé aux épaules. Ne venait-il pas de crier qu'il entendait choisir en toute liberté ce que serait sa vie, au besoin la porter au loin, la confronter avec d'autres horizons ? Mieux valait courir le risque de le laisser s'engager ailleurs que de l'inquiéter. Il était capable de se croire des devoirs envers la famille Maxence et de questionner Brigitte pour savoir jusqu'à quel point sa reconnaissance l'engageait vis-à-vis d'elle. Brigitte, cette nigaude...

Charlotte ne souhaitait pas que sa fille fût dès à présent au courant des projets qu'elle nourrissait. Il serait bien temps de l'en informer lorsque la situation aurait évolué, lorsqu'un nouvel entretien avec Thierry lui aurait permis d'y voir plus clair. « Brigitte est quand même la fille de Pierre », pensa-t-elle avec un regain de rancœur, « l'avenir ne peut lui être indifférent ».

C'est Thierry qu'il fallait ferrer, mais habilement le garçon se déroba désormais à toute conversation particulière. Les prétextes ne lui manquaient pas : il suivait des cours de langues étrangères, travaillait à la rédaction d'un mémoire. Lorsque les vacances approchèrent, son oncle réclama sa présence. Il se sentait vieux, il se disait souffrant.

Le temps passait. Du temps que Monsieur Bonhomme mettait à profit pour consolider sa position

et prendre de constantes initiatives. N'avait-il pas fait venir, de son propre chef, des ingénieurs étrangers visiter l'usine ? Des Tchèques, des Polonais, des Roumains.

— Et tu as permis cela ? cria Charlotte à Brigitte. Connais-tu ces gens ?

— Monsieur Bonhommé répond d'eux. Il les a rencontrés lors d'un congrès.

— Et cela te suffit ?

— Ma fille me dit que *ces gens* étaient de vos amis, avait-elle ironisé après que le directeur eût reconduit la délégation. Si j'ai bien entendu, le Polonais s'appelle Kokulavitch ! A sa place, je changerais de nom !

— Je m'appelle bien Bonhommé.

— Je ne vois pas le rapport.

— C'est également risible.

Charlotte fut sur le point de faire un éclat. Non seulement on ne la consultait en rien, mais on se permettait de lui faire la leçon ! Et cet imbécile de Thierry qui faisait la petite bouche, et cette sotte de Brigitte qui se laissait manœuvrer !

Le soir, à table, contrairement à ses habitudes, elle se versa un grand verre de vin.

— Oui, figure-toi que j'en ai besoin, répondit-elle au regard étonné que lui jetait sa fille. Je suis énermée. E-ner-vée, tu m'entends ? Ose prétendre que je n'en ai pas le droit !

Elle reprit le carafon, remplit de nouveau son verre et le vida d'un trait, comme elle eût gobé un œuf.

— Enfin, maman...

Brigitte pelait un fruit. Elle le faisait posément, avec l'adresse née d'une longue habitude.

— Ce calme ! Non, ce calme !... Et cette lenteur !...

Que le fruit s'écrasât sur le parquet l'eût rassérée. C'est elle cependant qui n'avait cessé de répéter à Brigitte, au temps où celle-ci se poissait parfois les doigts : « Rien ne classe un individu comme la manière dont il mange un fruit. On peut apprendre à bien se tenir en quelques jours, à parler correctement en quelques mois, mais il faut dix ans pour peler une pêche avec aisance.

— Evidemment, toi, tu ne vois rien.

— Que devrais-je voir ?

Charlotte haussa les épaules, eut en direction du carafon un geste qu'elle n'acheva pas. Le peu de vin qu'elle avait bu lui montait à la tête et lui tournait déjà sur le cœur. Il était inutile de raconter à Brigitte les propos qu'elle avait échangés un peu plus tôt avec M. Bonhommé, elle n'y trouverait que matière à rire : « Quoi ? il a dit que son nom était comique ? ».

Gilbert Bonhommé... Charlotte le revoyait tel que Pierre Maxence le lui avait présenté. Voyons, il y avait dix ans de cela. Dix ans ! Elle avait supporté cet homme dix ans, et si Thierry ne renonçait pas à ses projets de départ, elle devrait peut-être le supporter jusqu'à la fin de sa vie.

Charlotte but une gorgée d'eau si précipitamment que sa gorge se contracta. Ses yeux s'emplirent de larmes, elle eut une quinte de toux. Brigitte ne put cacher sa surprise.

— Voyons, maman, que se passe-t-il ? Tu n'es pas bien ?

— Pas bien, pas bien ! haleta Charlotte, tâchant vainement de retrouver son souffle, pas bien ! C'est là ce que tu trouves à dire quand tout va de travers !

— Rien ne va de travers, que je sache ? Au contraire, les choses se sont arrangées mieux qu'on ne pouvait l'espérer après la mort brusque de papa.

— C'est cela, ajoute donc : grâce à M. Bonhomme !

— Si tu veux.

— Je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas ! piaula Charlotte en abattant rageusement son petit poing fermé sur la table. Le faux jeton ! Ah ! tu auras un jour des surprises ! Tu te souviendras de mes paroles !

Brigitte replia sa serviette avec lenteur sans deviner qu'à cet instant, la tête penchée, l'air dubitatif, elle ressemblait étrangement à Pierre Maxence.

— Ton animosité t'égare. Je disais encore hier à Thierry...

— A Thierry ? Ah ! ah ! Celui-là aussi, quand on a besoin de lui... Pfut... plus personne !

— Comment, plus personne ?

— Ce cher Thierry ! Tu ne sais donc pas qu'il songe à partir ? Et le plus loin possible encore ! Monsieur veut être un grand International. Il lui tarde d'aller noircir des paperasses sous les ventilateurs, et de vivre en bikini, c'est-à-dire en short, et...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Rien, répondit Charlotte, qui tout à coup eut envie de pleurer à gros sanglots. Rien.

Elle releva la tête, s'avisant soudain que Brigitte avait perdu son air détaché. Peut-être le visage de la jeune fille avait-il pâli.

— Tu dis que Thierry songe à partir ?

— Oui, il m'en a parlé.

— Ce n'est pas possible. Je ne puis tout abandonner ainsi, il doit bien le comprendre.

D'un coup de reins, Charlotte se dressa sur son siège pour être plus proche de Brigitte.

— En quoi les projets de Thierry te concernent-ils ? En quoi ?...

En quoi ? répéta-t-elle. Puis, moitié riant, moitié criant : Non ce n'est pas possible ? Vous... tu...

Elle bégaya et, brusquement, s'abattit le visage entre ses bras repliés.

— Le salaud !... le salaud !...

Brigitte fit le tour de la table, prit sa mère aux épaules.

— Qu'est-ce encore ?

— Toi... Lui...

— Mais non, mais non, pas ce que tu imagines.

— Alors quoi ?

— Rien, absolument rien.

— Tu mens. Je te vois sourire.

— Je souris parce que tu dramatises et qu'il n'y a pas lieu.

— Il y a un instant, tu ne souriais pas. Je t'observais. Je n'ai pas rêvé, tout de même !

— J'ai été surprise. Thierry m'expliquera.

— C'est bien cela : il te doit des explications.

— Si nous passions au salon ? Ne crois-tu pas que nous serions mieux pour parler ?

« C'est Pierre, tout à fait Pierre », songea Charlotte, à nouveau près des larmes. « Lui aussi trouvait toujours le moyen de créer une diversion lorsque je lui posais une question précise. »

Au salon, les deux femmes demeurèrent muettes, assises à distance l'une de l'autre.

— Je t'écoute, dit enfin Charlotte, en croisant les bras comme si elle avait froid.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Il a toujours été entendu que Thierry et moi devions nous marier.

— Entendu ? Première nouvelle.

— Voyons, maman, père ne m'aurait pas parlé comme il l'a fait si tu n'avais pas été d'accord.

— Si tu crois que ton père se souciait jamais de mon accord ! Passons. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Au fait, quand avez-vous eu cette conversation.

— Il y a longtemps déjà. Le jour où papa s'est douté que j'aimais Thierry.

— Car tu l'aimes ?

— Bien sûr. Depuis toujours.

— Merci de ta confiance. Quand on pense à tout ce qu'on raconte de la complicité qui existe entre mère et fille !

— Puisque père...

— N'insiste pas. Je sais que tu as toujours préféré ton père à moi.

Brigitte baissa la tête. Une moue boudeuse, une moue d'enfant, déformait sa bouche.

— Quand j'étais petite, vous me faisiez peur, murmura-t-elle sans lever les yeux.

— Peur ?

— Vous criez facilement, mère.

Il y eut cette fois un silence si profond qu'on entendit nettement tinter l'argenterie que la vieille Maria rangeait dans l'office. Ce fut encore une fois Charlotte qui le rompit. Sa voix était brève. Deux taches roses, virant au pourpre, lui marbraient les pommettes.

— Tu aimes Thierry, c'est parfait. Mais lui, t'aime-t-il ?

— Voyons...

— Il t'a parlé ?

— Parler... parler... toujours des paroles ! Deux années de suite, nous avons passé nos vacances ensemble, en Grèce, dans un village de toile.

— Encore une idée de ton père !

— Une idée magnifique.

— Sans doute, puisque c'est là-bas que Thierry...

Elle laissa volontairement sa phrase en suspens pour obliger Brigitte à conclure. Mais la jeune fille s'était levée et s'appuyait maintenant à la cheminée, pensivement.

Ce n'est pas Pierre Maxence qui avait eu l'idée du village de toile, mais elle-même, poussée par le désir de vivre quelques semaines exclusivement en compagnie de jeunes gens de son âge. Pierre Maxence l'avait immédiatement compris. Il déplorait que Brigitte fût une enfant unique et appartint, de ce fait, à ce qu'il appelait *cette race à part*. Brigitte était donc partie, en compagnie d'une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles, et Thierry était du nombre. Tout avait-il été vraiment magnifique, comme elle venait de le prétendre ? Elle était revenue de Grèce nantie de nouvelles amitiés, tandis que de vieilles camaraderies n'avaient pas survécu à trois semaines de vie en commun. Thierry s'était adapté plus rapidement que Brigitte à cette existence de faux sauvages. Rien ne le surprenait. Il se prêtait aux jeux, dansait, grattait de la guitare devant les flammes d'un feu de bois qui, inconsidérément allumé, risquait d'embraser toute la colline, et semblait trouver naturel d'être l'objet d'attentions féminines. Contrairement à lui, Brigitte, habituée à se replier sur elle-même faute d'un confident, n'avait pas été longue à comprendre ce que cette vie, apparemment insouciant et gratuite, cachait de réfléchi et de concerté. Les garçons posaient

au Tarzan, les filles n'allaient guère plus vêtues, mais l'innocence s'arrêtait là. Flirts, caresses, coucheries même masquaient des ambitions bien définies qui ne se laissaient pas volontiers distancer ou détourner de leur objet. Brigitte avait été amenée à constater combien les femmes sont adroites à mentir les unes aux autres tout en ne disant pas un mot qui ne soit vrai.

Parler ! Sa mère prétendait que sans parole il n'y avait pas d'engagement. Sottise. Brigitte et Thierry s'étaient toujours trouvés en accord pour se taire aux mêmes instants. Ces silences partagés les avaient tellement rapprochés certains soirs qu'il s'en était fallu de peu qu'ils devinssent amants. Mais leur étreinte s'était rompue aussi simplement qu'elle s'était nouée, comme s'ils se refusaient l'un et l'autre à tirer avantage d'un climat qui n'était pas le leur.

— Oh toi, devait néanmoins s'exclamer une amie de Brigitte, tu peux bien tout regarder de haut, tu ne dois plus te mettre en frais !

Et il s'était trouvé quelque bon plaisant pour crier, alors que Thierry et Brigitte apparaissaient ensemble sur le plongeoir : « Place aux vieux mariés ! ».

La jeune fille sourit à ce souvenir, puis tourna la tête, devinant que sa mère l'observait. Les deux femmes échangèrent un regard et Brigitte eut l'impression que, silencieusement cette fois, il lui était donné un conseil qu'elle aurait intérêt à suivre.

Mal à propos, comme pour renforcer cette discrète mise en garde, ce dont elle avait été le témoin, le dernier soir à Corfou, lui revint à l'esprit.

Depuis quelques nuits, toute la bande logeait à l'hôtel car la chaleur dans le village de toile, fait en

réalité de petites cabanes en roseaux recouvertes de chaume, était devenue intolérable. La veille du départ, Brigitte fermait ses valises, lorsqu'elle s'avisait qu'il lui manquait un cache-maillot. Sans doute l'avait-elle laissé dans une des maisonnettes du village. Elle hésita une seconde, l'heure étant tardive, mais le désir de retrouver ce vêtement, qui était neuf, l'emporta sur ses craintes. Quelques instants plus tard elle dévalait la côte. La nuit était très claire; elle n'avait aucune peine à se diriger, le chemin lui étant familier.

Sortant de la propriété par une des brèches du mur, Brigitte débouchait sur la grand-route, lorsqu'elle entendit un chuchotement, des amoureux sans doute. Amusée, elle allait poursuivre son chemin, quand un mot, suivi d'un cri, la cloua sur place. Il n'y avait que Thierry qui parlât de la sorte et « Popo », jeune vacancière nommée Pauline, qui rît de cette manière aiguë.

Au même instant la lune, surgissant d'entre deux nuages, éclaira durement le couple dont les ombres se confondaient. Tout occupés d'eux-mêmes, les jeunes gens ne soupçonnaient pas qu'on pût les observer. Popo avait le dos appuyé au mur et Thierry, qui l'y maintenait prisonnière entre ses bras étendus, feignit brusquement de perdre l'équilibre et s'abattit sur elle de tout son poids. Ses mains retombées devinrent invisibles tandis que le visage de Popo se renversa goulûment pour mieux s'offrir.

Brigitte demeura figée sur place. A quelques pas d'elle, le couple haletait doucement. Puis il y eut comme un léger piétinement et Thierry releva le front, reprit appui au mur d'une main incertaine, se

pencha vers Popo et lui murmura quelques mots à l'oreille qui la firent éclater de rire :

— Si tu crois que je ne m'en suis pas aperçue !

Trop émue pour contrôler l'élan qui la portait à fuir, Brigitte était remontée d'un seul trait jusqu'à l'hôtel. Dans sa chambre, une fois la porte verrouillée, elle s'était permis de pleurer. Que Thierry eût choisi d'étreindre Popo la révoltait davantage que l'étreinte en soi : une fille dont chacun se plaisait à dire que, vraiment, *elle exagérait*. Pas de soir où Popo n'eût un rendez-vous, pas de jour où elle ne commît quelque voyante excentricité. On ne pouvait même pas prétendre qu'elle fût belle. Toute en rondeurs, fortement cambrée, elle avait déjà le bas du visage empâté. Les yeux seuls étaient splendides, et le sourire éclatant. Popo vivait chez une vieille parente qui lui servait de tutrice.

— On est frères, bouffonnait Thierry.

Mais les Maxence, auxquels ces propos avaient été rapportés, s'étaient récriés :

— Ce n'est pas la même chose. Il y a de la marge entre un Thierry et une Popo.

Était-ce la similitude apparente de leur situation qui avait rapproché les jeunes gens ?

Lorsque Brigitte les retrouva le lendemain, elle ne put rien lire sur leurs visages détendus, innocents. C'est à peine si Thierry et Popo se soucièrent encore l'un de l'autre, et bien qu'elle les surveillât âprement, Brigitte put se convaincre qu'ils n'y mettaient aucune duplicité. Dès lors, mieux valait ne pas aborder le sujet avec Thierry, contrairement à ce qu'elle s'était promis au cours de sa longue nuit blanche, et demeurer en bons termes avec Popo.

Les vacances s'achevèrent donc sans qu'elle trahît le moindre soupçon, apprenant ainsi à son insu son dur métier de femme, où feindre, composer, accepter, mépriser en secret tiennent une si grande part.

A présent, sous le regard inquisiteur de sa mère, Brigitte revivait ces instants pénibles et se sentait troublée. Elle eût voulu lui demander conseil, mais Charlotte ne lui en laissa pas le temps.

— C'est donc en Grèce que ton mariage s'est décidé ?

— Rien n'a été décidé, voyons !

— Ah bon ! Alors, que faut-il croire ? Est-ce oui ? Est-ce non ? Tu ne ferais pas mal d'y songer avant que Thierry ne boucle ses malles.

— Il ne partira pas.

— Vraiment ? Qu'est-ce qui te permet d'être aussi affirmative ?

— Il ne partira pas.

— Encore !

Brigitte sentit le regard de sa mère peser sur elle, sans douceur et sans indulgence. « Trop grande, trop lourde », pensait Charlotte. « Evidemment, Brigitte est fraîche. Avec un peu d'adresse et d'habileté, elle pourrait tirer parti de son type nordique. D'autres n'y manqueraient pas à sa place. A son âge... ». Elle sourit à ses souvenirs, et Brigitte se méprit.

— Tu es contente, maman ?

— Contente ? Et pourquoi le serais-je ? Si encore tu consentais à t'attifer autrement que comme une grande bringue asexuée ! Crois-tu que c'est ainsi qu'on s'attache un homme ?

— Mais Thierry me connaît depuis toujours.

— Justement. Il serait temps que tu lui réserves une surprise.

Charlotte avait raison. Si Thierry connaissait Brigitte de longue date, il fut le premier à ne pas la reconnaître lorsqu'elle eût changé de coiffeur, de couturier, et suivi les conseils d'une esthéticienne.

Fort à propos, Charlotte Maxence lui confia :

— Il n'est guère amusant de vieillir. On se sent inutile, esseulée. Que me restera-t-il à la fin de cet hiver, lorsque Brigitte sera mariée ?

— Comment, mariée ?

— Voyons, Thierry, Brigitte n'a pas fait vœu de célibat, que je sache. Depuis peu, elle sort énormément.

— Avec qui ?

— Ça... !

Thierry eut l'impression désagréable de voir se déformer le cadre de sa vie journalière. Un cadre dont Brigitte faisait partie, dont elle *devait* faire partie. Sa colère n'était pas d'un amoureux, mais d'un propriétaire lésé. Alors, quoi ? Leur passé commun, leur mutuelle affection, comptaient pour rien ? Le premier venu pouvait se rendre maître de tout cela ? Il lui suffisait de paraître ? Au cours d'une soirée, il entraîna Brigitte, d'autorité, loin des autres.

— Excuse-moi si je t'arrache à ton gigolo.

Elle avait souri, comprenant tout ce que l'aigreur de Thierry avait d'anticipativement conjugal. Qu'il ne pût accepter la pensée de la perdre était en soi la plus formelle des déclarations d'amour. Il suffisait à présent de le laisser parler. Tout au plus manifesta-t-elle un étonnement fort bien imité lorsque Thierry fit allusion à ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre au moment des vacances en Grèce. Comment, il pensait encore à cela ? Il lui avait semblé, au contraire, que Popo l'intéressait bien davantage. Popo ? Qu'allait-

elle imaginer ? Elle n'imaginait rien. Elle avait eu seulement un peu de peine.

— Voyons, voyons, ma chérie, il ne fallait pas.

Lorsque Brigitte avait rejoint les autres, elle pouvait se considérer comme fiancée.

Par la suite, Thierry devait s'étonner de s'être aussi brusquement engagé. Certes, il tenait à Brigitte, mais il n'avait jamais envisagé jusque là de borner à elle son horizon. Comment avait-il été amené à lui donner la préférence sur toute autre chose ? C'est à peine s'il se souvenait de la manière dont la conversation s'était poursuivie, des paroles qu'il avait prononcées. Un autre avait-il parlé par sa bouche ? Les mots lui avaient-ils été soufflés ?

Curieusement, cette pensée lui vint à l'esprit au moment même où il entra dans l'église au bras de Madame Maxence. « Est-ce vous qui avez répondu pour moi ? », faillit-il lui demander, la regardant comme s'il la voyait pour la première fois.

Charlotte souriait à la ronde. « Pourquoi est-elle si contente ? » pensa Thierry. « Et cette toilette ? Fallait-il vraiment qu'elle ait tant d'ampleur, tant de dentelle ? On croirait la robe du Sacre. »

Rassemblées sous le porche, les petites ouvrières qui l'avaient bâtie se poussaient du coude :

— Tu te souviens ? Il a fallu relâcher les coutures au dernier essayage.

— C'est un beau cortège.

— Et celui-là, qui est-ce ?

Brigitte avait exigé que Gilbert Bonhommé fût de la suite. Il marquait bien en dépit de la compagne peu décorative que Charlotte Maxence lui avait malignement imposée : une boulotte qui boitillait, et dont le regard globuleux disparaissait derrière de grosses

lunettes. Mais Bonhommé n'était pas homme à s'en inquiéter. D'autres soucis l'accaparaient. En se mariant, Brigitte introduisait un étranger dans l'usine. Que valait Thierry ? Ce garçon ne lui était pas antipathique. Au contraire, il se sentait plutôt porté à le plaindre. Ne l'avait-on pas détourné d'ambitions légitimes qu'il était capable de réaliser pour le mettre à la tête d'une entreprise dont il ne connaissait rien ? Durant toute la cérémonie, il l'avait observé, se demandant comment il lui faudrait manœuvrer pour s'en faire un allié.

C'est que l'œuvre de Pierre Maxence lui tenait à cœur. La continuer était une façon pour lui de continuer sa propre vie. Non qu'il fût ambitieux, à la manière dont Charlotte l'imaginait. Il ne brigait pas la première place. Il tenait à la seconde où, mieux qu'à toute autre, il est possible d'assumer des responsabilités de premier plan. Peut-être eût-il souhaité davantage s'il avait eu femme et enfants. Mais sa vie sentimentale s'était bornée à la fréquentation d'une paisible maîtresse, veuve d'un aviateur *tombé au champ d'honneur*. Depuis des années, elle n'était plus pour lui qu'une amie, qu'il conseillait pour le placement de ses économies.

« Lorsqu'ils reviendront de leur voyage de noces, il me faudra aviser », pensa-t-il. « Le mieux serait que nous ayons une conversation particulière avant l'assemblée générale. » En pensée, il ébauchait déjà son rapport, mettant telle chose en lumière, passant telles autres sous silence...

— Un instant, Monsieur, je vous prie.

Gilbert Bonhommé sentit que sa compagne le tirait en arrière. Où avait-il la tête ? Tout à ses projets, il allait oublier que chaque couple devait s'arrêter un

instant sous le porche afin qu'on pût le photographier.

Il grimaça un sourire, sentant peser sur lui le regard des badauds. Jusqu'à sa vieille amie qui n'avait pu résister à la tentation de venir *voir le mariage* et qui se haussait sur la pointe des pieds pour l'apercevoir.

« Quel cirque », pensa-t-il.

— Brigitte semble très émue. Avez-vous remarqué que sa main tremblait lorsque Thierry lui a passé l'anneau ?

Gilbert Bonhommé sourit poliment.

— N'est-ce pas naturel ?

— Sans doute, bien que Thierry ne soit pas un étranger pour elle. Ils se connaissent de longue date, n'est-ce pas ?

— Ce sont des amis d'enfance.

— Dans ce cas, les risques sont moindres.

— Quels risques ?

— Les froissements inévitables. Est-il vrai que Brigitte a le caractère de son père ?

Bonhommé regarda sa compagne sans aménité. Allons, bon, ce laideron se doublait d'une garce. Il ne manquait plus que cela. Si encore elle ne lui avait pas chatouillé l'oreille avec l'aigrette de son turban ! Si encore elle avait été moins parfumée !

— Brigitte a du caractère. Pour le reste, elle ressemble à Pierre Maxence autant qu'une très jeune fille peut ressembler à un vieil industriel.

— Elle a sa démarche et sa taille.

Bonhommé ne répondit pas. « Il y a toujours du vrai dans une méchanceté de femme » pensa-t-il. « Brigitte ressemble beaucoup à son père, non seulement par les traits. Elle n'a de sa mère qu'une manière de mettre parfois des œillères. Il est impos-

sible de lui faire regarder en face ce qu'elle ne veut pas voir, même si la vérité crève les yeux. »

Cette pensée le ramena à Thierry et, à nouveau, bizarrement, il se prit à plaindre le jeune homme.

— Quelle jolie cérémonie, n'est-ce pas ? Ils ont vraiment bien fait de se marier en cette saison. Sans compter que l'Italie au printemps est un enchantement.

— Ils partent en Italie ?

— Le voyage classique.

— Excusez-moi, je n'ai aucune expérience en la matière. Je suis célibataire. Ah, voici notre voiture.

Ils descendirent les marches du perron en silence, mécontents l'un de l'autre. Ainsi, les jeunes mariés portaient en Italie. Bonhomme croyait cependant se rappeler que Thierry désirait visiter le Moyen-Orient. Souhaitant que l'absence du couple fût brève, car il lui tardait d'installer Thierry dans la place, Charlotte s'y était-elle opposée ?

Elle avait fait mieux, et fort habilement, en inquiétant Brigitte :

— Ispahan, Chiraz... Ne crains-tu pas de réveiller les regrets de Thierry ?

— Quels regrets ?

— Oublies-tu qu'il voulait partir au loin ? Enfin, si tu es sûre de toi...

— Six semaines, c'est bien long, ajoutait-elle. Pourquoi n'iriez vous pas en Grèce ? Vous y avez tous deux des souvenirs.

— Non, non, pas en Grèce, avait crié Brigitte comme si Popo l'y eût attendue.

Les yeux baissés, dissimulant mal sa surprise et sa gêne, Thierry avait fait écho :

— Non, pas en Grèce.

Charlotte ne devait pas oublier ce double refus qu'elle ne s'expliquait pas et se le rappeler inopportunément. Pour la première fois depuis qu'elle avait décidé ce mariage, un sentiment d'inquiétude l'avait envahie. Quelque chose de moins défini qu'un scrupule, de moins net qu'un soupçon, impondérable.

— Heureux, n'est-ce pas ? avait-elle demandé sottement aux jeunes gens, tandis qu'ils montaient en voiture. A quoi l'un des invités présents avait répondu :

— S'ils ne le sont pas maintenant, il y a peu de chances pour qu'ils le soient jamais !

« L'imbécile ! » Lorsque la réception eût pris fin, Charlotte se prit à errer de pièce en pièce. Les tréteaux du buffet qui avait été dressé dans le salon avaient laissé de profondes empreintes sur le tapis et, bien que rien n'y eût été enlevé, le rez-de-chaussée semblait dévasté. Des tartelettes marquées d'un coup de dents, des bouts de cigarettes teintés de rouge à lèvres souillaient non seulement les cendriers mais le fond des vases, le creux des potiches. Charlotte eût voulu mettre sur le compte de la fatigue la nausée qui mouillait ses gencives d'une salive acide. Cet instant qu'elle avait tellement escompté lui apportait en définitive plus de trouble que de joie.

Elle éteignit la dernière lampe, redressa un abat-jour, ramassa un coussin tombé par terre tout en ayant conscience de la parfaite inutilité de ses gestes. Plus que jamais, la volée d'escaliers qui conduisait au premier étage lui parut pénible à gravir. Essoufflée, elle s'arrêta sur le palier, jeta un dernier regard plongeant dans le hall où la vieille Maria avait rassemblé les objets oubliés par les invités : un petit sac à main, une écharpe, un parapluie. Qui avait bien pu venir à la réception avec un parapluie ?

Charlotte haussa les épaules et poussa la porte de sa chambre. Dieu merci ! on n'y avait déposé aucun bouquet. Toutes ces fleurs qui, depuis la veille, encombraient la maison lui étaient devenues odieuses. La première corbeille l'avait enchantée. A la dixième, elle s'était contentée de dire à Brigitte : « Ne t'inquiète pas, je conserverai les cartes pour que tu aies au retour la liste de ceux qu'il faut remercier ». Des roses, des lys du Japon, des œillets, toute une espèce de blanc-manger floral coulant de vanneries tarabiscotées : brouettes, bateaux miniatures, cornes d'abondance, sabots rustiques. Il y en avait partout, sur les cheminées, les étagères, les paliers, les appuis de fenêtre.

Une fois chez elle, Charlotte se sentit mieux dès qu'elle eût dégrafé sa lourde robe dont le bustier lui comprimait l'estomac. Gorge nue, face à son reflet dans la glace, elle s'accorda d'être encore désirable. Mais à cinquante ans le cadre importe et, depuis la mort de Pierre Maxence, la pièce avait pris un aspect chaste et glacé. Rien, en dehors du grand lit bas, ne donnait à penser qu'un couple y avait passé de nombreuses nuits, s'y était aimé.

Brusquement, et sans doute parce que toutes les préoccupations de la journée avaient eu pour objet d'amener un homme et une femme à reposer côte à côte, Charlotte Maxence éprouva un sentiment poignant de solitude. Sa nudité lui pesa tout à coup plus lourdement qu'un vêtement. Elle ne l'avait d'ailleurs jamais portée avec grâce et aisance. Au début de leur mariage, Pierre en avait montré de l'agacement. Plus tard, quand, instruite de ses propres désirs, Charlotte eût souhaité se plier aux exigences de son mari, celui-ci ne se souciait plus de lui en témoigner. Le plaisir

amoureux et les joies familiales étaient pour lui deux choses bien distinctes qui ne gagnaient rien à être confondues.

— A chacun son terrain de chasse, avait-il dit un jour crûment à Gilbert Bonhommé. Certaines choses sont magnifiques, à condition de ne pas se retrouver nez à nez avec elles au petit déjeuner.

Ayant fait un retour sur elle-même, Charlotte Maxence en revint à Brigitte. Thierry serait-il le mari qu'elle attendait ? Un rire sans gaité la secoua. Ils se connaissaient bien. Très bien. Trop bien !

Elle haussa les épaules, hésitant à prendre un bain chaud. Ce ne serait pas la première fois qu'elle en userait comme d'un secours, Mais à peine eût-elle ouvert les robinets que le bruit de l'eau jaillissante lui parut insupportable. Aspirant au silence, elle revint dans sa chambre et, sans même prendre la peine de se brosser les cheveux, se mit au lit. Dieu merci ! la journée était finie. Elle pouvait se détendre, relâcher toute surveillance, même si le sommeil tardait, si des images se reformaient inlassablement sous ses paupières, si elle entendait sonner les heures une à une et, derrière la porte mal fermée de la salle de bain, la baignoire se vider lentement, avec des petits borborygmes convulsifs.

II

Les nouveaux mariés devaient étonner tout le monde en rentrant de voyage avant la date prévue. Oubliant qu'elle avait été la première à insister pour que l'absence des jeunes gens ne se prolongeât point, Charlotte Maxence multipliait les questions indiscrètes.

— Que vous est-il arrivé ? Pour quelle raison êtes-vous revenus si tôt ? Rien de grave, j'espère ?

Il apparut également, lorsque Thierry projeta le film qu'il avait tourné en cours de route, que l'itinéraire prévu n'avait pas été respecté.

— Avez-vous eu à vous plaindre de l'agence ?

Tandis que le film se déroulait, Charlotte, à peine distraite par les images qui se succédaient sur l'écran, cherchait comment s'y prendre pour que Brigitte lui fît des confidences. Brusquement, elle sursauta.

— Mais c'est Capri, s'écria-t-elle, le doigt tendu vers la toile. C'est Capri, et voici la grotte bleue, et... Quoi ? C'est déjà fini ? C'est tout ce que vous avez photographié de l'île ?

— Nous ne sommes restés que quarante-huit heures à Capri, répondit Thierry, sèchement. Quarante-huit heures de trop pour mon goût.

— Et la corniche au clair de lune ? Et le marché aux fleurs ? Et les fiacres avec leurs drôles de petits

chevaux qui ont entre les oreilles un chapeau à pompons ?

— Ce sont les vieilles dames qui portent à présent ce genre de chapeau, mère.

Comme pour illustrer ce qu'il venait de dire, Thierry reprit la projection et une espèce de matrone apparut, nus pieds, les cuisses variqueuses, les seins tombants, vêtue d'un bikini, coiffée d'un énorme panama garni de clochettes de laine. Qu'elle affectât l'air mutin rendait la femme encore plus hideuse.

— Oh ! murmura Brigitte abasourdie, quand as-tu pris cette vue ?

— Je ne me souviens plus.

Mais il se souvenait parfaitement. C'était précisément au retour de la fameuse excursion à la grotte bleue. Thierry se revoyait, attendant sa femme dans le jardin de l'hôtel, debout dans l'allée, roulant du bout de sa sandale un petit caillou pointu. Il mâchait sa rancœur, une honte qu'il ne pouvait avouer qu'à soi-même. Un peu plus tôt, au cours de la visite des grottes, le balancement de la barque, le miroitement de l'eau, l'atmosphère moite de la caverne l'avaient indisposé. C'est miracle qu'il n'eût pas vomi sous l'œil goguenard des bons plaisants qui accentuaient par jeu les oscillations du bateau. Sans doute n'était-il pas le seul à être incommodé. Brigitte devait lui avouer, en reprenant pied à Capri : « Je me sens l'estomac barbouillé ». N'importe, aux yeux de Thierry ses haut-le-cœur étaient des signes de faiblesse, une trahison de tout le corps. Déjà sa petite taille le desservait, qui jurait avec sa personnalité véritable. Mais à quoi pouvait-il prétendre si, de surcroît, une excursion de vieille demoiselle suffisait à lui faire perdre ses moyens ?

Remâchant son amertume, il ne s'en était pas ouvert à Brigitte, devinant qu'elle lui eût répondu : « Voyons, c'est absurde, les marins eux-mêmes ont parfois le mal de mer ». Phrase type qu'on réserve, avec les variantes nécessaires, à ceux qui confessent un échec : « Allons, vous aurez votre revanche ! ».

La première revanche de Thierry, coléreuse, enfantine, avait été de filmer cette sexagénaire folâtre. Les autres viendraient.

A partir de ce moment, le voyage lui avait pesé. Il connaissait Brigitte de trop longue date pour goûter à ses côtés le dangereux émerveillement de la découverte. C'est à peine s'il avait cherché à la surprendre en lui faisant connaître quelques cabarets mal famés de Naples.

— Qui t'a recommandé ces endroits ? s'était-elle bornée à lui demander.

— Le portier de l'hôtel.

— Ah ! Je me disais aussi...

— Que te disais-tu ?

— Rien, rien.

Après trois semaines de vie commune, Thierry savait déjà que lorsque sa femme prétendait ne rien penser, c'est qu'elle pensait au contraire à une foule de choses. Il ne se trompait pas. Brigitte s'était étonnée que Thierry l'eût conduite dans ces endroits interlopes, cherchant à deviner ce qui l'y attirait. Madame Maxence, à qui elle eut un soir l'imprudence de parler de leurs distractions napolitaines, pinça les lèvres.

— Mener sa propre femme dans des endroits pareils, voilà bien une idée qui ne serait jamais venue à ton père !

Il n'en fallait pas davantage pour que Brigitte donnât raison à Thierry contre sa mère et s'accusât de

lui avoir sottement fourni matière à critiques. Voilà bien à quoi l'on s'exposait en vivant l'un chez l'autre. Le bon sens même exigeait que le jeune ménage eût au plus tôt son propre foyer. Bien qu'elle s'en défendît, Charlotte le pensait aussi. Son veuvage lui avait révélé le charme d'une indépendance qu'elle ne soupçonnait pas. Pour la première fois de son existence, elle pouvait vivre à sa guise, sortir quand il lui plaisait, s'attarder en ville ou chez des amis sans entendre anticipativement le *tss tss tss* nerveux de Pierre Maxence et le tambourinement des doigts sur le marbre de la cheminée pour peu qu'elle fût de quelques minutes en retard au dîner. La présence constante de Thierry remettait la maison sous la coupe d'un mâle, qui n'avait pas les mêmes exigences que son mari mais en avait d'autres, auxquelles il lui semblait insensé que sa fille se pliât.

Ayant conscience que le climat familial se dégradait, Brigitte prit la décision de brusquer les choses et, d'accord avec Thierry — puisque les décorateurs n'en finissaient pas — d'aller habiter leur maison avant qu'elle ne fût prête à les recevoir.

— Les travaux iront plus vite, disait-elle. On juge mieux des choses lorsqu'on est sur place.

Evidence qui n'en est pas une, car, de modification en embellissement, il arrive qu'on détruise l'unité d'un ensemble ! C'est ce qui advint, sans que Thierry ou Brigitte en fussent particulièrement responsables.

On abattit une cloison, afin d'agrandir le living dont la cheminée se trouva, de ce fait, décentrée. Par contre, le bureau de Thierry y gagna. Lorsque tout fut achevé, la maison, bien que charmante, sentait la transformation à vingt lieues et conservait, malgré sa modernisation manifeste, un petit air vieillot

en raison de son toit d'ardoises et de quelques fenêtres dont les anciens carreaux n'avaient pas été remplacés et demeuraient semés de *lunes* et de boursouflures. En définitive, la propriété n'avait qu'un seul véritable défaut, hélas ! irrémédiable : celui d'être serrée de trop près par les deux maisons voisines. Quelques mètres seulement et une épaisseur de haie vive séparaient les demeures les unes des autres si bien qu'il fallait toujours songer à fermer les rideaux le soir avant d'éclairer. Brigitte s'en souciait peu, mais Thierry y prenait garde, n'aimant pas, disait-il, manger sa soupe avec la cuillère du voisin. Il ne devait jamais faillir à cet usage, même lorsque les voisins furent devenus des amis et qu'il eût pris nombre de repas chez eux au moment de la naissance du premier enfant.

Car, moins d'un an après son mariage, Brigitte avait un fils. Thierry l'avait voulu ainsi parce qu'il lui déplaisait qu'elle sortît autant, fît chaque matin de l'équitation avec une bande de jeunes désœuvrés, tandis qu'il luttait âprement pour qu'on cessât de le considérer à l'usine comme *le mari de Mademoiselle Brigitte*.

Tout d'abord outrée de ce qu'elle appelait *l'égoïsme des hommes*, Madame Maxence avait fini par se réjouir de cette naissance.

— Il vaut mieux avoir des enfants lorsqu'on est jeunes. Sait-on jamais ?

Et de raconter, bien que nul ne l'en priât, connaissant de longue date l'histoire et tous ses rebondissements, comment elle avait perdu son premier-né, mort étouffé *dans le passage*. Ce *passage*, chaque fois évoqué avec l'impudeur propre aux épouses vertueuses, avait le don de mettre Thierry hors de lui.

— Pour un peu, elle ferait un petit dessin, disait-il.

Brigitte, étant femme, était moins sensible au mauvais goût de cette anecdote, qui allait se dramatisant d'année en année, bien qu'elle-même eût accouché très naturellement.

Par déférence, on demanda à Madame Maxence d'être marraine. Elle accepta à condition que le nouveau-né porterait le nom qu'elle destinait à la fille qu'elle avait perdue : Odile.

C'était déjà consternant en soi, mais ce le fut encore davantage lorsque naquit un garçon : Odile devenait Odilon. Dans sa chambre, à la clinique, Brigitte se tordait de rire, tandis que Thierry, furieux, arpentait la pièce, abattant chaque fois au passage son poing sur le montant du lit.

— Ta mère a juré de nous couvrir de ridicule !

Quelques quatorze mois plus tard naissait une fille, Michèle. Puis il y eut Julien. Puis Xavier. Au quatrième enfant, Madame Maxence demanda à Brigitte si Thierry avait l'intention de monter un haras.

— Il te prend pour une jument, ma parole !

En d'autres termes, Brigitte avait dit à peu près la même chose à son mari :

— Je n'ai pas trente ans. Si je ne profite pas à présent de ma jeunesse...

— Je n'ai pas voulu ce quatrième enfant, tu le sais bien.

— Sait-on jamais ce que tu veux réellement, avait-elle riposté, se laissant aller à penser tout haut.

— C'est-à-dire que...

— Inutile de te reprendre, j'ai parfaitement compris.

Surpris, l'un autant que l'autre, par ce que révélaient leurs propos, ils étaient demeurés debouts face

à face, conscients qu'ils auraient dû à tout prix combler d'un mot le vide qui se creusait entre eux. Mais rien ne leur venait à l'esprit et, finalement, Thierry s'était détourné.

Il ne devait pas rentrer déjeuner ce jour-là, prétendûment retenu à l'usine par Gilbert Bonhommé.

— Bonhommé toujours présent, toujours pareil, disait Charlotte Maxence, qui ne pardonnait pas à son gendre de s'entendre avec son vieil ennemi personnel.

— Vous vous êtes mis à ses ordres ! disait-elle.

— A ses ordres ? Vous exagérez, mère.

— Oui ou non, est-ce Bonhommé qui décide de vos séjours à l'étranger ?

C'était faux, c'était vrai, c'était surtout justifiable. Monsieur Bonhommé n'avait pas été long à comprendre ce que Charlotte Maxence attendait de Thierry. Au vrai, il l'avait toujours su. Mais il avait aussi compris très vite que, quoi qu'elle eût espéré, Thierry la décevrait. Jamais il ne serait *son homme*. Thierry avait une volonté propre, des idées personnelles, de l'ambition. Si les Maxence ne l'avaient pas manœuvré, il eût sans doute choisi une carrière en rapport avec ses connaissances et ses moyens. Poussé par Charlotte, influencé par Brigitte, Thierry en était venu à se croire doué pour les affaires, capable d'initiatives heureuses. Certes, tout n'était pas à rejeter de ce qu'il proposait. Mais il manquait à Thierry, en plus de l'expérience, ce qui seconde l'audace et lui permet de donner son fruit : la patience.

C'est en vain que Gilbert Bonhommé lui conseillait d'être diplomate, d'avoir la main légère et de ne pas prendre pour argent comptant tout ce qui lui était

rapporté ni pour de l'assentiment le premier compliment venu. Thierry s'obstinait.

— Oui ou non, le service de manutention est-il d'une vétusté révoltante ? Il suffirait...

Bonhommé n'ignorait rien du problème, mais il savait aussi que la manutention employait de très vieux ouvriers qui n'accepteraient pas facilement qu'on les poussât dans le dos. Ils verraient une brimade dans ce qui se prétendrait une modernisation. Enfin, tant pis ! Puisque Thierry semblait décidé à des innovations dangereuses, autant qu'il s'en prît à la manutention. Les risques étaient moindres.

Du jour au lendemain, on abattit des murs, on perça des cloisons. Un tapis roulant apporta désormais les produits à emballer devant chaque homme. La manutention, qui se composait d'une série de petits cagibis poussiéreux, devint d'un seul coup une sorte de hall spacieux et clair, badigeonné de vert tendre.

— Pourquoi cette couleur salissante en diable ?

— Il a été reconnu que le vert augmente les capacités de rendement.

Thierry inaugura lui-même le nouvel atelier et prononça à cette occasion une allocution qui fut jugée réactionnaire par les syndicalistes et communiste par les anciens. Prudemment, Gilbert Bonhommé s'était abstenu du moindre commentaire, n'ignorant pas le mécontentement des vieux, dérangés dans leurs habitudes, et s'attendant à ce qu'ils en témoignassent à la première occasion. Ce qui arriva le prit cependant de court, car s'il avait envisagé bien des possibilités, connaissant l'ingéniosité dont la malveillance peut faire preuve, il n'avait pas imaginé que le foulard et la pipe du *Corse* mettraient le feu aux poudres.

Le *Corse* n'était qu'un vieil ouvrier, le plus ancien de l'usine, celui-là même dont la petite fille avait offert un bouquet et récité un compliment lors du mariage de Brigitte. Il n'était nullement corse, mais le prétendait en guise d'excuse chaque fois qu'il s'était emporté à tort. Il radotait un peu et, à l'entendre, le patron lui devait beaucoup. S'il ne s'était pas trouvé là en certaine circonstance...

Pierre Maxence, entrant dans le jeu, ne manquait jamais, lorsqu'il rencontrait l'ouvrier, de lui taper sur l'épaule :

— Alors ? Toujours solide au poste ?

Le personnage avait sa légende. Elle lui valait des tolérances qu'il en était arrivé à considérer comme des droits. Par exemple, et bien que ce fût expressément défendu, il rangeait chaque jour son foulard et sa pipe dans une des armoires de la manutention. Nul ne se fût avisé de les en déloger, et personne ne put savoir qui, au cours des transformations, y porta une main sacrilège. Pipe et foulard disparurent, pour être retrouvés parmi les rebuts. Le foulard était sale, la pipe ébréchée. Sitôt qu'il reprit possession de ses trésors, le *Corse* se précipita dans le bureau de Gilbert Bonhommé, criant que si la nouvelle Direction comptait s'attaquer à ses biens personnels, elle trouverait à qui parler. Quelques mots eussent suffi pour tout arranger. Malheureusement, Gilbert Bonhommé ne put les prononcer car Thierry se trouvait par hasard dans son bureau, surpris, et d'autant plus glacial qu'il se sentait incapable de faire face à l'attaque. Bonhommé, ne pouvant se montrer ouvertement conciliant, renvoya sèchement l'ouvrier stupéfait, qui partit en claquant la porte.

Une fois dehors, le *Corse* se fût peut-être calmé, mais le malheur voulut qu'il se trouva nez à nez avec un garçon de courses qui feignit l'étonnement. N'avait-il pas, disait-on, *cassé sa pipe* ? Du coup, sa colère reflua. Il gifla le gamin lequel, ayant assisté récemment à un match de judo et se croyant devenu « ceinture noire », tenta une prise de fantaisie qui cassa tout net l'avant-bras du vieil homme.

L'accident fit grand bruit. Une certaine presse s'empara de l'affaire : « Que doit-on penser d'une direction qui laisse impunément molester ses vieux serviteurs ? ». Un peu plus tard, la même feuille de chou s'insurgea lorsqu'il fut question de licencier le garçon de courses : « Faut-il, pour une étourderie, jeter un honnête jeune homme à la rue et plonger une famille dans la misère ? ».

Gilbert Bonhommé ne savait qui maudire davantage, de Thierry, indirectement responsable de tout ce gâchis, ou du *Corse*, qu'on voyait traîner à longueur de journée dans les bâtiments, portant son bras plâtré comme un cierge. Connaissant ses gens, il redoutait que l'affaire ne s'envenimât. Thierry ne prétendait-il pas user de son droit de réponse auprès des journaux ?

Fort à propos, Bonhommé se souvint que depuis longtemps on n'avait plus rendu visite à certains clients étrangers. Une tournée d'inspection s'imposait. Thierry comprit qu'une chance lui était offerte de se tirer d'un mauvais pas sans perdre la face, et la saisit. Lorsqu'il reparut à l'usine, du temps avait passé, les esprits s'étaient calmés. La pipe et le foulard du *Corse*, et même son bras cassé, étaient de l'histoire ancienne.

A l'étranger, le mari de Brigitte avait fait du bon travail. Monsieur Bonhommé devait l'en féliciter, tout en pensant à part lui que la réussite de Thierry dans ce domaine donnait à ceux qui souhaitaient l'éloigner de l'usine des arguments pour l'en écarter. Puisqu'il s'était si bien acquitté des tâches qu'on lui avait confiées, n'était-il pas naturel qu'on le chargeât désormais de tout ce qui se rapportait aux relations extérieures ? Thierry aurait pu protester. Il n'en fit rien, prêt à croire, dès l'instant où son travail ne l'assujettissait plus à une discipline rigoureuse, qu'une part de ses ambitions de jadis se trouvait réalisée. Souvent absent, il n'en goûtait que mieux, au retour, le charme de sa maison, que Brigitte avait voulue simple et gaie. Aucune chambre qui fût défendue aux enfants. Ils envahissaient le bureau de leur père, laissant après leur passage le bloc-notes et le buvard couverts de dessins et de graffiti. Qu'importe ! Thierry ne travaillait guère chez lui. La présence des siens l'en empêchait dans la mesure où il se consacrait à eux. Les enfants surtout l'absorbaient. Lorsqu'il s'agissait d'eux, le plus infime détail était à ses yeux d'importance.

— Tu exagères, disait Brigitte. Crois-tu qu'à leur âge on soit tellement sensible aux nuances ?

Mais Thierry s'obstinait :

— Il suffit de peu pour vicier le goût à jamais et fausser l'esprit critique. Didi est très sensible à la beauté.

Didi — jamais personne ne l'avait appelé Odilon — était son préféré. Il se retrouvait dans ce fils, et se vengeait, en le gâtant sournoisement, du manque de tendresse dont il avait souffert lui-même dans sa jeunesse. Didi avait ses traits, il avait aussi apparem-

ment son caractère. Thierry guettait l'éveil de ses désirs, supputait le bien-fondé de ses colères au lieu de l'en punir et, sous prétexte de jeu, continuait à le faire passer régulièrement sous la toise. Didi demeurait petit pour ses quatorze ans, alors que tout donnait à penser que Julien et Xavier auraient plus tard la haute taille des Maxence.

« Didi a ma sensibilité », pensait Thierry. « Les autres sont de bienheureux petits monstres, égoïstes, exigeants, autoritaires. » Mais tels, il les adorait.

A douze ans, Michèle promettait d'être ravissante, toute en fossettes et en cheveux blonds. Xavier n'était encore qu'un grand bébé. Quant à Julien, il avait déclaré du haut de ses neuf ans : « Je sens que je suis fait pour les affaires ». Tous s'étaient esclaffés :

— Où a-t-il pu entendre cela ?

— A vos côtés, mère, avait sèchement répondu Thierry.

Ce soir-là, après le départ des enfants, Thierry se prit à feuilleter l'album de timbres-poste auquel il avait vainement tenté, au cours de la soirée, d'intéresser Didi.

— A son âge, voyons, c'est assez naturel.

— A son âge, je chapardais toutes les enveloppes qui me tombaient sous la main.

— Ce n'est pas une raison.

Thierry ne répondit pas. Il pensait à son fils. Depuis peu, Didi changeait, à croire que le jeune garçon cherchait instinctivement à se rapprocher de ses frères, à leur ressembler.

Changer, changer... Tout changeait, tout se transformait, s'altérait. Lui seul, Thierry, ne changeait pas. Il avait beau être marié, à présent, depuis quinze ans, avoir des charges de famille, le même sentiment de

provisoire s'attachait à tout ce qu'il entreprenait. Il ne se sentait pas exister, mais vivre la vie d'un homme qui s'appelait Thierry. Cela durait depuis des années. Cela pouvait durer toujours.

Thierry referma l'album, qui lui pesait entre les mains. Les autres avaient sans doute raison en prétendant que ce n'était pas un cadeau qui pût enchanter un adolescent. Il se revoyait cependant lui-même à cet âge, collant des vignettes dans un vieux cahier d'écolier. Le jour où il avait pu s'acheter son premier catalogue philatélique avait marqué une date dans sa vie. Peut-être aurait-il dû laisser à Didi le plaisir de la découverte. Il avait voulu trop bien faire en garnissant les premiers feuillets de son album. A cause de sa maladresse, son fils ne verrait probablement jamais, dans la collection qu'il lui léguerait, qu'une valeur marchande. Comment avait-il pu manquer de psychologie à ce point ? Il savait cependant combien on peut être déçu de trouver son chemin tout tracé et d'avoir à le suivre. Dieu oui, il le savait !

Thierry eut un haut-le-corps et se prit à respirer d'une manière involontairement haletante, comme une bête brusquement consciente d'un danger. Pourquoi se prétendait-il averti de tout ce qui peut décevoir ? Était-il déçu lui-même ? Déçu ? Allons donc, il était heureux. Ses yeux prirent à témoin ce qui l'entourait. Au-delà, il y avait encore le jardin, et la ville, et toujours et partout des présences rassurantes. Il y avait aussi parfois de brusques flambées de joie que rien ne faisait présager, que rien ne justifiait, mais qui n'embrasait pas moins son être tout entier. Avait-il des regrets ? Qui n'en a pas ? A la longue, les regrets perdent leur pouvoir, deviennent sans effet, comme des reliques, qui ont passé en trop de mains. « Heu-

reux ! Je suis heureux, plus heureux que je n'imaginai qu'on pût l'être, et bien davantage que je ne l'étais au lendemain de mon mariage. J'ai construit mon bonheur. » Mais un autre aveu lui montait aux lèvres : « Je m'y suis accoutumé ».

— Qu'as-tu fait durant ces quinze ans ? lui avait demandé un vieux camarade, rencontré par hasard l'avant-veille.

— Je me suis marié, j'ai quatre enfants, je suis le *public relations* de l'usine. Et toi ?

— Moi ? Rien. C'est-à-dire, un peu de tout. Pour le moment, je suis l'associé d'un producteur de films documentaires. On va de cratère en cratère, une vie de fous ! Que veux-tu, la mode est aux découvertes : la flore sous-marine, les poissons aveugles, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre... Le public préfère encore cela aux histoires de fesse et de cœur. Oh ! cela ne durera qu'un temps. La roue tourne...

— Tu es marié ?

— Non. J'ai failli l'être, mais au dernier moment, je me suis aperçu...

— Que tu n'étais pas assez amoureux... ?

— Que ma fiancée l'était trop, et toute sa famille avec elle. On me mitonnait une de ces existences ! Je ne savais comment refuser la salle à manger en Chipendale, la chambre à coucher Directoire... Pour un peu, on nous eût offert le berceau du Roi de Rome !

— Alors ?

Le bonhomme s'était mis à rire.

— J'ai appris qu'on cherchait des conseillers techniques pour les pays en voie de développement. J'ai sauté sur l'occasion.

— Et ta fiancée ?

— Oui, évidemment, il y avait la femme. Elle n'a pas compris que j'étais moins salaud en la plantant là, la veille du mariage, qu'en acceptant implicitement de passer ma vie à la désespérer en devenant son mari.

Thierry n'avait pas été sans voir que son ami plas-tronnait. Quelque chose d'imperceptiblement flétri faisait présager en lui le raté. Tout en parlant, ils étaient arrivés devant les bâtiments de l'usine.

— C'est là que tu travailles ?

— J'y ai mon bureau. L'usine appartient à la famille de ma femme. C'est son père qui l'a montée.

L'autre avait souri, songeant sans doute à la salle à manger Chippendale qu'il avait, pour sa part, refusée, et Thierry avait pincé les lèvres. Il ne fallait pas, même en pensée, que son ancien ami apparentât Brigitte à la femme qu'il avait abandonnée.

— Si tu es libre, passe donc un de ces soirs chez moi, lui avait-il dit. Tu verras mes enfants.

— Entendu.

Il s'était présenté le lendemain, mais à une heure tellement indue qu'il n'avait pu être question de lui présenter les enfants. Il semblait d'ailleurs avoir complètement oublié que Thierry fût devenu père de famille, préoccupé seulement de s'attirer la sympathie de Brigitte, dont il était trop fin renard pour ne pas sentir la défiance et le recul.

Thierry ne se souvenait pas que le bonhomme fût aussi brillant. Il avait une manière toute personnelle de trousser une histoire, de lui rendre son éclat. Bien sûr, il se payait de mots, mais ceux-ci étaient drôles. Sachant de surcroît qu'il faut quitter la scène sans attendre les applaudissements, il était parti en s'excusant d'y être obligé, avant qu'on ne fût las de l'écou-

ter. Lorsqu'après l'avoir reconduit, Thierry revint au salon, Brigitte riait encore :

— Il est crevant. On sent qu'il a pas mal roulé.

— C'est un compliment ?

— Pourquoi pas ? Il faut un certain cran pour vivre ainsi perpétuellement sur la branche.

— Si l'on veut.

L'esprit encore tout occupé du visiteur, Brigitte n'avait pas senti la réserve.

— Je le crois moins bohème qu'il ne s'efforce de le paraître. On le devine cultivé. A-t-il fait des études ?

— Deux ans de philo, à ma connaissance.

— Cela s'entend. La manière dont il nous a raconté l'histoire du poivrot et de la petite pomme !

— Une histoire qui a fait son temps.

— Je ne l'avais jamais entendue.

— Tu as de la chance !

Tout en continuant à ranger des bouteilles dans le bar, Brigitte lui avait jeté un regard surpris. Son singulier invité l'avait amusée. N'était-ce point ce que son mari souhaitait ? D'où venait qu'il s'en irritât ?

A présent, parce qu'il se trouvait dans le même décor que la veille, Thierry revoyait son ancien copain mimant le pochard qui rend une petite pomme responsable de son ébriété :

— Ivre ?... Croyez-moi, il m'en faut davantage. C'est cette petite pomme qui est cause de tout. C'est elle qui m'a rendu malade. Cette petite pomme dont soudain j'ai eu tellement envie et que j'ai mangée...

Thierry se tourna pensivement vers sa femme :

— Quand on y réfléchit, cette histoire que notre invité d'hier nous braillait, et qui t'amusait tant, n'est pas bien drôle.

— Quelle histoire ? Il en a tant racontées... Ah ! l'histoire de l'ivrogne qui a trop bu ?

— Oui. Mais a-t-il trop bu ? C'est vite dit. Peut-être n'aurait-il pas été malade, peut-être aurait-il même toujours ignoré qu'il pouvait l'être, s'il n'avait pas mangé...

— ...Une petite pomme ? Mon chéri, qu'est-ce qui te prend ? Laisse là cet album de timbres, si c'est lui qui te rend à ce point cafardeux.

— Je ne suis pas cafardeux.

Thierry s'étira.

— Bien au contraire, je suis...

Profitant de ce que Brigitte passait à sa portée, il l'enlaça habilement et la fit basculer sur le divan.

— Je suis amoureux.

— Voyons, Thierry !

Renversée parmi les coussins, elle luttait pour lui échapper, lui refusant ses lèvres en tournant nerveusement la tête de droite à gauche. Mais il la tenait fortement, couché sur elle de tout son poids. A un moment donné, il lui saisit les deux poignets d'une seule main, tandis que de l'autre il faisait sauter les boutons de son corsage. Brigitte cessa de se débattre, renversa la tête, et Thierry put lui prendre la bouche longuement et la sentir vivre et s'animer sous la sienne. La chaleur du corps de sa femme le pénétrait doucement et son parfum, généralement peu sensible, car elle en usait à peine, l'effleurait par vagues légères. Une fois étendue, Brigitte ne le dominait plus. Thierry s'enivrait de la croire enfin à sa merci, désarmée, quand d'un brusque coup de reins elle lui échappa, le rejeta de côté et se dressa devant lui, riante, décoiffée, consentante, mais sous condition.

— Tu n'es pas fou ? Dans le salon !

Avant qu'il eût pu faire un geste, elle se pencha au-dessus de lui, lui plaquant ses fortes mains sur les épaules.

— Et maintenant ? dit-elle, riant toujours. Et maintenant ?

« Qu'elle n'approche pas son visage du mien, pensa Thierry, ou je le marque d'un coup de dents. » Mais elle l'approchait. Il sentit contre sa joue la joue de sa femme. L'ayant immobilisé, Brigitte le traitait en jouet, animée, amoureuse, sans deviner qu'à cet instant Thierry la haïssait, maîtrisant à grand peine le désir de la gifler, de lui porter de quelque façon un coup assez brutal pour qu'elle dût lâcher prise. Mais il se domina, et ce fut elle qui, de son plein gré, cessa le jeu, demandant tendrement tandis qu'il se redressait :

— Je ne t'ai pas fait mal, au moins ?

— Quelle idée !

Il demeurait engourdi, désirant vaguement pouvoir fumer, ou boire, ou s'en aller. Marcher, marcher, aller devant soi, toujours devant soi ! Il leva les yeux vers Brigitte. Vue en raccourci, son cou prenait une singulière importance. « Un cou, des hanches, des pieds... De vrais pieds de montagnarde ! Bientôt elle me mettra dans un de ses souliers et me traînera derrière elle à travers la pièce. »

Il rêvait à la légère. Lorsqu'il était enfant, on lui avait donné un livre illustré par Gustave Doré. On y voyait un géant entassant tous les habitants d'un village dans sa chaussure. L'artiste avait prêté à chacune des victimes une expression ahurie. « Je dois avoir la même tronche ! » pensa-t-il.

— Pourquoi ris-tu ? Viens.

Elle lui tendit la main, et il prit lâchement cette main tendue, se délectant sombrement d'être à ce point dissimulé.

— Tu viens ?

Maintenant la porte ouverte, elle l'attendait. Pourquoi s'attardait-il ? Oui, pourquoi ?

« Allons, rien de tel que de s'être fait les muscles avant une nuit d'amour, car c'est bien de cela qu'il s'agit. » Au moment de passer dans le hall, Thierry s'effaça devant Brigitte avec affectation.

— Je prends mes précautions, ricana-t-il.

— Idiot !

Ne soupçonnant pas son exaspération, elle crut bon de lui rebrousser les cheveux tandis qu'il la précédait dans la chambre.

Thierry se coucha rapidement, ne laissant d'allumé que la lampe de chevet. Sous la porte de la salle de bains filtrait un rai de lumière : Brigitte s'apprêtait pour la nuit. « Elle prend son temps, elle se fait belle ! »

Belle, elle l'avait été pour lui d'une manière violente et fugace, tandis qu'il la tenait écrasée sur le divan, retenant d'une seule main ses deux mains prisonnières. « Pas dans le salon ! » Voilà qui était sage. Mais qu'il lui vînt la fantaisie de dire : « Pas dans cette chambre », et il passerait pour un détraqué.

Guettant toujours sournoisement la porte refermée, Thierry se complut à des aveux de fantaisie. Il dirait à Brigitte : « Cela ne te fatigue pas de devoir rejeter toujours la même couverture de la même façon ? Et l'oreiller qu'il faut chaque fois déplacer ? Et cette chemise dont tu noues inutilement la ceinture ? Voyons, voyons, allons-y tout nus sur la descente de lit, ne faisons pas tant de manières ! »

— Quoi ? Que dis-tu ?

L'exclamation de Brigitte réveilla Thierry qui, pour mieux parfaire son évocation, avait fermé les yeux et que le sommeil était sur le point d'emporter.

— Tu veux dormir ?

— Tu ne me le pardonnerais pas.

— Je te pardonne déjà tant de choses.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment.

Il souhaita qu'elle en dît davantage, mais sans doute n'était-ce de sa part qu'une manière de plaisanter, car en guise de réponse, elle se coula contre lui, glissant une de ses longues jambes entre les siennes.

— Je n'aime pas la soie rêche de ta chemise, dit-il à mi-voix, cherchant inconsciemment un prétexte pour s'écarter, bien qu'il ne le souhaitât plus vraiment, repris par un désir d'aimer, de posséder, de trouver grâce au plaisir, et pour la durée d'un éclair, toutes choses autour de lui justifiées.

III

Une sensation de froid et d'absence éveilla Brigitte avant l'aube. De la main, elle tâta la place vide à côté d'elle. « Cela devient une habitude, une singulière habitude ! »

À demi consciente, elle se roula, chut à nouveau dans le sommeil pour en émerger au bout de quelques instants, parfaitement lucide cette fois. *Cela* devenait une habitude, en effet. Après l'amour, au lieu de la rejoindre, Thierry passait directement du cabinet de toilette à la chambre d'amis et s'y couchait. Il avait trouvé, pour expliquer sa conduite, toutes espèces d'excuses, depuis la plaisanterie *on a besoin de calme après l'orage* jusqu'à la trompeuse sollicitude : « Tu dormais en travers du lit, tu étais si lasse, je n'ai pas eu le courage de te déranger. Ce n'est pas comme si nous avions des lits jumeaux ».

— Tu sais bien que la chambre ne le permet pas. Il est déjà miraculeux que nous puissions ouvrir la porte de l'armoire.

— Oui, je sais, et d'ailleurs, il serait impossible de trouver le même bois, tu me l'as expliqué.

Leur chambre à coucher était ancienne, très belle, en citronnier. C'était un cadeau de Charlotte Maxence, un cadeau qu'ils eussent volontiers échangé pour un

meublier plus commode, mieux adapté à leurs besoins. Ce lit *d'une personne et demi* ne permettait pas la moindre liberté de mouvements.

— On ne fait qu'un selon l'évangile, disait Thierry avec humeur. C'est magnifique. Quand j'ai un orteil qui me chatouille, je dois prendre garde à ne pas te gratter le pied.

Mais Brigitte prétendait le contraire, se gardant bien d'avouer qu'elle redoutait les remarques désobligeantes que sa mère ne manquerait pas de faire si on bazardait sa pièce de musée. Il faudrait cependant bien un jour en arriver là. Tout valait mieux que laisser Thierry s'habituer à loger dans la chambre d'amis.

Redressée sur ses oreillers, Brigitte écouta les premiers bruits qui sourdaient de la rue et ceux, plus ténus, qui provenaient de l'appartement de ses fils. Didi devenait difficile, Xavier était désordonné, Julien aisément grossier. Quant à Michèle... Avec quatre enfants, il y a toujours au moins un problème en suspens. Thierry s'en doutait-il ? La pensée de Brigitte revint à lui. Thierry était lui-même un problème constant, un problème de plus en plus angoissant. Non que le caractère de Thierry eut véritablement changé, mais quelque chose en lui, sournoisement, se désagrégeait. L'exigence amoureuse dont Thierry avait fait preuve au cours de la nuit ne la rassurait pas, au contraire. Il y a une manière de faire l'amour qui n'est plus faire l'amour ensemble, mais chacun pour son propre compte, presque haineusement.

Consciente d'un péril d'autant plus grand qu'elle ne pouvait le définir, Brigitte soupira, rejeta le drap, mécontente de se sentir courbatue. Ses yeux cernés,

sa bouche meurtrie l'enlaidissaient au lieu de l'embellir voluptueusement comme c'eût été le cas pour d'autres. La journée s'annonçait mal. Le professeur de Didi avait insisté pour avoir un entretien avec Thierry. A l'entendre, le garçon se dispersait. De plus, ses fréquentations n'étaient pas excellentes. Thierry avait promis d'intervenir puis, au dernier moment, s'était désisté.

— Ne dramatisons pas. Je n'ai guère le temps en ce moment de rencontrer ce professeur. Va donc voir de quoi il retourne. Si vraiment c'est sérieux, j'aviserais.

Etait-ce sérieux ?

— La dispersion, Madame, est une chose grave. Votre fils est en voie de gâcher ses chances d'avenir.

— N'est-il pas bien jeune encore pour qu'on puisse en préjuger aussi formellement ? Etre *touché à tout* n'est pas un crime.

— C'est un défaut, Madame. Un défaut commun à tous les ratés.

Pourquoi Brigitte pensa-t-elle à Thierry ? Etait-il dispersé ? Elle ne le croyait pas, mais au fond qu'en savait-elle ? Thierry devenait de plus en plus secret, s'absentait de plus en plus souvent.

Décidément, depuis peu, tout ce qui, directement ou non, se rapportait à son mari l'inquiétait. Brigitte s'en irrita. « Je vis une existence impossible. Je devrais sortir davantage ». Au vrai, elle sortait peu, et rarement seule. Mais la journée passée méritait qu'elle fît une exception ce soir-là. Rire, flirter même lui ferait du bien, et puisque ses amis d'autrefois l'avaient invitée, elle irait les retrouver, des amis à *elle*, qui n'étaient point ceux de Thierry.

Chaque fois qu'elle renouait pour quelques heures avec son ancien milieu de jeune fille, Brigitte ressentait comme une légère griserie, le désir enfantin de rompre avec sa vie coutumière, pour un peu elle eût dit : de faire le mal. Ses compagnons l'y aidaient d'ailleurs, ravis de desservir Thierry qu'ils n'aimaient pas.

— Pourquoi ? s'était-elle étonnée.

— Il est rare qu'en se mariant on conserve ses amis de jeunesse, avait répondu Thierry.

— Qu'ont-ils contre toi ?

— Ils ont que je suis *moi*.

— Ils te connaissent cependant. Nous faisons partie de la même bande !

— Je t'ai épousée. Cela change tout.

Le souvenir de Popo lui avait traversé l'esprit.

— D'anciennes amours ?

— Ce n'est pas une intrigue avortée qui générerait *ces gens-là*.

Ces gens-là trouvaient Thierry ennuyeux, et le lui laissaient entendre. Non qu'il se refusât aux blagues et aux loufoqueries, mais il manquait d'assurance, même pour faire l'imbécile, ce qui mettait tout le monde mal à l'aise. Thierry dansait bien et buvait sec. Il plaisait aux femmes sans pouvoir toutefois se départir à leur égard d'une certaine raideur, comme s'il se fût méfié d'un laisser-aller dont ensuite il n'eût plus été maître.

— Ma fille, le jour où ton mari tombera la veste, gare à la casse ! avait un jour pronostiqué quelqu'un de la bande.

De fait, Thierry n'enlevait pas volontiers son veston, qu'il fit chaud, *crevant* même, et alors que les autres adoptaient le pire débraillé. Autrefois, cette

attitude se remarquait moins, en raison de l'extrême jeunesse de chacun. A présent, les amis de Brigitte étaient mariés, comme elle-même. Au lieu d'individus isolés, sans attache, ignorants encore de leur véritable personnalité et de caractère malléable, c'étaient des couples qui se rencontraient, qui fraternisaient. On sortait ensemble, on dînait l'un chez l'autre, se réservant d'être intime avec les uns et simplement amical avec les autres. Brigitte se savait désormais exclue de certaines réunions et s'en affectait, bien qu'elle copiât l'intonation de Thierry pour dire : avec ces gens...

Ce soir-là, par hasard, l'ancienne bande semblait reconstituée, et Brigitte n'étant pas la seule femme que son mari n'avait pu accompagner, le ton monta rapidement. On but, on dansa, on plaisanta au sujet d'anciennes passionnettes.

— Eh ! Brigitte, si Thierry te voyait !

— Thierry n'est pas jaloux.

— En effet, il est seulement susceptible.

Brigitte aurait du protester. Elle éclata de rire. Il lui semblait soudain tout naturel de penser que Thierry était aisément rogue. Tout lui semblait naturel, rajeuni, amusant. A minuit, la question se posa : qu'allait-on encore faire ? Où aller ? Brigitte jeta malgré elle un regard à sa montre, soulevant un tollé :

— Ah non ! Pour une fois qu'on se retrouve ! Que tu es sans Monsieur !

— C'est que je n'ai pas la voiture.

— On te reconduira. D'ailleurs, il est entendu que nous allons tous manger une soupe à l'oignon chez Jacopo.

La nuit était tiède. Au sortir de chaque petit bar — car après la soupe de Jacopo, la bande avait décidé de faire le tour de tous les rendez-vous d'autrefois —

elle s'imposait comme une présence. On eût dit qu'elle attendait qu'on lui tendît la main et qu'on se laissât indéfiniment conduire par elle. Etourdie, la jeune femme se retrouva un moment seule sous le porche du dancing qu'elle venait de quitter avec les autres. La tête lui tournait un peu.

— Taxi ? proposa le portier.

Elle faillit accepter l'offre, quitter ses amis à l'anglaise, mais déjà le grand garçon qui s'était institué son cavalier lui saisissait le bras.

— Maintenant, on va chez Freddy's.

— Il est temps que je rentre.

— On te reconduira. Lâcheuse !

— Où sont les autres ?

— Ils suivent.

Dans la voiture, Brigitte s'appuya lourdement aux coussins. Elle se sentait tout à coup lasse et bizarrement dépaylée. « Comme j'ai vieilli », pensa-t-elle, comprenant soudain que cette soirée ne l'avait en somme que médiocrement amusée, que pas un seul instant elle ne s'était retrouvée pareille à ce qu'elle était jadis. Sans cesse un mot, une pensée, la tiraient en arrière, tandis que le décor qu'elle avait sous les yeux s'effaçait devant un autre dont elle avait le souvenir. En était-il de même pour les autres ?

Bien qu'il fût légèrement gris, son compagnon conduisait d'une main sûre. On l'appelait Tivoli autrefois, parce qu'au retour d'un voyage en Italie il n'avait que ce mot à la bouche. Aujourd'hui, on l'appelait Maurice. Que restait-il de Tivoli ? Bien que son visage fût dans l'ombre, Brigitte le devinait empreint de gravité. Les yeux aussi, attentifs à la route, étaient pensifs. Instinctivement, elle lui posa la main sur le poignet.

— Hélène va bien ?

— Pas très brillante en ce moment, elle était à la campagne, chez ses parents, pour se reposer, et voilà que ma belle-mère glisse dans le hall et tombe. On craint que le rein ne soit touché. Alors voilà, de convalescente, Hélène est devenue garde-malade.

Brigitte faillit dire : « Moi aussi, je suis inquiète, ma mère se plaint d'étouffements, et je redoute... »

Du diable si c'est de la santé de leurs parents respectifs qu'ils se fussent entretenus quelque dix ans plus tôt ! Elle ne put s'empêcher de rire.

— Nous sommes devenus des gens sérieux.

— Oui, ce qui veut dire : des gens toujours plus ou moins embêtés.

La voiture fit une embardée pour éviter un cabriolet qui arrivait en trombe, brûlant les feux rouges. Ils eurent le temps d'entrevoir deux visages rapprochés, un long capot luisant.

— Jeunes crétins ! dit Maurice, avec plus d'envie que de colère.

Le Freddy's était, autrefois, un petit bar discret, peu fréquenté. Chaque membre de la bande y avait au moins un souvenir. Brigitte lui devait les seules heures de sa vie où ses sentiments à l'égard de Thierry avaient été mis en balance par ceux que lui inspirait un nouveau venu, séduisant et drôle.

— Je n'ai pas remis les pieds ici depuis un siècle, dit-elle au moment d'entrer.

— Eh bien ! tu vas trouver du changement ce...

Le reste de la phrase se perdit. A l'intérieur du bar, il était impossible de s'entendre, et même ceux qui étaient encore quelquefois venus prendre un drink chez Freddy's s'arrêtèrent, décontenancés. Le décor était changé, la piste de danse agrandie et pavée de carreaux lumineux rouges et verts. Une bande de for-

cenés les piétinaient au rythme d'un orchestre portoricain coiffé de chapeaux à plumes. Dans ce cadre, Brigitte et ses amis faisaient figure de vieille garde, et on le leur fit sentir.

— Eh bien ! mes enfants.

Chacun prit place comme il le put, sur des banquettes de bois, car il n'y avait plus trace des petits fauteuils d'autrefois. Brigitte s'assit intentionnellement un peu à l'écart des autres, plus que jamais décidée à s'éclipser dès qu'elle le pourrait sans attirer l'attention. Il était à présent trois heures du matin. La *partie* s'achevait comme il arrive souvent en pareil cas, sur une fausse note. La bande n'aurait jamais dû remettre les pieds chez Freddy's. De l'endroit où elle se trouvait, la jeune femme tenait sous son regard la vague hystérique qui battait les murs de la salle. Têtes, bras et genoux des danseurs semblaient mécanisés, contraints, chacun séparément, à des performances insolites, tandis que leurs visages ruisselants de sueur, déformés par un rictus, reflétaient une sorte d'entêtement démentiel : celui du forçat qui se caserait des cailloux sur le crâne pour faire enrager ses gardiens. Le spectacle ne relevait plus de la danse, mais de ces incontrôlables mouvements de foule que redoutent ceux-là même qui les provoquent. Un jour, les couples qui occupaient en ce moment la piste mettraient peut-être le petit bar à sac sans que l'alcool y soit pour rien.

Brigitte se leva et quitta discrètement sa place. Elle avait heureusement conservé son manteau, le Freddy's ayant remplacé l'ancien vestiaire par une espèce de potence où chacun accrochait ses vêtements au petit bonheur. Il en résultait un désordre inextricable,

entraînant toutes espèces de protestations. L'une d'elles cloua Brigitte sur place.

— Enfin, mon petit, oui ou non, aviez-vous votre écharpe en arrivant ? disait Monsieur Bonhommé à une personne invisible.

Brigitte s'attendait si peu à rencontrer le fondé de pouvoir de son père dans un pareil endroit qu'elle en oublia toute discrétion et se retourna. Gilbert Bonhommé la reconnut et sourit.

— Vous avez également un objet égaré ?

— Non... c'est-à-dire...

— Vous avez de la chance. Je suis parvenu à récupérer mon manteau, mais l'écharpe de ma petite nièce demeure introuvable, et je ne parviens pas à lui faire entendre qu'elle doit la considérer comme perdue.

Devinant les pensées de Brigitte, son sourire s'accrut.

— Je suis presque aussi perdu que l'écharpe, je vous l'avoue, et malheureusement ma compagne ne peut m'être d'aucun secours.

D'un geste du menton, il désigna une jeune fille plutôt affalée qu'assise sur une espèce de porte-parapluies.

— Elle n'est pas bien ?

— Je suppose qu'elle est ivre ? J'ignore ce qu'elle a bu. Dès le début de la soirée, je l'ai perdue de vue. Elle dansait sans cesse. Mais elle a dû faire aussi quelques stations au bar.

Brigitte devina que Monsieur Bonhommé lui-même était loin d'être à jeun. Il ne lui en eût jamais autant dit sans cela.

— Il faut la reconduire.

— Bien sûr, d'autant plus qu'elle loge au diable, chez des amis de mon frère.

Il se tourna vers la jeune fille qui avait fermé les yeux.

— J'ai votre écharpe, Betty. Venez.

— Je vais vous aider, dit Brigitte, égayée.

— Vraiment, vous voulez bien ? Nous allons l'amener jusqu'à la porte. Vous la tiendrez pendant que j'irai chercher la voiture. Elle est parquée un peu plus loin, et je me demandais comment faire.

Lorsque Betty fut installée dans le fond de l'auto, Brigitte prit place auprès de Monsieur Bonhommé.

— Je vais vous accompagner, vous me reconduirez ensuite. Je suis sans moyen de transport. C'est Thierry qui a la voiture.

— Votre mari ne va pas être inquiet si vous vous attardez ?

— Non. Il sait que je suis avec des couche-tard.

Gilbert Bonhommé abaissa la vitre.

— Cela ne vous incommode pas ? J'ai un tel besoin de respirer !

Il jeta un regard vers l'arrière.

— Croyez-vous qu'elle dorme ? Qu'elle soit malade ?

— Cela dépend de ce qu'elle a bu.

— Evidemment, j'aurais dû faire attention. Elle dansait avec l'un, avec l'autre... De beaux mufles d'ailleurs, qui ne l'ont laissé revenir à ma table que lorsqu'elle était dans cet état.

— Comment se fait-il que vous ayez charge d'âme ce soir ?

— Les parents de Betty habitent la province. C'est la petite-fille de mon frère. Elle n'est ici que pour quelques jours et désirait connaître le Freddy's dont

on lui avait parlé comme étant le fin du fin. J'ai voulu lui faire plaisir. Pour tout dire, je devais seulement la conduire jusque-là, puis disparaître. Mais quand j'ai vu l'*ambiance*, j'ai préféré demeurer. C'est d'ailleurs pourquoi la petite, sitôt entrée, s'est littéralement volatilisée. Pensez donc, à dix-sept ans, être chaperonnée.

Ils eurent toutes les peines du monde à sortir la jeune fille de la voiture. Elle prétendait y passer la nuit.

— Voyou ! criait-elle à Bonhommé, qui tentait de l'en arracher.

Puis elle toisa Brigitte :

— F...ez-moi la paix, je ne vous connais pas.

Lorsqu'ils l'eurent enfin remise en d'autres mains, Gilbert Bonhommé s'inquiéta de nouveau.

— Votre mari ne risque pas de s'étonner ?

— Non. Il doit être sûrement endormi à présent. D'ailleurs, nous rentrons. Ne roulez pas trop vite. Moi aussi, j'ai besoin de respirer.

Elle vit que Bonhommé lui obéissait avec plaisir, roulant lentement dans la banlieue encore endormie à qui l'aube prêtait une sorte de charme doux-amer. Les jardins enclos exhalaient une fraîcheur odorante, et les rares maisons éclairées semblaient l'être pour des raisons meilleures que celles d'un réveil quotidien.

Brigitte se sentait apaisée, rassurée, comme elle l'était autrefois lorsque Pierre Maxence l'emmenait avec lui. Charlotte avait raison lorsqu'elle prétendait que la fille et le père étaient de connivence. Ils s'entendaient à demi-mot. Auprès de Gilbert Bonhommé, elle éprouvait soudain un sentiment analogue, la certitude qu'aucun mal ne lui viendrait jamais de cet homme. Non qu'il l'eût en telle affection, mais parce

qu'elle était en quelque sorte une part vivante de l'usine.

— Je ne savais pas que vous aviez un frère, dit-elle soudain, pensant à voix haute.

— Cela n'a rien d'étonnant, il n'habite pas ici. Je ne le vois guère.

— Vous êtes brouillés ?

— Nous sommes... comment dire ? Nous sommes loin l'un de l'autre, au réel comme au figuré.

— C'est pourquoi vous ne parlez jamais de lui ?

— A qui en parlerais-je ? Je trouve absurde les gens qui racontent leurs histoires de famille aux autres sans s'apercevoir qu'ils soliloquent.

— Mais votre frère ?

— Décidément, vous y tenez !

Brigitte eut envie de protester.

— Ce n'est pas par curiosité que je vous interroge. Je vous connais depuis toujours.

— Moi, je vous ai connue petite fille.

— Justement. Il est fatal que je me sois fait de vous un personnage.

— Qui ne doit pas avoir de frère ?

— Qui n'en avait pas.

Bonhomme se mit à rire, avec une gaieté qui la surprit.

— Il se fait que j'en ai un, de trois ans mon aîné. Il est marié, et il a deux fils, dont l'un est le père de Betty, l'énergumène que nous venons de reconduire.

Il ajouta plus doucement :

— Ne soyez pas tellement décontenancée. C'est moi qui ai tort d'avoir un frère alors que j'ai dans la vie un comportement d'enfant unique. Tout le monde s'y tromperait.

Brigitte demeura un instant silencieuse, puis reprit malgré elle :

— De quoi s'occupe-t-il ?

— Gaston est professeur dans l'enseignement secondaire. C'est vous dire qu'il se prend très au sérieux.

— N'est-ce pas une profession sérieuse ?

— Et comment donc !

— On dirait que vous n'y croyez pas ?

— Voyons, j'ai fait mes secondaires comme tout le monde.. Ces messieurs m'ont nourri de leur lait, un lait de nourrice sèche, évidemment !

— Que vous êtes méchant !

— Non, Brigitte.

Gilbert Bonhommé faillit se reprendre, s'excuser de l'avoir appelée par son prénom ainsi qu'il le faisait lorsqu'elle était enfant.

— Non, je ne suis pas méchant, mais il m'arrive d'être exaspéré. Je vois mon frère une ou deux fois par an, aux fêtes carillonnées. Nous parlons de tout, de rien, et toujours vient un moment où je le trouve devant moi, tranquille, monstrueusement sûr de lui, qui me pose une colle. Oh ! le sujet importe peu. Ce qui importe, c'est la manière dont il entremêle les doigts, ravale le menton et abaisse sur moi un regard protecteur : « Je ne te suis plus. Explique-toi donc clairement, avec des mots qui aient le sens qu'on leur accorde en français. » Alors, c'est simple, je bafouille, je sens une boule qui me monte dans le gosier, je crois avoir retrouvé mes seize ans et être mis en demeure de démontrer pourquoi Antoine a été vaincu à la bataille d'Actium. Quoi que je dise, je sais que mes arguments ne porteront pas, qu'ils ne sont pas de nature à ce que mon frère consente à les entendre.

Comment pourrait-il s'intéresser à ce qui est réel, vivant, humain, alors que toute sa vie il est passé à côté de ce qui est, prêchant *ce qui devrait être* et se contentant, en guise de morale, de *faire comme si...* ? Comme s'il était vrai que le droit prime la force, la vérité le vice ! Comme si l'honnêteté portait automatiquement de l'intérêt, comme si lui-même, dans son comportement avec autrui, tenait compte de ce qu'il enseigne ! Sa morale, je la connais. Elle ne lui est pas particulière. C'est ce que j'appelle la morale du paratonnerre : ne pas affronter, mais neutraliser ce qui menace, tricher avec ce qui résiste, ne jamais rien regarder en face, ni soi-même. Dans ces conditions, que voulez-vous qu'il fasse, sinon me mettre en accusation ? A l'entendre, j'ai le coup de dent facile, je me désintéresse d'autrui au lieu de l'éclairer. Et quand il est vraiment pris de court, mon frère pince les lèvres et clôt l'entretien : « A quoi bon t'emballer, me jeter des choses blessantes à la figure, fausser les chiffres ? Nous sommes des gens courtois, capables de garder notre sang-froid. » Inutile de vous dire que lorsqu'il me recommande le calme, c'est qu'il est lui-même sur le point de s'emporter. Aussi je me tais, et je m'en vais. Ce que je lui ai appris ne sera pas perdu pour autant. Soyez certaine qu'il en fera quelque jour usage dans ses cours, sous forme d'apostrophe : « Ah ! vous croyez qu'il est facile d'être un grand homme d'affaires ? Vous auriez des surprises. Je tiens d'un de mes amis, un important industriel... »

Brigitte se mit à rire, et Bonhomme l'imita. Il avait parlé d'un trait, emporté par son sujet, visiblement sous le coup de récents souvenirs. Après un moment, il reprit, désireux de ne pas permettre d'équivoque :
— Ne croyez pas que je méprise les enseignants.

Loin de là. Il y a des maîtres remarquables. Mais ceux-là sont d'une autre race. Enseigner leur est un moyen de découvrir, de créer, de faire une œuvre. Ils n'ont pas cette mentalité de gaveur d'oies.

Brigitte ne répondit pas, étonnée du tour que leur conversation avait pris. Elle ignorait que Gilbert Bonhommé fût capable de cet emportement, de cette ironie. Depuis combien d'années posait-il sur les gens et les choses ce regard inquisiteur ?

— Quel âge avez-vous ?

— Un âge qu'on n'avoue pas volontiers, celui de la retraite : soixante-quatre ans. Il y aura bientôt vingt-sept ans que j'appartiens à l'usine.

— Thierry avait à peu près cet âge lorsqu'il y est entré.

— Je sais.

Il y eut à nouveau un silence, mais un silence, cette fois lourd de choses inexprimées.

— Pourquoi avez-vous tellement tenu à ce que votre mari travaille à l'usine ?

— Que pouvait-il entreprendre de mieux ?

— Que souhaitait-il entreprendre ? Je vous demande pardon, vous pensez sans doute que j'outrepasse les droits que me donne cette conversation amicale à une heure indue, mais j'ai des raisons bien précises pour vous poser cette question.

Brigitte éprouva un sentiment de gêne, comme chaque fois qu'elle se rappelait la manière dont Charlotte Maxence avait fait pression sur Thierry pour qu'il abandonnât ses projets au profit des siens. Un jour, exaspéré, il n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— Votre mère se trompe. Je ne marche pas au picotin.

A quoi avait-il *marché*, en définitive ? Qu'est-ce qui avait eu raison de son désir de se créer une situation indépendante ? Tant de choses avaient joué ! Elle-même s'était mise en cause.

— Je ne sais pas ce que Thierry souhaitait vraiment.

— Probablement bien des choses, hormis ce qu'il a choisi.

Brigitte sursauta.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Gilbert Bonhommé se tourna légèrement vers elle, comme s'il hésitait à parler. Brusquement, il s'y décida.

— Savez-vous que parfois, de trois à quatre jours, votre mari ne met pas les pieds à l'usine ?

— C'est impossible ! Il part tous les matins, presque à la même heure. En ne le voyant pas arriver, on aurait téléphoné à la maison.

— J'ai interdit qu'on téléphonât.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voulais pas vous inquiéter, parce que j'ai beaucoup d'estime pour votre mari et que je crois assez bien le connaître, parce que, enfin, je m'imaginai que ce n'était qu'un moment difficile à passer.

— Où va-t-il ?

— Je l'ignore. Ou plutôt, je l'ignorais jusqu'à ces derniers jours.

— Alors, qui voit-il ?

Bonhommé retint un sourire. Avait-il oublié qu'il parlait à une femme ? Une jeune femme dont la première pensée serait naturellement : « Qui a pris ma place ? »

— Non, dit-il, pas de liaison, tout au moins pas de liaison jusqu'à présent. J'aurais préféré quelque chose de ce genre, je vous l'avoue.

— Oh !

Il devina qu'elle était sur le point de pleurer.

— Excusez-moi je n'y mets pas de forme. C'est que je suis inquiet, très inquiet. Votre mari n'est pas malade ?

— Non.

— Il se conduit avec vous comme à l'accoutumée ?

— Ou...i.

Bonhomme nota l'infime réticence de la réponse, mais n'en montra rien.

— Les enfants lui donnent du souci ?

— Non, pas véritablement.

— Des difficultés avec votre mère ?

— Pas que je sache. Thierry n'a pas souvent l'occasion de la rencontrer. Elle ne sort presque plus depuis sa dernière crise cardiaque. C'est moi qui vais régulièrement la voir.

Brigitte eut un véritable cri :

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Où Thierry va-t-il ? Que fait-il ?

— Je vous l'ai dit, pendant longtemps, je n'en savais rien. C'est par hasard que j'ai appris qu'il se rend assez régulièrement dans un bistrot qui s'appelle *Au Bûcheron*. C'est en bordure du bois.

— Il y va... chaque matin ?

— Je n'ai pas dit chaque matin. Mais tout porte à croire que c'est là qu'il se rend lorsqu'il ne vient pas à l'usine. Quand il fait beau, votre mari lit des journaux illustrés à la terrasse. Vendredi, un de nos camionneurs s'est trouvé en panne de batterie, à quelque deux cents mètres de là. Il lui fallait téléphoner.

C'est en m'expliquant pourquoi la livraison avait été retardée qu'il me parla incidemment de votre mari. « Je n'aurais jamais cru qu'il pouvait être aussi simple et gentil », me dit-il. « En attendant qu'on vienne me dépanner, il m'a offert un verre. Il est drôlement au courant des histoires d'Afrique du Nord. » Je lui ai demandé aussi légèrement que j'ai pu : « Qu'est-ce qu'il faisait là ? » « Je ne sais pas. Oh ! je le vois souvent quand je passe avec le camion, le matin. Généralement, il lit. Cette fois, il faisait des mots croisés. »

— Ce n'est pas possible !

Brusquement, elle avait pris l'offensive.

— Il y a, dans votre histoire, quelque chose d'in-vraisemblable. Un homme ayant des fonctions aussi importantes que celles de Thierry ne peut s'absenter sans que cela crée des perturbations dans le service, sans que cela se remarque !

— Je l'ai remarqué.

— Il n'y a pas que vous. Les autres...

— Votre mari fait un travail particulier. Il est en quelque sorte *détaché*.

— Allez-vous me dire que ce qu'il fait est inutile ?

— Bien sûr que non, mais...

— ... Mais Thierry peut cesser d'exister et l'usine n'en continuera pas moins à tourner, c'est cela ?

— C'est cela. Et il le sait... malheureusement.

— Autrement dit, tout peut marcher sans lui, il s'en fiche ?

— Oh ! que non !

— Je ne comprends plus.

— En effet, Brigitte. vous ne comprenez pas.

A nouveau, distraitement, il l'avait appelée par son prénom.

— Si je lui parlais ?

— N'en faites rien.

— Si vous lui parliez ?

— De quoi ? Du bistrot ? Du fait qu'il est tellement au courant des histoires africaines ? Du petit blanc qu'il a offert au camionneur ?

— On ne peut laisser aller les choses.

— Il faut les laisser aller, mais tâcher de les orienter.

— Vous...

— Quoi ?

— Rien, rien. Je ne sais plus très bien où j'en suis.

— Vous êtes chez vous, dit en souriant Gilbert Bonhommé.

Il coupa le contact, ouvrit la portière.

— Que faites-vous ?

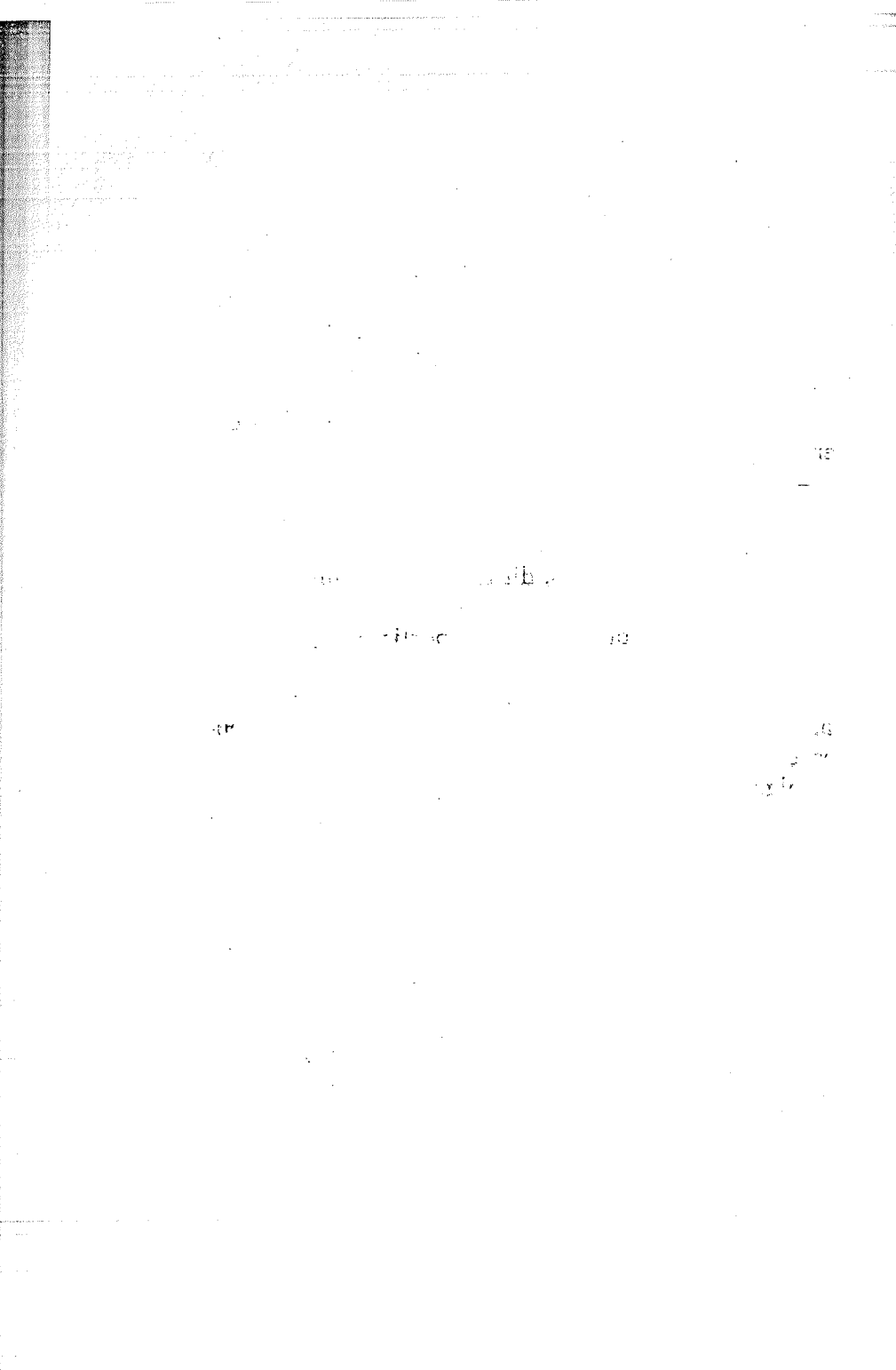
— Je vous ai dit que nous étions arrivés. Ce n'était pas une métaphore. J'en suis incapable à quatre heures du matin.

Malgré la portière battante, Brigitte demeura encore un moment assise, comme tapie dans l'ombre de la voiture. Rarement son attitude témoignait d'autant de féminité, de tant de faiblesse.

— Au revoir, Brigitte, dit-il en employant, cette fois intentionnellement, son prénom. Ne vous tourmentez pas trop. Les choses s'arrangeront sans doute d'elles-mêmes.

Brigitte descendit, lui rendit son sourire, mais son regard, à présent, était dur : le regard dont Pierre Maxence gratifiait quiconque cherchait à l'abuser.

— Bonsoir, Monsieur Bonhommé, dit-elle froidement.



IV

En dépit de ce que lui avait recommandé Gilbert Bonhommé, Brigitte eût sans doute parlé à Thierry de ses absences à l'usine et du petit bar qu'il fréquentait, car elle n'arrivait pas à croire que *ce ne fût que cela...* Son mari n'était pas fou. Pour qu'il se rendît dans ce cabaret, il fallait qu'il eût une raison. Il en avait une, mais que Brigitte ne pouvait imaginer : dans ce bistrot, Thierry parvenait à gommer de sa pensée tout ce dont était fait sa vie habituelle.

Sans doute continuait-il à savoir qu'il existait des usines Maxence, qu'il avait une femme qui s'appelait Brigitte et quatre enfants qui portaient son nom. Mais toutes ces évidences ne concernaient pas le Thierry qui déployait de vieux illustrés à la terrasse d'un petit café devant un guéridon de fer, en écoutant les routiers discuter gravement de l'état des routes et de leurs revendications syndicales. En somme, il y avait deux Thierry, dont l'un désobéissait à l'autre. Ce délicat plaisir, certes, n'aurait qu'un temps, les deux Thierry en convenaient également. Chaque fois, au moment de se séparer, l'un disait à l'autre : je ne reviendrai plus, je sais à présent ce que je voulais savoir de nous deux. Mais que savait-il ? Absolument rien.

Cependant, de plus en plus souvent, lorsqu'il reprenait le chemin du retour, le mari de Brigitte en venait à penser : « Bonhomme doit s'être rendu compte de mes absences. Pourquoi ne m'en dit-il rien ? » Prêt à le prendre de haut pour peu qu'on lui fît des reproches, Thierry se sentait blessé qu'on les lui épargnât : « J'ai beau savoir que je suis la cinquième roue de la charrette, et que même dans ma propre famille... »

Tout en les redoutant, il eût souhaité que Brigitte lui posât des questions embarrassantes pour le seul plaisir d'y répondre évasivement. Il lui voyait parfois un air faussement détaché, visage souriant et regard suspicieux. Allait-elle parler ?

Un jour, il crut le moment venu. Ils avaient déjeuné ensemble et, durant tout le repas, Thierry avait lu sur le visage de sa femme une interrogation muette. Les enfants, absents jusqu'au soir, ne pouvaient créer de diversion par leurs bavardages, aussi dix fois Thierry avait-il été sur le point de crier : « Mais parle ! Dis-moi ce qui te brûle les lèvres ! » A la fin du repas, Brigitte avait poussé un long soupir comme si elle se décidait enfin à entamer la discussion. Mais au moment où elle ouvrait la bouche, le téléphone avait sonné.

Charlotte Maxence venait d'avoir une nouvelle crise cardiaque. Son état était très grave, sinon désespéré.

— Je pars immédiatement là-bas.

— Je puis te conduire.

— Je préfère que tu demeures ici et parles aux enfants.

— Est-ce vraiment désespéré ?

— Elle n'a pas repris connaissance. Le docteur a appelé un confrère en consultation. On ne peut qu'attendre...

Thierry vit qu'elle ravalait un sanglot.

— ...Attendre la fin.

— Brigitte !

La main sur la poignée de la porte, elle s'était retournée avec un soupçon d'agacement.

— Brigitte, ne puis-je vraiment rien pour toi ?

— Non, tu ne peux rien, ni toi ni personne. Je te téléphonerai sitôt arrivée. Ah ! j'y pense : renvoie donc le jardinier, j'avais rendez-vous avec lui au sujet de la pelouse.

Quand sa femme eut quitté la pièce, Thierry demeura un long instant encore assis à la table, lisant et relisant du doigt le bord de son verre, jusqu'à ce que du cristal échauffé s'élevât une espèce de miaulement plaintif. A travers les vitres de la salle à manger, il pouvait voir les allées et venues du jardinier qu'il avait à renvoyer. « J'aurais vraiment mauvaise grâce à prétendre que je ne suis pas nécessaire à ma famille ! » Il avait néanmoins transmis le message, ne sachant trop que faire en attendant que Brigitte lui donnât des nouvelles.

A la fin de la journée, elle lui avait téléphoné. Tout portait à croire que Charlotte Maxence ne passerait pas la nuit. Pouvait-il venir la rejoindre ?

Madame Maxence mourut à l'aube sans avoir repris connaissance.

Tandis qu'on l'ensevelissait, la vieille servante baissait en reniflant tout ce que la maison comptait de volets. Il importait que chacun eût un avant-goût de la tombe avant que la morte y descendît. Apparurent ensuite des gamines inconnues vêtues de noir, venues

pour *aider*. Elles allaient affairées, ne se parlant que la main sur la bouche, tandis que leurs yeux se saisissaient de tout ce qu'ils pouvaient surprendre, la tristesse de l'un, la froideur de l'autre, en un mot tout ce qui se rapportait au cadavre, qui faisait *une si belle morte*.

Dès le lendemain, les fleurs commencèrent à affluer. Elles étaient encombrantes, ceinturées de rubans mauves à franges d'or : « A notre amie très chère », « A la plus aimée des Présidentes, ses pupilles reconnaissantes. » De temps à autre, la vieille servante soulevait une gerbe : ceux-ci ne s'étaient pas ruinés, « bien que madame ait tant fait pour eux ». Affolée, gémissante, elle perdait la tête, saoulée par le parfum amer que distillaient les fleurs durement corsetées. Elle confiait à Brigitte :

— Il y aura bientôt plus de gerbes que pour votre mariage.

Retranché dans une chambre interdite aux visiteurs, Thierry dressait la liste de ceux à qui il convenait d'annoncer le décès. De temps à autre, il levait la tête, et, recevant en plein front le rayonnement du jardin inondé de soleil, soupirait. Les noms inscrits à la suite sur la feuille blanche ressemblaient à de longues traînées de fourmis. Charlotte avait-elle donc tant d'amis ? Evidemment, il fallait tenir compte de tous les cercles de bienfaisance, de tous les comités dont elle faisait partie. Morte, serait-elle regrettée, pleurée ? Ces dames d'œuvres seraient-elles bouleversées, ou avaient-elles prévu cette disparition et pris leurs dispositions en conséquence ? Un hommage funèbre, une minute de silence, puis vivement le remaniement du bureau !

« Et pour nous, pensa soudain Thierry, pour nous, cette mort, que signifie-t-elle ? Va-t-elle, d'une manière ou d'une autre, changer notre existence ? »

Il connaissait de longue date les volontés testamentaires de sa belle-mère. Mais Charlotte était morte, et les vivants ont quelquefois de bien curieuses façons d'exécuter les volontés posthumes. Il se souvenait... Était-ce à la mort de ses parents qu'il avait entendu quelqu'un interrompre la lecture du testament pour crier au notaire : *Et c'est tout ce qu'il nous laisse ? Eh bien ! s'il croit que je vais faire ce qu'il demande !* Brigitte était fille unique, nul ne lui disputerait son héritage. La fortune de sa mère lui revenait de droit. Charlotte avait bien annoncé qu'on aurait une *surprise*, mais il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Quelques dons à des tiers ne risquaient pas d'appauvrir Brigitte, et d'autant moins que Charlotte ne léguait rien sans condition. De par sa volonté, le bien donné — prêté plutôt — devait tôt ou tard revenir à la famille Maxence.

Tout en griffonnant leurs noms, Thierry pensait à ceux qui se verraient nantis d'un objet-souvenir, bibelot plus ou moins hideux qu'ils avaient eu la flagornerie de prétendre admirer et dont, malignement, ils seraient désormais encombrés jusqu'à la fin de leurs jours. Car si de leur vivant nos amis nous offrent rarement ce que nous souhaiterions, une fois morts, ils semblent avoir à cœur de nous imposer ce que nous ne désirons pas.

Thierry eut un frisson. Brigitte allait-elle hériter de tout ce que possédait Charlotte Maxence, de tout le contenu de sa maison ? Au cours des semaines qui suivirent, il se posa plus d'une fois la question, se demandant entre autres choses ce qu'allait devenir

l'immense glace du salon qui, pour l'avoir tant de fois reflété, semblait retenir prisonnière entre le tain et la vitre une théorie de Thierry de tous âges.

Ce fut Brigitte qui en parla incidemment.

— L'expert m'a fait remarquer qu'elle est scellée dans le mur. Elle devra être vendue avec le reste.

— Tu es donc décidée à vendre la maison ?

— Je ne sais pas encore.

Vêtue de noir, des perles de jais aux oreilles, Brigitte se multipliait.

— Tu n'es pas trop fatiguée ? lui demandait Thierry lorsqu'elle rentrait, en fin de journée, ayant discuté avec le notaire. l'entrepreneur et les membres du conseil de la société.

Elle haussait les épaules, comprenant mal que son mari poussât la discrétion jusqu'à s'interdire de lui donner aucun conseil.

— Heureusement que Monsieur Bonhommé n'y met pas tant de manières, disait-elle hargneusement. Son aide m'est précieuse.

— J'en suis heureux pour toi.

Thierry n'accompagnait sa femme que lorsqu'il s'agissait d'un hommage rendu à la mémoire de sa mère. Les cercles dont Charlotte Maxence avait fait partie se disputaient son souvenir. Pas un qui ne tînt à exalter les vertus de la disparue, avec une ferveur dont on ne savait trop si elle était jubilative ou désespérée. Il arrivait même qu'elle fût suavement empoisonnée : *Votre mère, dont le souci d'économie était proverbial...*

Brigitte répondait au hasard, intimidée par ces vieilles dames dont les mains flétries et chargées de bagues se refermaient comme des serres après chaque applaudissement et qui lui confiaient entre haut et

bas, à tour de rôle : « Cette pauvre Charlotte souhaitait tellement que ce soit moi qui lui succède à la présidence.

— Je ne comprends rien à ces bonnes femmes, avouait-elle, et Thierry devinait qu'en effet la fille de Pierre Maxence, le positif, ne pouvait comprendre qu'on désirât des titres dérisoires, qu'on luttât pour de vagues préséances.

De la sentir désarçonnée, doutant d'elle-même, il éprouvait un renouveau de tendresse à son égard. Il eût voulu la prendre dans le bras, la faire rire en caricaturant les sombres harpies. Mais Brigitte ne le lui permettait pas. Enervée, songeant au temps que lui faisaient perdre ces réunions, alors qu'elle était lasse et que dans l'immédiat tant de choses importantes la requéraient, maladroite à son insu, c'est elle qui certains soirs conseillait à Thierry d'occuper la chambre d'amis.

— Je t'empêcherais de dormir. Je ne tiens pas en place. Quelquefois, je pense à tant de choses que je me relève la nuit pour les noter.

Les problèmes à résoudre, il est vrai, ne manquaient pas. L'un d'eux, et des plus épineux, se rapportait à la maison de Charlotte Maxence. Jamais Thierry n'eût imaginé qu'elle fût aussi vaste, comptât tant de coins et de recoins, recélât tant de choses. Il la connaissait bien cependant, ou croyait la connaître. Mais lorsque Brigitte l'eut mené impitoyablement de la cave aux combles, il comprit combien son optique était fausse. Avant d'être la demeure de grands bourgeois, la maison des Maxence témoignait de la frénésie thésaurisatrice de Charlotte. Le grenier regorgeait d'objets hétéroclites : coffres bourrés de vêtements, si âprement disputés aux mites qu'il arrivait qu'entre deux jour-

naux l'on pût en souffler quelques-unes, mêlées aux poils d'une queue de renard et confites dans l'insecticide. La vieille servante, qui suivait Brigitte pas à pas, s'enfiévrerait parfois à la vue d'une potiche fêlée, d'un abat-jour défoncé, d'un éventail déployé comme une aile.

— C'est joli.

— Prenez, emportez le tout, disait Brigitte en refermant la main de la femme sur l'objet convoité.

Le soir, elle soupirait, excédée :

— Je ne puis tout donner à Maria ni tout jeter. Cependant, il faut que la maison soit vide avant que je ne la mette en vente. J'ai heureusement des amateurs pour les meubles du salon et du fumoir. Tu ne tenais pas au fumoir, Thierry ?

— Dieu non, quelle idée !

— Père s'y plaisait.

Une certaine mélancolie perçait dans son accent.

— Je n'ai pas l'âge de ton père.

— J'avais pensé un moment l'offrir à Monsieur Bonhomme. Mais qu'en ferait-il, lui qui vit dans trois pièces ?

— C'est un sage.

Peu à peu, cependant, la maison se curait, le trop-plein absorbé par des amies pauvres, muées en quémandeuses sentimentales.

— Si vous songez à vous défaire de ce paravent, de cette gravure... Je les ai toujours tellement admirés.

— Je vous les ferai tenir, disait Brigitte.

— Non, non, je m'en occuperai.

Et, sur l'heure, une camionnette emportait à ciel ouvert le portrait de Napoléon III mouluré d'or, ou le paravent japonais brodé de grands ibis sur un fond de soleil couchant.

Lorsqu'il ne demeura plus dans la maison que des objets propres à la mettre en valeur, Brigitte entreprit de la faire visiter aux premiers amateurs. Mais à peine la porte franchie, ceux-ci reculaient.

— Vous dites qu'une seule servante aidée d'une femme de ménage entretenait tout ceci ?

L'agent immobilier fut catégorique :

— Ce mammoth vaut tout juste le terrain. A votre place, plutôt que de vendre, j'essayerais de louer à une famille.

Hélas ! les mères de famille nombreuse, elles aussi, reculaient. Trop d'escaliers, trop de place perdue... Thierry, chargé certains jours de piloter les visiteurs, s'étonnait que cette *place perdue* ne leur apparût pas comme ce qu'elle était en effet : la survivance d'un luxe périmé, d'une époque où le fonctionnel n'avait pas encore remplacé la fantaisie, l'inutile, la suave gratuité. Le confort à présent se jugeait au nombre de pas à faire pour se rendre d'un endroit à un autre, le fourneau devait être à proximité de l'assiette, le lit en vue de la baignoire.

— Qui aurait imaginé que cette maison était invendable et impossible à louer ?

— Il faudrait trouver l'amateur.

— Oui, des gens... des gens comme nous, dit soudain Brigitte avec une nuance d'étonnement dans la voix. Ses yeux firent rapidement le tour de la chambre où elle se trouvait en compagnie de Thierry, et celui-ci comprit que sa femme en inventoriait le contenu et le répartissait en pensée dans les différentes pièces du *mammoth*.

Il connaissait Brigitte, il pouvait lui faire confiance. A présent que l'idée d'aller habiter la maison de Charlotte Maxence l'avait effleurée, elle allait l'approfon-

dir, lui chercher des applications pratiques, A son tour, Thierry enveloppa du regard le décor familial, pressentant qu'il ne le verrait plus longtemps, que quelque chose qu'il n'avait ni soupçonné ni voulu s'était mis en marche avec mission de l'en arracher.

Durant les jours qui suivirent, Brigitte ne parut pas se souvenir qu'elle avait un instant envisagé de vivre dans la maison de sa mère. Mais, à son insu, le projet mûrissait en elle, et, un matin, après qu'elle eût accompagné durant plus d'une heure des visiteurs particulièrement odieux, il lui revint à l'esprit, ayant acquis une force singulière. Après tout, pourquoi pas ? Si la maison était vaste, tout le monde y trouverait son compte. Les enfants grandissaient. Chacun pourrait avoir, attendant à sa chambre, un petit bureau pour y travailler.

— Qu'en penses-tu, Thierry ? N'est-ce pas la meilleure solution ?

— Nous n'étions pas mal ici.

— Un peu à l'étroit.

— Evidemment, en comparaison du mammoth !

— Il s'agit bien de comparer !

— Il s'agit toujours, directement ou non, de comparer.

Brigitte haussa les sourcils, comme chaque fois que son mari semblait en marge de la réalité.

— Alors, que décidons-nous ?

— N'as-tu pas implicitement déjà décidé ?

Elle rougit, désagréablement surprise que Thierry sût qu'elle avait le matin même arraché du mur l'affiche qui mentionnait la mise en vente ou la location éventuelle de la maison.

— Ta police est bien faite.

— N'est-ce pas ?

Egalement dissimulés, ils éclatèrent de rire.

— Alors, Thierry ?

— Alors, Brigitte, déménageons ! Je suppose que tu as un plan d'attaque ?

— Oh ! il y a bien moins à faire qu'il ne paraît. C'est surtout une question de remise à neuf. La disposition générale est excellente. Tu auras au premier étage un bureau magnifique.

— Je l'imagine. Et puis, je pourrai avoir ma chambre juste à côté.

— Ta chambre ?

— Dame !

Ils se regardèrent un instant du regard, mais sans animosité ni courroux, devinant confusément que, de toute manière, ils ne pouvaient se disputer que le fruit d'une défaite. Ce fut Brigitte qui capitula.

— Ta chambre, oui. Il faudra que tu me dises ce que tu souhaites comme tentures.

— Je m'en occuperai avec Vincent .

— Vincent ?

— Voyons, ce jeune décorateur que je t'ai présenté il y a quelques semaines.

— Bon, bon.

Lentement, d'un geste étudié, elle se passa la main sur le front.

— Et pour *notre* chambre, vois-tu quelque chose ?

— Non. Je crois qu'il vaut mieux n'y rien changer. Certains ensembles ne souffrent pas d'être corrigés. Que nous changions un meuble, et c'est un autre qui nous paraîtra tout aussitôt choquant.

— Pas de milieu ? Conserver ou détruire ?

Il se prit à rire.

— C'est un peu cela, quoique...

— Quoique ?

— Rien. J'ai oublié ce que je voulais dire.

Il mentait. Jamais il ne s'était senti l'esprit aussi clair, aussi lucide. Tout conserver parce qu'on n'ose pas tout brûler, parce qu'on tient par mille liens inavouables à ce qu'on exècre. Le lui eût-on permis que Thierry n'eût pas détruit *leur chambre*. Il souhaitait au contraire que rien de ce qui était leur cadre ne fût changé, espérant que longtemps encore il abuse-rait Brigitte et lui permettrait de vivre sereine et rassurée, alors qu'elle n'avait plus aucune raison de l'être.

Mieux que nulle autre, la maison de Charlotte répondait à ce vœu. S'y installer n'était pas un dépaysement, mais un retour en arrière. Lorsque tout fut en place, Thierry put se croire à nouveau l'hôte attitré des Maxence, tandis que Brigitte reprenait d'instinct ses gestes d'autrefois, évitant la seule marche branlante du vieil escalier d'un pied averti, fermant la grande porte d'un coup d'épaule qui avait fait ses preuves. Cette ambiguïté amusait Thierry. Avec un mince sourire, il écoutait les amis s'extasier :

— C'est merveilleux le parti que vous tirez de cette maison. On ne la reconnaît plus.

Méconnaissable, en effet, elle faisait envie. Brigitte se rengorgeait, vantait la profondeur des placards, la disposition des pièces. Seule la chambre de Thierry demeurerait secrète. Mieux valait qu'on l'ignorât. Meublée d'un divan bas, d'une armoire à panneaux coulissants, elle semblait étonnamment artificielle en raison de ses murs enduits de crépis contrastés. On s'étonnait presque qu'elle eût une porte et ne se retranchât point, comme un stand d'exposition, derrière une simple tresse de chanvre tendue entre deux piquets. Quelquefois, en l'absence de son mari, la jeu-

ne femme pénétrait dans la pièce, foulant le tapis de nylon avec appréhension, s'aventurant jusqu'à la salle de bains ocre et noir qu'elle jugeait funèbre. « Comment Thierry peut-il se plaire ici », songeait-elle, cherchant des yeux, sans le trouver, un objet qui correspondit aux goûts qu'elle prêtait à son mari. Celui-ci n'était pas loin de penser de même.

Qu'est-ce qui lui avait fait choisir cette retraite ? Qu'est-ce qui l'y ramenait fidèlement la nuit, au sortir du lit de sa femme, au sortir de ses bras ? Il lui suffisait de pousser la porte de l'appartement pour se sentir en paix avec lui-même, baigné de silence. Cependant, sa chambre avait un défaut : ouverte à front de rue, elle vibrait, gémissait au passage d'un camion, d'une voiture, et les bruits extérieurs ricochaient sur ses vitres comme des grelons. Vingt fois réveillé au cours d'une seule nuit, Thierry ne luttait pas contre l'insomnie, mais se laissait porter par elle, engourdi, envoûté, prêt à lui reconnaître des vertus prémonitoires. A l'aube, il s'endormait enfin, sans rêve, délicieusement las. Brigitte ne soupçonnait rien de tout cela. Cependant, il lui arrivait de regarder son mari à la dérobée, alertée par une inquiétude apparemment injustifiée.

Thierry avait repris régulièrement son travail à l'usine. Le petit bar semblait définitivement délaissé par lui. Monsieur Bonhomme s'en étonnait.

— Voyons, disait Brigitte, qu'allez-vous encore imaginer ? Le déménagement et les soucis de notre installation l'en ont guéri.

— C'est possible.

— C'est certain. Thierry ne cesse de me parler de nouveaux contrats qui ont été signés. Quand doit-il se rendre en Angleterre ?

— Bientôt, très bientôt.

Pourquoi Gilbert Bonhommé s'ingéniait-il à trouver des raisons pour différer ce voyage ? Il ne se l'expliquait pas lui-même. C'est que, malgré ce que prétendait Brigitte, l'humeur de Thierry ne le rassurait pas. Pour lui, l'abandon du petit café de routiers ne tenait pas à des préoccupations d'ordre domestique. Simplement, Thierry avait dépassé le stade où il croyait devoir se prouver à lui-même certaines choses. A présent, attendre lui suffisait. Qu'attendait-il ? L'occasion d'une véritable fugue ? Ce voyage en Angleterre peut-être ?

Un matin, Monsieur Bonhommé trouva Thierry dans son bureau.

— Alors, pourquoi ce nouveau retard ? De semaine en semaine, mon voyage est reporté. Serait-ce que vous hésitez à détacher la cinquième roue du carrosse ? Dieu sait qu'il ne versera pas pour autant !

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez très bien, au contraire. Vous avez seulement tort de croire qu'on peut m'abuser quant à l'importance des responsabilités que j'assume. Je ne sais ce qu'elles représentent dans l'ensemble, mais je sais qu'on me les a concédées parce qu'il faut m'occuper et qu'on ne peut décemment donner le poste de veilleur de nuit au mari de Brigitte Maxence.

— C'est cela que vous croyez ?

— C'est cela qui est.

« Nous y voilà, pensa Gilbert Bonhommé. Voilà ce qui couvait. »

— Reconnaissez que je dis vrai.

— Soit.

Thierry parut se tasser dans son fauteuil. Sans doute s'était-il attendu à ce que Bonhommé protestât, lui

donnant ainsi implicitement un démenti. Mais Gilbert Bonhommé n'était pas l'homme des pieux mensonges. Sa pitié se muait en colère. Après tout, en quinze ans, Thierry avait eu sa chance. D'autres que lui, disposant d'atouts moindres, n'étaient pas demeurés passifs.

— Vous reconnaissez qu'en dépit des apparences, je suis hors de jeu ?

— A qui la faute ? Vous m'accusez au nom de vos propres impuissances.

— Vous m'interdisez toute initiative.

— Parce que vous confondez audace et précipitation. Je n'ai pas de goût pour les opérations suicides.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que je projette des opérations suicides ?

— La manière dont il arrive par miracle que vous meniez quelque chose à bien. Il s'en faut toujours d'un brin que la corde ne se rompe.

Thierry étreignit fortement des deux mains les accoudoirs de son siège. Plus rien dans son attitude n'impliquait qu'il fût en voie de se révolter. Son maintien était celui d'un vaincu. Afin de lui donner le temps de se reprendre, Bonhommé fit mine de chercher un document parmi les dossiers étalés sur le bureau.

— Pour ce qui est de ce voyage, commença-t-il enfin...

— Envoyez un autre que moi en Angleterre.

— C'est vous qui êtes annoncé.

— N'importe qui peut me remplacer.

— Votre femme me demandera la raison de cette mutation.

— Ah ! oui, Brigitte...

Il répéta : Brigitte, comme s'il avouait une fatigue nouvelle, et se leva. Les deux hommes restèrent un moment immobiles, l'un devant l'autre, comprenant qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Thierry savait à présent que Gilbert Bonhommé n'était pas son ennemi, mais en quoi cela l'avancait-il ? La haine est souvent plus roborative que la pitié. La pensée d'être plaint l'ulcérait. Faute d'inspirer le respect, que n'eût-il donné pour inspirer la crainte ?

Dans la cour de l'usine, Thierry croisa quelques ouvriers qui le saluèrent mollement. Le vélo de l'un d'eux étant demeuré appuyé à la grille, il ne fit rien pour éviter que l'aile de sa voiture l'accrochât au passage et sortit en trombe, heureux de sentir peser sur lui le regard coléreux de l'homme qui redressait sa machine malmenée. L'hostilité d'autrui, sa réprobation, lui étaient soudain nécessaires. Il se fût prêté à tout pour les mériter.

Conduisant à tombeau ouvert, Thierry rentra chez lui avant l'heure habituelle, escomptant que Brigitte le questionnerait, qu'il l'affronterait. Mais Brigitte était absente. Lorsqu'elle revint, sa combativité factice était tombée. Thierry ne désirait même plus se souvenir de son entretien avec Gilbert Bonhommé, sinon pour souhaiter que celui-ci n'envoyât personne en Angleterre à sa place. Plus que jamais, ce voyage l'attirait.

— Un de ces jours, tu m'accompagneras, crut-il devoir promettre à son fils.

— Quand pars-tu ?

— La semaine prochaine.

— Cela tombe mal. Les examens commencent mardi.

Thierry frémit à la pensée qu'il aurait pu être pris au mot. Jamais il n'avait été dans ses intentions d'emmener son fils avec lui en Angleterre. La manière dont l'enfant avait accredité sa promesse lui causa une sorte de malaise.

— Tu aimes les voyages ? Tu projettes d'en faire plus tard ?

Ce fut Brigitte qui répondit :

— Comme si un garçon de quinze ans avait déjà des projets bien arrêtés !

— J'en avais à cet âge.

— Cela ne veut rien dire.

Thierry détourna la tête. Un mot l'avait rapproché des siens, un mot l'en éloignait. Brigitte disait vrai. Qu'il se fût précocement gorgé de rêves n'impliquait pas que son fils dût en faire. D'ailleurs, que répondrait-il si l'enfant lui demandait ce qu'il était advenu de ses ambitions et dans quelle mesure elles s'étaient réalisées ? Il serait une fois de plus jugé sur des faits, au lieu de l'être sur ses intentions. Thierry n'ignorait pas combien les enfants aiment à se faire valoir, et avec quelle avidité ils recueillent les moindres propos qui se rapportent à leurs parents. L'idée qu'un blâme pût l'atteindre à travers ses fils lui fut soudain insupportable, au point qu'il faillit les questionner.

Mais l'aîné avait repris son livre, Xavier et Julien étaient absorbés par leurs jeux, Michèle chantonnait en grattant les cordes d'une guitare. A quoi bon les troubler ? Que pourraient-ils lui apprendre qu'il ne sût déjà : qu'au dehors, on le tenait pour un incapable, une doublure ? Sa propre famille ne devait pas penser différemment. Comment l'eût-elle pu ? Un écrasant sentiment d'impuissance s'abattit sur Thier-

ry. Les siens lui apparurent soudain comme en gros plan, sur un écran. Qu'un travelling les entraînât brusquement hors du champ de vision ne l'eût pas étonné. Qu'avait-il de commun avec ces personnages, avec leurs gestes, leurs paroles ? Rien. Rien, sinon la permanence d'un mensonge, d'un mirage.

V

Au-dessus de la porte de la cabine de pilotage, le voyant s'éclaira, cependant qu'une voix se faisait entendre : « Dans quelques instants nous atterrirons sur l'aérodrome de Nice. Nous vous rappelons... »

Les dernières paroles étaient inutiles. Chaque passager savait déjà qu'au lieu d'une escale de quelques minutes, il allait être contraint de demeurer vingt-quatre heures à Nice.

Thierry boucla sa ceinture de sécurité d'une main nerveuse. Il détestait les atterrissages et, singulièrement, l'instant où les moteurs, changeant de régime, semblent avoir des ratés. Cette fois, les choses risquaient d'être pires puisque l'appareil interrompait son vol en raison d'une avarie. En toute autre circonstance, l'obligation de passer la nuit à Nice l'eût amusé. Rien ne le pressait de rentrer. Son voyage en Afrique du Nord se soldait par un échec. Monsieur Bonhomme dirait : « C'était à prévoir. » Il l'avait d'ailleurs prévu. Mais Thierry avait défendu son projet au nom de ce que lui avait rapporté un jeune Tunisien. Les peuples en voie d'évolution ne demandent qu'à collaborer avec l'Occident. Ils ont conscience de leurs faiblesses. Sans doute peut-on leur reprocher... Mais qui, dans cette affaire, est sans reproche ?

Monsieur Bonhomme l'avait coupé d'un mot :

— Ne vous mettez pas en frais, je ne suis pas représentant à l'O.N.U., je n'en ai pas le traitement. Vous ne me ferez jamais croire qu'il y a quelque bon sens à se faire rouler par une bande de politiciens sans scrupule.

— Vos jugements datent. Les hommes d'à présent ne sont pas ceux d'hier. Ils ne demandent qu'à collaborer.

— Gratuitement ?

Thierry s'était permis une remarque acide :

— Ils en ont appris suffisamment sur l'Europe pour savoir que rien n'y est gratuit. Ils paieront.

— Bien sûr, avec des promesses. Nous autres, vieux pourris, nous n'avons jamais trouvé mieux que la planche à billets pour camoufler nos faillites. Ils ont perfectionné la méthode : plus de planche et plus de billets. Rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans le coup de gueule. Ils ont compris combien il est commode de vivre *au verbal* et *au visualisé*. On juge l'homme suivant le nombre de fois que son image apparaît sur un écran...

— Si vous vous attaquez maintenant à la radio et à la T. V. !

— J'ai la radio et la T. V. Je les *prends* régulièrement, comme on dit dans le jargon actuel, alors qu'il serait plus juste d'avouer : je me laisse prendre par eux. Mais lorsque j'assiste à certains spectacles, à la célébration d'une messe par exemple, et qu'on projette en gros plan le visage d'un fidèle à qui le prêtre présente l'hostie, je ne puis m'empêcher de penser que nous sommes des brutes imbéciles qui ne respectons rien, même pas nos propres ferveurs. Pourquoi vos amis en voie de développement se montreraient-

ils plus délicats que nous le sommes ? Pourquoi prendraient-ils au sérieux les valeurs que nous avons désacralisées avant de les renier publiquement ?

— Ce n'est pas une raison pour se désintéresser d'eux. Le garçon que j'ai rencontré, ce jeune médecin...

— Et que faisait-il, ce *jeune médecin* ? De la politique, bien entendu ! C'est à coup de discours à distance qu'il soigne les masses croupissantes de son pays, laissant aux missions étrangères le soin de faire le travail sur le terrain.

— Vous êtes partial.

— C'est toujours être partial que d'avoir une opinion.

— Je ne dois donc pas espérer que vous appuierez la proposition que j'ai l'intention de soumettre au conseil. Je persiste à croire qu'une tournée de prospection en Afrique du Nord peut être rentable.

A présent qu'il en revenait !...

Thierry devait convenir que Gilbert Bonhommé avait eu raison de combattre son projet, jusqu'à ce que le conseil le mît au vote et qu'il l'emportât par une voix de majorité. Bien qu'il eût multiplié les démarches et rencontré des quantités de gens, il n'avait récolté que de vagues promesses et rien qui permît d'envisager, sinon dans un avenir problématique, une réelle collaboration. Ses propositions n'avaient pas été rejetées, mais leur étude remise à plus tard. Plus tard : lorsqu'un miracle aurait sauvé indifféremment les passifs et les agités et permis aux plus adroits d'être dépêchés en Europe pour y retremper — aux frais du pays hospitalier — leurs revendications racistes.

Monsieur Bonhommé avait jugé sainement de la situation présente. N'aurait-il donc jamais tort ? Qu'il

se trouvât une seule fois en faute et l'univers de Thierry en serait éclairé. Hélas ! au retour de chaque mission, Thierry devait, au contraire, reconnaître que le vieux renard avait eu raison contre lui.

Le front appuyé au hublot afin de combattre un début de nausée, Thierry croyait voir se refléter dans la vitre le visage même de ses échecs : ce voyage en Angleterre dont il espérait tant, Stockholm dont il était revenu à peu près les mains vides. « Vous ne vous en êtes pas si mal tiré, vu l'état du marché », avait dit Bonhommé. Compliment ambigu, dont Thierry n'avait retenu que la condescendance. Il n'était plus à l'âge de s'en tirer *pas trop mal*. Il avait l'âge de la réussite, du prestige.

L'avion survolait à présent la mer à si faible hauteur qu'on eût dit qu'il allait atterrir parmi les vagues. Où donc était la piste ? Elle se démasqua brusquement, découvrant en même temps une voiture d'ambulance et un car de pompiers prêts à l'action.

Saisi d'angoisse, Thierry desserra sa ceinture de sécurité et se redressa pour tenter d'apercevoir les ailes de l'appareil. Mais il en était trop éloigné. Il ne vit qu'un pan de ciel qui bascula soudain et, tandis que l'avion se posait durement au sol par soubresauts, il perdit l'équilibre. le bras coincé entre le dossier de son fauteuil et le siège voisin.

Le reste tint du cauchemar : la fulgurante douleur qui lui traversa l'épaule, les reproches de l'hôtesse : « A-t-on idée de dégrafer sa ceinture au moment d'un atterrissage ! », et plus tard, à la clinique, un jeune médecin penché sur son bras inerte.

— Une vilaine fracture qui intéresse le coude. Il faudra que vous suiviez cela de très près.

— Je devais être chez moi ce soir.

— Ne vous tracassez pas. Des chambres ont été retenues pour tous les passagers de l'avion.

— Ne puis-je passer la nuit ci ?

— Nous manquons de lits.

— Je comprends.

N'était-il pas suffisant qu'il se fût évanoui à la descente de l'avion ? Le médecin devait avoir une piètre opinion de sa résistance. Dans la voiture qui l'emportait, Thierry se fût volontiers cogné la tête aux vitres. Il lui semblait vivre des heures très lointaines, datant de ses années de collège et se rapportant à un pari stupide, celui d'escalader les maîtresses branches d'un cerisier. Il s'en était tiré avec une cheville démise et quelques côtes luxées, peu de chose en comparaison de ce que cet accident lui avait appris sur l'inexorable. Il se voyait encore étendu sur le lit du proviseur et priant, bouche close : « que tout soit effacé, que je sois comme il y a un instant debout devant l'arbre, avec la possibilité de n'y pas grimper. » Après tout, il s'en était fallu d'un hasard qu'il passât ce jour-là dans la cour et rencontrât des camarades. A un autre moment, il n'eût même pas songé au cerisier. Fallait-il donc admettre que chaque pas que l'on fait a l'importance d'un choix, d'un engagement ? Chaque geste ?

— Pourquoi vous êtes-vous soulevé au moment de l'atterrissage, avait demandé l'hôtesse de l'air ?

— Je ne sais pas.

Qu'aurait-il pu répondre qui fût l'exacte vérité ? « J'ai eu peur ? J'étais curieux de voir si un des moteurs étaient en feu ? » Inconsciemment, Thierry se prit à penser, comme jadis après sa chute : « Si, au moment où j'ai aperçu l'ambulance et les pompiers,

je n'avais pas desserré ma ceinture de sécurité... Si, à ce moment où rien n'était encore arrivé... »

Son bras lui pesait lourdement, et la fièvre lui donnait des bourdonnements d'oreille. Monter à sa chambre fut toute une opération. Jamais il n'eût imaginé combien il est difficile de se mouvoir sans l'aide de ses deux bras. Le moindre geste réclamait de sa part des qualités d'équilibriste. Finalement, ayant compris qu'il ne parviendrait ni à s'étendre ni à se dévêtir, il s'installa dans un fauteuil pour la nuit.

L'heure du dîner était à présent largement dépassée. Les bruits s'étaient peu à peu assourdis, puis éteints dans l'hôtel. Il était trop tard désormais pour réclamer une tasse de thé ou une boisson fraîche. L'aube risquait d'être longue à venir. « Je ne puis espérer qu'une nuit blanche », pensa Thierry qui, tout en croyant veiller, s'assoupit presque aussitôt lourdement, la nuque glissée du coussin, le menton sur la poitrine. De temps à autre, un frisson le parcourait. Un geste inconsidéré le fit gémir en rêve.

— Vous souffrez ?

Avec un sursaut, Thierry se réveilla, vaguement conscient d'avoir entendu frapper à sa porte.

— Vous souffrez ?

Sur le seuil, trop éloignée de la lampe de chevet pour qu'il pût distinguer ses traits, se tenait une jeune femme.

— J'ai frappé plusieurs fois. Comme vous ne répondiez pas, je me suis permis d'entrer. J'étais inquiète.

— Inquiète de moi ? Vous me connaissez donc ?

— J'étais assise à côté de vous dans l'avion. C'est moi qui ai rassemblé vos affaires. Une serviette, des gants, une écharpe. J'espère qu'on vous les a remis

Un rien de vulgarité rendait la voix plus chaude, plus fraternelle. Thierry sourit à l'inconnue.

— Je souffre. C'est assez naturel.

— On m'a dit que vous aviez une fracture.

— Une vilaine fracture même.

— A votre âge, les os se ressoudent facilement.

Les os qui *se ressoudent*, la fièvre qu'il faut *nourrir*, le sang qui *travaille*... L'inconnue devait posséder tout un lot d'expressions de ce genre. Le sourire de Thierry se fit involontairement protecteur.

— Je ne suis plus un enfant.

— Dame ! Ne voulez-vous pas boire ? Je vous ai apporté une tasse de thé, me disant que vous auriez peut-être soif.

— Vous avez obtenu qu'on vous fasse du thé à cette heure de la nuit ?

— Oh ! non, je l'ai fait moi-même. J'ai toujours un petit réchaud à alcool dans mes bagages.

— Vous êtes prévoyante.

— C'est que je connais bien les hôteliers. Je sais ce qu'on peut attendre d'eux, et surtout ce qu'on ne doit jamais en espérer.

— Vous voyagez beaucoup ?

— Je représente une maison de produits pharmaceutiques.

Thierry but avec délice le liquide tiède et sucré.

— Je ne sais comment vous remercier.

— Voulez-vous vous étendre ? Je vous aiderai.

— Non.

— De toute manière, vous ne pouvez garder vos chaussures. Rien ne fatigue davantage. Allons, ne bougez pas. Laissez-moi faire.

Avant que Thierry ait pu s'y opposer, elle s'était agenouillée devant lui, et le déchaussait adroitement.

— Voilà, dit-elle en se relevant, après avoir tiré chaque chaussette légèrement par la pointe. Maintenant, je vais vous mettre une couverture sur les jambes et vous laisser dormir. Demain matin, je dirai un mot à la femme de chambre pour qu'elle vous aide à faire votre toilette.

— Pourquoi m'êtes-vous si charitable ?

Avant de partir, elle se détourna.

— Mais parce que vous êtes mal en point et que vous êtes seul.

Thierry entendit décroître son pas dans le couloir. Un pas léger, qui n'était plus tout à fait celui d'une étrangère. Il savait à présent que son inconnue avait les cheveux blonds, la nuque fine. Lorsqu'elle s'était redressée après l'avoir déchaussé, il avait pu juger de sa souplesse et de sa taille. Mais c'est en vain qu'il tentait de l'imaginer, assise à ses côtés dans l'avion. Quand était-elle montée à bord ? A Barcelone ? Jusque-là, le siège voisin du sien était demeuré inoccupé. Thierry se promit de lui poser la question, agacé de ne pouvoir se souvenir de rien avec précision.

— C'est toujours ainsi, devait-elle lui répondre lorsqu'ils se retrouvèrent le lendemain à l'aéroport. Je n'ai pas un visage qui marque.

— Vous êtes bien montée à Barcelone ?

— Oui. Vous avez même dû enlever vos journaux de mon fauteuil pour que je puisse m'y asseoir.

— C'est incroyable !

— Laissons cela, j'y suis habituée. Comment allez-vous ? Avez-vous pu dormir un peu ?

— Grâce à vous.

— Le trajet jusqu'ici n'a pas été trop pénible ?

— Non. D'ailleurs, à présent, il ne s'en faut plus que de quelques heures de patience.

— Oui, quelques heures encore, et puis... fini les vacances !

— Vous étiez en vacances ?

— J'en reviens.

Thierry fut tenté de lui en demander davantage, jugeant tout à coup inadmissible que dans quelques heures elle sortît définitivement de sa vie. Il ne risquait plus, à présent, d'oublier son visage. A première vue, on l'eût dit banal, mais *ne marquant pas*, il prenait, à le regarder mieux, un charme singulier. Tout y était sous le signe de la demi-teinte, de la mobilité, et comme la voix, qu'un rien de vulgarité rendait plus humaine, la bouche paraissait plus tentante d'avoir sa lèvre inférieure fendillée.

— Il faudra que vous me disiez voire nom.

— Je m'appelle Jeanne.

Insister eût été indiscret. Thierry se promit de revenir à la charge, dépité qu'elle ne le questionnât point à son tour. Le devina-t-elle ? Son sourire se fit plus amical.

— Nous allons embarquer. Laissez-moi vous aider. Donnez-moi votre serviette.

Etait-elle de ces femmes que la souffrance d'autrui attire irrésistiblement et qui ne peuvent être témoin d'un accident sans intervenir et sans s'en délecter ? On eût plutôt dit qu'il lui était naturel d'aider, de secourir. Elle n'y mettait ni fièvre ni ostentation, mais une sorte de fraternité efficiente. Une fois installée dans son fauteuil, la ceinture de sécurité dûment attachée (l'hôtesse de l'air était venue s'en assurer), Thierry reprit ses spéculations.

Une bourgeoise ne se fût pas inquiétée de lui de la même manière. Sa façon d'être témoignait d'une familiarité instinctive, populaire. Elle lui avait cependant

celé son nom. Représentante en produits pharmaceutiques... Thierry ne put s'empêcher d'ironiser. Il se l'imaginait mal proposant des ampoules, des cachets, et la voyait plutôt étalant sur un comptoir des écharpes, des colifichets, des fleurs artificielles, de ces fleurs de soie ou d'organdi que les femmes piquent au revers de leur jaquette.

— Vous êtes pharmacienne ?

— En ai-je l'air ?

— Je pensais qu'en raison de vos occupations...

— Mes occupations ne prouvent rien.

Un demi-sourire se jouait sur ses lèvres et Thierry comprit qu'elle avait deviné sa curiosité et s'en amusait.

— Ne demandent-elles pas de connaissances particulières ?

— Cela s'acquiert. Je vous parais incapable de retenir une formule ?

— Voyons ! Je pensais seulement qu'une jolie femme...

— Je vous en prie.

Son regard ironique la désarçonna. Comment lui faire entendre qu'il ne cherchait pas sournoisement à l'abuser ? Qu'il souhaitait la connaître mieux, la connaître davantage parce qu'elle lui avait apporté quelque chose d'incalculable, qu'il ne pouvait définir mais dont il sentait en lui la force et la chaleur. Il fallait qu'elle le devinât, qu'elle le sût. « Depuis longtemps, je suis seul. Seul avec une femme et quatre enfants. Tellement seul cependant. »

La vérité ne peut tenir en quelques mots. Les apparences ne peuvent être mises en accusation sans préalable. Ah ! il fallait qu'elle lui permît d'expliquer tout cela, et qu'à son tour elle lui apprît pourquoi, malgré

la fièvre, la douleur de son bras cassé et ses courbatures, cette nuit, tandis qu'elle le déchaussait, il avait cessé pendant quelques instants de se sentir un vaincu. Mais le temps lui était compté. Déjà l'avion perdait de la hauteur, bientôt il atterrirait et rien alors ne pourrait empêcher Jeanne de s'éloigner. Peut-être était-elle attendue. Qu'elle ne portât pas d'alliance ne signifiait rien. D'ailleurs, qu'elle fût mariée ou non lui importait peu. Il était seul, il était blessé, il avait besoin d'elle.

A la pensée qu'il allait retrouver bientôt Brigitte, Thierry s'irrita. Il la voyait mal s'agenouillant sur un mauvais tapis pour le déchausser. Elle eût demandé de l'aide, appelé, fait le nécessaire afin que tout s'ordonnât. Brigitte faisait toujours le nécessaire. Elle n'avait pas sa pareille pour obtenir une chambre dans un hôtel soi-disant complet, une table ayant vue sur la plage ou sur le jardin dans une salle à manger bondée, le renseignement qu'elle désirait d'un employé surmené et hargneux. Sa taille, sa voix, ses longues mains diligentes formaient un tout qui ordonnait, tailait, répartissait avec tant de précision et de naturel qu'il ne venait à l'esprit de personne de leur résister. De personne... sinon de Thierry, qui se sentait bizarrement humilié qu'on décidât pour lui des petites choses. Il eût aimé qu'on lui laissât le choix de ses désordres, afin qu'il pût en changer au gré de sa fantaisie et qu'il lui fût permis de retrouver par hasard, dans un endroit insolite, une gravure, une lettre oubliée, comme le chat qui découvre avec transport sous un meuble la pelote de laine qu'il y a cachée. Brigitte savait parfaitement ce que contenait chaque tiroir, chaque penderie. Thierry était le premier à reconnaître son savoir-faire et son adresse, se résér-

vant de penser à part lui : « Il n'y a qu'au lit qu'elle est maladroite. »

Parce qu'il déplaçait pour la dixième fois son bras douloureux, avec l'espoir de trouver une position meilleure, Jeanne se pencha vers lui.

— Ne vous agitez pas, vous allez vous faire mal. Je crains que vous n'ayez une forte fièvre.

Il répondit d'instinct de la manière qui pouvait servir sa cause :

— Je ne me sens pas très bien, en effet.

— Verrez-vous encore le médecin aujourd'hui ?

— Je lui ai télégraphié de Nice.

— Allons, vous êtes plus raisonnable que je ne le craignais. D'ailleurs, si vous ne l'étiez pas, les vôtres le seraient sans doute à votre place.

C'était une question, une de ces questions auxquelles, dans certains cas, on ne peut répondre qu'évasivement. Que Thierry parlât de Brigitte et tout serait changé entre Jeanne et lui quoi qu'il pût dire par la suite. Sans doute ne cesserait-elle pas pour autant de l'aider, mais elle ne le regarderait plus de même. A ses yeux, il aurait cessé d'être un monde en soi, pour devenir une fraction, la moitié d'un couple. Il entrerait désormais, dans son intérêt, de la curiosité, elle chercherait à deviner à travers lui comment *l'autre femme* était faite. Et s'il lui confiait qu'il avait quatre enfants!...

Thierry eut envie de rire. Lorsqu'on dit à une femme qu'on a des enfants, elle répond généralement par un « C'est merveilleux ! » qui laisse entendre qu'elle vous considère une fois pour toutes comme heureux et comblé. Si vous ne l'étiez pas, pourquoi auriez-vous des enfants ? Que ceux-ci vous donnent plus de soucis que de joies apparaît comme natu-

rel. L'avenir ne vous dédommagera-t-il pas royalement ? Il ferait beau voir que vous exigiez encore quelque chose du présent, du quotidien ! « Le présent et le quotidien ne sont pas la même chose », pensa Thierry. Le présent se vit en aveugle, le quotidien se tisse patiemment, il se feutre, il s'ouate. C'est une sorte de présent réfléchi. » Jeanne y prendrait-elle place ? Thierry n'en savait rien. Il savait seulement qu'il n'accepterait pas de lui dire définitivement adieu dans quelques instants.

Brigitte ne serait pas à l'aérodrome. Elle ne savait rien de l'accident. Quand il lui avait téléphoné la veille pour la prévenir qu'il rentrerait avec un jour de retard, il ne lui avait rien dit. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'elle vînt le chercher. Thierry se pencha vers Jeanne.

— Nous arrivons.

— Vous êtes attendu ?

— Non.

Et comme elle semblait contrariée pour lui :

— Oh ! ça ira. Il ne manque pas de taxis.

Elle ne répondit pas, visiblement préoccupée par ce qu'elle hésitait à dire. Ce fut Thierry qui crut devoir préciser :

— J'habite un peu en dehors de la ville.

— Cela pourrait peut-être s'arranger.

Il crut un instant qu'elle se proposait pour le raccompagner, mais déjà elle le détrompait.

— On doit venir me chercher. Je puis demander qu'en me reconduisant on vous reconduise également.

— Je ne veux pas être indiscret.

« C'est maintenant que vous êtes indiscret », eut-elle envie de riposter, trop avertie pour être dupe de sa feinte délicatesse. Elle se contenta de secouer la tête :

« Pas d'indiscrétion à cela », tout en se demandant comment réagirait Hervé lorsqu'elle lui proposerait d'embarquer ce passager importun. Il ne dirait rien. Il ne disait jamais rien, témoignant en toute occasion d'un esprit de conciliation d'autant plus déroutant que c'était tout de même sa volonté qui, finalement, primait. Aussi loin qu'elle se souvînt, Jeanne ne l'avait jamais vu en colère. Au lieu de se fâcher, il faisait d'une querelle un problème. Un problème, cela se discute, s'étudie. Aucun argument sentimental ou passionnel qui pût tenir longtemps devant la raison.

Il y avait cinq ans que Jeanne était la maîtresse d'Hervé. Elle lui devait sa situation. C'est lui qui l'avait fait entrer à la F. P. R. (Fabricants Pharmaceutiques Réunis). Pourquoi ne l'avait-il pas engagée dans sa propre maison ? Il dirigeait un comptoir de tissus en gros, et Jeanne eût été plus à l'aise dans ce milieu que dans celui des laborants.

— Je ne crois pas qu'il soit bon que l'amour et l'argent aient une source commune, avait-il dit. Nous nous aimons, nous n'imaginons pas pouvoir nous quitter. Cependant, l'un de nous peut se lasser. Faudrait-il alors que nous demeurions ensemble parce que nous y avons intérêt ? C'est l'histoire de tant de couples. Je ne veux pas cela.

— Tu prévois tout.

— C'est de la stricte honnêteté.

Un honnête homme... Hervé était-il vraiment un honnête homme ? Dans la mesure où l'honnêteté n'est pas de la jobardise. « Au fond », pensa-t-elle, « je ne le connais pas. Il est bon, il est tendre, il m'aime. Est-il capable de jalousie, de passion ? » A nouveau, un doute l'effleura : « Même s'il n'en montre rien, sera-t-il

mécontent d'avoir quelqu'un à reconduire, une présence entre nous ? »

Le soir venu, comme Hervé n'avait, en effet, témoigné d'aucun déplaisir, mais au contraire d'une extrême courtoisie à l'égard de Thierry, Jeanne ne put s'empêcher de lui poser la question.

— Tu ne m'en veux pas de t'avoir fait faire le taxi ?

— Je n'ai pas fait le taxi. J'ai servi d'ambulancier à ton amoureux.

— Oh, Hervé !

— Oh, Jeanne ! N'essaie pas de me faire croire que ce type t'est indifférent. Tu ne lui es d'ailleurs pas indifférente, sois tranquille.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— La manière dont il a tenu à te mettre au courant de ses affaires : « Tournez à droite. Hélas ! le chemin est mauvais, je le connais, je le prends tous les matins, il longe l'usine... Je vous le disais bien, la route est infecte, défoncée par les poids lourds. J'ai mon bureau à front de rue, on ne s'y entend pas... »

Il imitait admirablement la voix et l'accent faussement négligent de Thierry. Jeanne en fut agacée.

— Il parlait pour dire quelque chose.

— Eh, justement ! Il se faisait très bien entendre. Tu sais maintenant qu'il est au moins directeur d'une usine, qu'il a un bureau personnel.

— A ce compte-là, je sais aussi où il habite. Aurait-il dû descendre au coin de la rue pour que je ne voie pas sa maison ?

— Il nous l'a proposé afin de m'éviter une manœuvre. C'eût été dommage, la maison a très belle allure. Je doute qu'il y vive seul.

Jeanne se mit à rire.

— Ce que tu peux être venimeux !

— Logique.

— Quoi ?

— Pas venimeux, logique. Je tire la vérité des faits. Malheureusement, dire la vérité, c'est presque toujours passer pour médisant.

— Si tu disais plutôt ce que tu as sur le cœur ?

— Rien de précis, Jeanne, rien.

— Mais ?

Il vint vers elle, la regarda pensivement.

— Tu m'as manqué. C'est long, trois semaines sans toi.

— Filet américain à tous les repas, sardines variées !

— Tu sais que ce n'est pas vrai. Je m'en tire très bien tout seul.

— Oh ! je sais.

— Les femmes sont drôles ! Te voilà blessée parce que je t'avoue que, sur le plan matériel, tu ne m'es pas indispensable. N'est-ce pas assez que ta *présence* m'ait manqué ? Faut-il absolument, pour que tu le croies, que tu me retrouves hirsute, les joues creuses, dans un appartement mis à sac ? Décidément, si je puis être malheureux, il me manquera toujours d'être touchant !

« On ne peut tout avoir », faillit-elle répondre méchamment. Mais elle se mordit les lèvres, étonnée de se sentir aussi vindicative. Pourquoi cette humeur querelleuse ? Elle avait redouté qu'Hervé lui reprochât de l'avoir inconsidérément mis au service d'un inconnu. Il n'en avait rien fait. Néanmoins, c'était à cause de Thierry que la soirée tournait à l'aigre.

— Je suis fatiguée, dit-elle soudain, repoussant la valise qu'elle vidait de son contenu. Si nous allions nous coucher ?

A son tour, il faillit dire : « Tu as réponse à tout », mais préféra sourire, consentant.

VI

Contrairement à son attente, Thierry se sentit heureux chez lui durant les jours qui suivirent. Son accident remettait toutes choses à plus tard et lui permettait de vivre, merveilleusement *en marge* des autres, une espèce de mesure pour rien, comme il en avait connu au temps de sa jeunesse lorsqu'une maladie bénigne le maintenait couché à l'infirmerie de l'internat. De temps à autre, il pensait à Jeanne, à leur retour en commun, aux sentiments qu'elle avait éveillés en lui. L'avait-elle vraiment intéressé ? Désirait-il la revoir ? Evidemment, la politesse exigeait qu'il lui écrivît ou lui téléphonât... Se mentant à lui-même, Thierry feignait la perplexité : « Je puis difficilement aller lui rendre visite. Ce n'est pas une femme qui vit seule, elle a fait tout ce qu'il fallait pour que je le sache. » Sournoisement, sa pensée complétait : « Elle en a trop fait pour que ce soit innocemment. » Passe encore qu'elle ait prié ce Monsieur Machin-chose de le reconduire jusqu'à sa porte. Mais était-il nécessaire qu'elle lui passât la main sur la nuque de cette manière si propre aux femmes — pouce délié, paume fondante — alors qu'elle le devinait lui-même attentif dans le fond de la voiture ? Et ces exclamations ravies : « Tu es stupide ! » chaque fois que Machin-Chose conduisait comme un chauffard ! Ah ! les femmes ! L'inconséquence passera toujours à leurs yeux pour un signe souverain. Monsieur Machin-Chose

était-il dupe ? Thierry avait senti chez l'homme un retrait, une animosité spontanée, et ne l'en avait point blâmé. Il est tellement naturel de détester le premier venu, celui qui apparaît sans qu'on puisse deviner ce qu'il vous apporte, en bien comme en mal. Tôt ou tard, un bilan s'impose. Aux sages de le pressentir, aux aveugles de n'y point croire. Thierry se sentait le cœur partagé. Nul ne l'avait jamais véritablement spolié, bien au contraire. Dans un monde où, cependant, tout est tarifié, son instabilité avait trouvé des défenseurs, des amis. « Des amis de brancarts, pensa-t-il amèrement. Ce qui me manque... »

Il se promenait dans la maison, le bras en écharpe, acceptant avec un plaisir dont il s'efforçait de ne rien laisser transparaître d'être traité en grand blessé. Cependant, dès le premier instant, Thierry avait senti que Brigitte jugeait son accident simplement stupide.

— A-t-on idée de se redresser sur son siège au moment d'un atterrissage !

— Oui, oui, bien sûr !

A-t-on idée de faire régulièrement tant de choses inopportunes ? L'amour, par exemple... D'où vient qu'il pensait sans cesse à l'amour, comme s'il avait sur le plan sentimental un urgent problème à résoudre ? Qu'il ne rejoignit plus Brigitte dans la grande chambre rose n'en était cependant pas un. Brigitte s'accommodait si bien de ce qu'elle appelait sa *retraite momentanée*, que Thierry s'en trouvait choqué. Il manquait un regret à sa félicité, aussi lui arrivait-il d'enlacer Brigitte de son bras valide pour le seul plaisir de la voir se troubler, enorgueillie de se croire encore à ce point désirée après quinze ans de vie en commun. Comment avait-elle pu douter de Thierry ? On l'eût fort étonnée en lui apprenant que son mari

cessait d'avoir envie d'elle dès l'instant où il était certain de l'avoir émue, comme ces insomniaux qui ne s'endorment qu'après avoir gâché la nuit des autres.

Serrant sa femme contre lui, il pensait à Jeanne. Elle lui apparaissait souriante, la main posée sur la nuque de Monsieur Machin-Chose, ou bien agenouillée devant lui, délaçant ses chaussures. Brigitte était loin. Pour s'innocenter de la trahir, Thierry éprouvait alors le besoin de lui parler de Jeanne d'une manière détournée qu'il croyait très habile, appelant la jeune femme *l'ange gardien*, à la manière des femmes de ménage qui affublent de surnoms méprisants ceux qu'elles sont prêtes à servir avec servilité. Cette vulgarité lui semblait expiatoire. Un jour, il dirait à Jeanne : « Chez moi, je vous appelle l'ange gardien, et nul ne devine combien cette dérision m'est chère. Un secret de plus entre nous. »

En attendant, il se satisfaisait de propos futiles :

— Il faudrait que j'écrive à l'ange gardien. Je me conduis comme un mufle !... Pourquoi as-tu mis une écharpe aussi criarde ? Tu n'es tout de même pas l'ange gardien !

— Est-elle tellement vulgaire ?

— C'est-à-dire...

Puisque Brigitte le questionnait, il pouvait en toute impunité flatter ses souvenirs.

— Vulgaire ? Je la crois plutôt bonne.

— Ça n'a aucun rapport.

— Tu te trompes. La bonté fait peuple, comme un manque de réserve.

— Voyons, à ce compte-là, les garces seules auraient de la classe !

— Réfléchis, Brigitte, et conviens qu'il en est ainsi.

— Par exemple !

Thierry ne put réprimer une soudaine poussée de duplicité.

— Mais oui. Tiens, crois-tu qu'une femme puisse s'agenouiller devant un homme pour le déchausser sans avoir l'air d'une servante ?

Brigitte partit d'un grand éclat de rire.

— Tu en a de bonnes ! Si tu t'imagines qu'une servante consentirait encore à s'agenouiller devant qui que ce soit pour le déchausser !

— Toi, tu pourrais le faire ?

La stupéfaction qu'il lut sur le visage de sa femme fit comprendre à Thierry l'absurdité de ses propos. « Je deviens complètement idiot », pensa-t-il. « Un peu plus, et je racontais tout. » Encore une chose qu'il pourrait plus tard rapporter à Jeanne : « Un jour, chez moi, je n'ai pu y tenir, j'ai failli parler de notre nuit à Nice... »

Parler à Jeanne... Etait-il tellement certain de la revoir, d'être autorisé à la fréquenter, alors qu'il tardait à lui écrire ou à lui téléphoner ? C'était Brigitte à présent qui le pressait.

— Ce que tu peux être négligent ! Envoie-lui un mot, voyons. Veux-tu que je l'invite à prendre une tasse de thé ?

— C'est une idée.

— Entendu. Je m'occupe de la chose.

Thierry vit que Brigitte feuilletait son agenda, et ne put se défendre d'une méchante hilarité : « Efficiente, directe, décidée ! C'est à croire que j'ai épousé Monsieur Bonhomme ! »

Son premier réflexe avait été de repousser l'offre de sa femme. Jeanne ignorait qu'il fût marié. L'ignorait-elle encore ? De toute manière, il fallait bien qu'elle l'apprît un jour : autant que tout ait l'air inno-

cent. Il était bon qu'elle connût Brigitte. Certaines choses seraient tellement plus faciles à lui expliquer. Bien mieux, certaines choses ne devraient plus lui être expliquées. Cependant, lorsque Brigitte revint au salon en griffonnant une date sur son carnet, Thierry ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Quoi ? Déjà fait ?

— Oui. Pourquoi traîner ? J'ai eu l'ange gardien elle-même ou téléphone.

— Que lui as-tu dit ?

— Ce que nous avions convenu.

— Elle n'a pas marqué de surprise ?

— Pourquoi aurait-elle été surprise. Il est naturel que je lui sois reconnaissante de t'avoir aidé et que je tiennne à l'en remercier de vive voix.

Thierry ne répondit pas. Une question, cependant, lui brûlait les lèvres, la seule question qu'il lui était interdit de poser : « Sait-elle qui tu es ? » « Naturellement », aurait répondu Brigitte. « Devais-je me présenter comme la concierge ? » Se taire, attendre... Attendre quoi ? La venue de Jeanne ?

Thierry laissa tomber sur son décor habituel un regard critique. Devant la jeune femme, le réclamerait-il pour sien ou laisserait-il habilement entendre qu'il s'en était depuis longtemps désolidarisé ? Les deux attitudes se valaient. Suivant l'heure, Thierry aimait sa maison ou en détestait l'ordonnance. L'idée qu'elle pût impressionner Jeanne ne lui déplaisait pas, au contraire. Qu'avait-il à faire d'une femme dont l'aisance et le maintien lui eussent rappelé Brigitte et son milieu ? Jeanne venait d'un autre monde. Il ignorait tout de ses fréquentations, de son mode de vie, et n'imaginait pas qu'elle pût être prisonnière d'un conformisme populaire comme il l'était lui-même

d'un conformisme bourgeois. Bien au contraire, parce qu'elle ne ressemblait en rien aux femmes qu'il avait coutume de fréquenter, Thierry prêtait à Jeanne une totale liberté d'esprit et des jugements proches de la divination.

Quelques heures ne lui avaient-elles pas suffi pour tout pressentir qui le touchât, alors que les siens, malgré des années de vie commune, s'interrogeaient encore à son propos ? Ce n'est pas elle qui dirait, comme Brigitte : « Oui, oui... » lorsqu'il lui arriverait d'exhumer un souvenir ou de projeter quelque lumière sur ce fond de commerce sentimental que chacun conserve au fond de soi. Thierry n'avait jamais oublié cette soirée au cours de laquelle la solitude à deux lui avait été révélée. C'était au début de leur mariage, après dîner. Il était assis à côté de Brigitte et lui parlait comme il eût pensé tout haut. Dehors, on entendait tomber la pluie, et dans la pièce le ronflement d'un feu de bûches se mêlait au ronronnement de la radio mise en sourdine. Soudain, Thierry avait senti la main de sa femme se poser sur la sienne et une ondée de bonheur l'avait parcouru. Fallait-il que Brigitte l'ait écouté intensément pour être à ce point émue ! Mais du regard elle l'avait détrompé. Son geste, cette paume tiède dont elle lui avait recouvert la main, n'était qu'une façon muette de lui intimer l'ordre de se taire un instant afin que la voix du speaker devînt audible.

Jeanne saurait l'écouter. Il y aurait l'histoire de la fausse noyade du Mont Saint-Michel, celle du vol dont on l'avait accusé au collège, et combien d'autres... Peut-être irait-il jusqu'à lui avouer, ou à découvrir, grâce à elle, ce qui l'avait amené à fréquenter un bistrot de routiers au lieu de se rendre à l'usine certains matins de printemps. Elle l'écouterait, mordant sa

lèvre gercée, l'approuvant d'une exclamation péremptoire, toujours la même : « D'accord, d'accord... »

Ensuite?... Au-delà de cette évocation, les pensées de Thierry tournaient bride. Il voulait revoir Jeanne, il allait la revoir, et s'étonnait que Brigitte ne fit aucune allusion à cette visite. Au jour dit, il crut devoir la lui rappeler :

— Tu n'oublies pas que c'est aujourd'hui que...

— Mais non, mais non. J'ai commandé un cake. Il est bon d'avoir quelque chose à croquer lorsqu'on n'a rien à se dire.

— Pourquoi n'aurions-nous rien à nous dire ?

— Quand on ne se connaît pas.

— Il en est ainsi de toute nouvelle relation.

Thierry eut un regard de côté, puis haussa les épaules. Il regrettait, à présent, d'avoir favorisé la visite de Jeanne, redoutant que la jeune femme ne se révélât inférieure au souvenir qu'il conservait d'elle, ou se laissât abuser par la fausse bonhomie de Brigitte.

Mais Jeanne n'était point une enfant. Lorsqu'elle pénétra dans le salon, toutes les craintes de Thierry s'évanouirent. Vêtue de noir, un clips discret piqué au revers de sa jaquette, Jeanne n'était ni empruntée ni trop sûre d'elle-même. Elle était telle que Thierry la souhaitait. Il ne s'était pas trompé : avec elle, tout devenait simple et facile. On la sentait habituée à devoir vaincre et meubler les silences réticents. C'était une qualité professionnelle, mais Brigitte ne pouvait le deviner, s'étonnant, après quelques instants, de parler tout naturellement à cette étrangère du personnel de l'usine et des tics de Monsieur Bonhomme. Il est vrai qu'il fallait qu'elle parlât d'abondance, car Thierry, assis un peu à l'écart, ne soufflait

mot. S'ennuyait-il ? Non, bien au contraire. Il était simplement heureux. Heureux que Jeanne ne l'eût pas déçu et témoignât de tant de naturel. Les femmes l'avaient habitué à ce qu'avec elles le blanc fût noir et le oui voulût dire non, l'usage exigeant de surcroît qu'on refusât au premier tour ce dont on se saisirait au second, que l'on feignît de mépriser ce que l'on convoitait. Avec Jeanne, rien de pareil. Les oui étaient visiblement des acceptations, les non des refus.

Lorsqu'elle se leva pour prendre congé, Brigitte comprit elle-même qu'il était inutile d'insister pour la retenir. En fin de compte, cette visite de politesse s'était révélée plutôt distrayante. Lorsque Thierry revint au salon après avoir été reconduire Jeanne, Brigitte ne put s'empêcher d'en faire la remarque :

— Je ne m'attendais pas à ce que ce fût aussi gentil. Pourquoi m'avoir dit que l'ange gardien était vulgaire ?

— Ne l'est-elle pas ?

— C'est-à-dire...

Thierry vit sa femme hésiter, comme si elle cherchait ses mots.

— Peut-être est-elle un peu trop confortable.

— Confortable ?

— Oui. Elle me fait penser à un bon fauteuil qui épouse si bien les formes qu'on ne songe pas qu'il en a une lui-même. As-tu remarqué sa façon d'écouter ? On dirait qu'elle s'incorpore à ce qu'on dit, qu'elle en devient une fraction. Ton ange gardien doit être de celles qui se veulent la *compagne* de leur mari. A propos, y a-t-il un mari ?

— Je l'ignore.

— Je lui voit plutôt un ami, un ami sérieux, représentant en bonneterie ou en épicerie fine.

— Tu lis dans les astres, maintenant ?

— Il n'est pas nécessaire de lire dans les astres pour deviner certaines choses.

— Par exemple ?

Brigitte eut un petit rire.

— Elle a le menton douillet.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'elle doit aimer les viandes en sauce et être accommodante au lit.

— Accommodante, confortable... Tu ne pourrais pas changer de disque ?

Le visage de Brigitte témoigna soudain de tant de surprise, de tant d'incompréhension scandalisée, que Thierry tenta de faire croire qu'il n'avait pas voulu être grossier, mais seulement plaisant.

— ... « Le disque usé », Edith Piaf. C'est un peu vieux, tout de même ! Et puis la viande en sauce, l'amour sans fatigue, d'où tires-tu tout cela ?

— D'un article que j'ai lu chez le coiffeur, avoua-t-elle piteusement. Je crois qu'il s'intitulait : « Mesdames, prenez garde à votre menton, il trahit votre caractère. »

Thierry fut soulagé que sa femme lui fournit une occasion plausible de rire. Il avait eu peur. Il fallait désormais qu'il se surveillât. Déjà il ne supportait plus que Brigitte appelât Jeanne *l'ange gardien* librement, comme s'il s'agissait d'un prénom. Cette histoire idiote de menton douillet l'avait pris de court... après ce qui s'était passé dans le petit vestiaire. Oh ! rien de bien important ni de bien décisif. Il avait simplement manœuvré pour que Brigitte lui demandât de reconduire Jeanne, tandis qu'elle demeurerait elle-même au salon. Depuis le début de l'après-midi, Thierry escomptait quelque chose de ce genre, quelques

instants de tête-à-tête avec Jeanne, sans trop savoir de quelle manière il les mettrait à profit. Une fois seul avec la jeune femme, les mots lui avaient manqué, et il s'était contenté de l'aider à passer son manteau dont elle semblait avoir du mal à enfiler les manches. Debout derrière elle, il la voyait s'énerver, tirillant la doublure qui adhérerait au drap de sa jaquette, riant un peu, quand brusquement, avec une exclamation qu'il n'avait pas comprise, Jeanne avait renversé la tête, lui offrant non plus sa nuque et son profil, mais son visage en raccourci : petit nez charnu, lèvre fendue, menton creusé d'une fossette.

C'est alors que Thierry l'avait enlacée, l'étreignant contre lui, tiède et comme fondante dans ses fourrures. Jeanne s'était dégagée sans colère, avec un seul mot :

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut que vous sachiez... Parce qu'il faut que je vous revoie...

— Vraiment ?

Elle ne disait ni oui ni non, et Thierry, décontenancé, l'avait laissé partir sans que rien n'eût été convenu entre eux. Acceptait-elle l'idée de le revoir ? Était-elle au contraire décidée à se dérober ? Il eût fallu la mieux connaître pour en juger d'après son attitude.

Brigitte était bien venue de jouer les pythonisses. C'était bien le moment ! Thierry était d'autant plus exaspéré que sa femme eût décelé du premier coup d'œil ce que Jeanne avait de particulier : l'extrême arrondi de ses traits. Rien en elle ne trahissait l'ossature. Les poignets étaient ronds, marqués d'un pli charnu, les mollets un peu bas, les seins trop rapprochés. Sans être grasse, elle faisait penser à la légèreté de certains obèses.

A côté d'elle, Brigitte semblait presque hommasse. Ce n'est pas elle, mais Jeanne, qui paraissait désignée pour être mère de famille. Tandis que les deux femmes devisaient, Thierry n'avait cessé de les comparer l'une à l'autre. Brigitte savait donner. Jeanne saurait accueillir. Il fallait qu'elle l'accueillît.

Après ce qui s'était passé dans le petit vestiaire Thierry n'avait plus de prétexte à trouver pour la revoir. La jeune femme connaissait les sentiments qu'elle lui inspirait. S'en étonnait-elle ou était-elle accoutumée à ce que, l'ayant rencontrée, on souhaitât la revoir ?

Et Monsieur Machin-Chose ? Brusquement, Thierry se prit à penser à lui. « Pas mariée, avait dit Brigitte, un ami sûr. » Là encore, elle avait bien deviné.

Avec animosité, Thierry regarda sa femme empiler la vaisselle du goûter sur la table roulante. Serait-elle moins facile à duper qu'il se l'était imaginé ? Duper n'était d'ailleurs pas le mot juste. Il ne souhaitait pas la duper, mais seulement se cacher d'elle. Va-t-on le corps à nu ? D'où vient qu'un homme ne puisse de même vêtir son cœur sans faire crier à la trahison ? Que Brigitte continuât d'ignorer ce qu'elle n'avait jamais soupçonné, le véritable caractère de son mari ! Thierry n'en demandait pas davantage et se flattait d'y parvenir, ignorant que si mentir à sa femme n'entraîne qu'un surcroît de solitude, donner à ce mensonge les traits d'une autre femme dramatise immédiatement la situation. Il est facile de dire ou de penser : « Ceci n'empiétera pas sur cela, je garde à ma femme ma tendresse, mon estime, je donne à *l'autre* ce dont elle n'a que faire. »

L'autre ne se contente jamais de ce qui lui est ainsi sagement imparti. Elle veut également la tendresse,

l'estime, et se révolte à la pensée de ne pas exister pour son amant en dehors des heures de plaisir. On prend une femme, on la possède, mais dès l'instant où elle sort du lit, elle pèse son poids de vie personnelle, et il faut tenir compte de mille choses qu'on ne partage pas. Elle a une famille, des habitudes, des susceptibilités qui débordent du cadre de la chambre et dans lesquelles l'amant se trouve aussitôt englué. Lui-même, ingénument, se prête aux contraintes, propose de recommander des parents de son amie, conduit celle-ci chez le bottier, chez le coiffeur, la conseille pour ses investissements immobiliers. Il ne faut pas longtemps pour que l'aventure devienne un décalque de la vie conjugale et perde, jusque dans l'amour, ses qualités d'exception.

Thierry ignorait tout cela et l'eût-il deviné qu'il s'en fût probablement réjoui. Il lui tardait de connaître quelqu'un qui tranchât sur son milieu, eût une vie capable de le surprendre. Sa fidélité à Brigitte n'était qu'occasionnelle. Pourquoi l'eût-il trompée avec une femme qui serait son double ? Thierry savait qu'auprès de celles qui fréquentaient chez lui il retrouverait la même façon de s'exprimer, de penser. Jusqu'au linge de maison qui serait pareil.

Il se rappelait parfois son vieil oncle, grand amateur de femmes, qui prétendait avoir tiré ses plus grandes joies amoureuses de rencontres fortuites. L'époque faisait la part belle aux flâneurs. On allait à pied, on regardait autour de soi, on suivait une femme...

— Une fille ?

— Quelle idée ! Une femme. Une gentille bourgeoise désœuvrée, comme nombre d'entre elles l'étaient l'après-midi en ce temps-là.

— Le mari ?

— Le mari pâissait à longueur de journée derrière les vitres d'un quelconque ministère. Il rentrait le soir, rapportant les derniers propos tenus par son chef de bureau. En attendant, leurs femmes étaient libres, insouciantes, tentées par tout ce qu'elles voyaient, gens et choses, à la fois intelligentes et bornées, fines et sottes, jamais pareilles.

— Et ces femmes, ces bourgeoises, vous écoutaient ? Vous suivaient.

— Elles prenaient leur temps. Nous aussi.

— Du temps perdu !

— C'est le seul qui vaille d'être vécu.

Depuis qu'il avait rencontré Jeanne, Thierry remâchait ces propos comme s'ils eussent été ceux d'un sage. Cependant, les réalités différaient. Jeanne n'était pas une oisive, et Monsieur Machin-Chose n'avait rien de Boubouroche. Nul ne flânait plus dans la rue. Chacun vivait hâtivement, prisonnier d'une sorte de manège emballé. N'importe ! L'homme avait-il tellement changé ? Ses problèmes avaient pris une autre acuité, le monde ambitionnait de se parfaire ou de se détruire. Mais l'homme en soi ? Il y avait toujours autant de couples avides de s'étreindre, d'amants déçus, d'amants temporairement comblés. Il suffisait d'ouvrir un quotidien pour s'en convaincre : les gros titres, réservés aux catastrophes en puissance — guerre nucléaire, famine, séisme — et les manchettes consacrées aux crimes passionnels et aux aventures de cœur s'équilibraient.

Il n'était pas nécessaire que Thierry se cherchât des excuses. L'excuse était en lui, du seul fait qu'il vécu. Il s'en découvrait cependant. Tout au moins prit-il la peine de s'en trouver la première fois qu'il appela

Jeanne au téléphone. Il avait cru multiplier ses chances en choisissant une heure peu avancée où il était vraisemblable que la jeune femme fût chez elle. Mais Thierry eut beau appeler, répéter cet appel plusieurs fois de suite en fin de matinée, puis, au cours de l'après-midi et durant la soirée, nul ne répondit.

Jeanne était-elle absente, en voyage ? Cette fois, le sentiment d'être complètement ignorant de sa vie l'accabla au lieu de l'exalter. Serait-elle en vacances ? Chez des amis ? Le souvenir de Monsieur Machin-Chose lui traversa l'esprit. Habitait-elle chez lui, et son domicile personnel n'était-il qu'une façade ?

Thierry avait presque abandonné tout espoir d'être un jour en communication avec Jeanne lorsqu'il l'entendit lui répondre. D'emblée il reconnut sa voix, un peu rauque, et ce rien de vulgarité qui la teintait. Comment allait-il ? C'était aimable à lui de téléphoner. Non, ce n'était pas aimable. Thierry ne trouvait plus ses mots, aucun des mots, en tout cas, qu'il s'était promis de prononcer.

— Non, ce n'est pas aimable.

Un silence. Puis, de nouveau, la voix de Jeanne.

— Allô, allô ?

— Quand puis-je vous voir ?

— Croyez-vous que cela en vaille la peine ?

— Vous le savez bien.

— J'aurai peu de temps. Demain, vers cinq heures.

— La soirée ?

— Ma soirée n'est pas libre.

— Bien. Disons cinq heures. Y a-t-il un endroit qui ait vos préférences ?

Mais Jeanne répondit simplement :

— Venez donc chez moi. Nous y serons mieux que partout ailleurs pour bavarder.

Bien avant cinq heures, Thierry errait à pied dans le quartier, ayant parké sa voiture dans un endroit qu'il jugeait convenable, ni trop voyant ni trop désert. La rue offrait peu d'intérêt, bordée de boutiques médiocres. Il s'intéressa longuement, du moins en apparence, à l'étalage d'un chemisier qui lui renvoyait, encadré de cravates et de foulards noués, son image reflétée par un miroir.

Il fit deux fois le tour du pâté de maisons, s'engagea distraitemment dans un passage privé et s'y vit accueilli par un concierge proluxe.

— Si c'est pour l'annonce, vous arrivez trop tard. Une occasion pareille, ça ne se laisse pas dormir !

S'agissait-il d'un frigidaire, d'une lessiveuse ou d'un vélomoteur ? Il ne le saurait jamais, battant en retraite, affolé de constater qu'il était brusquement cinq heures et que sa flânerie l'avait entraîné plus loin qu'il ne le pensait.

Jeanne l'attendait. Elle devait même guetter sa venue, car le grésillement de l'ouvre-porte répondit automatiquement à son coup de sonnette.

— Ainsi, voilà mon blessé !

Feignant l'indulgence amusée, elle fit passer Thierry de l'antichambre obscure à ce qu'elle appelait son *antre*, avec ce faux naturel propre aux gens dépourvus d'humour : petite pièce médiocre et confortable, salon et salle à manger tout ensemble. Peut-être Jeanne y dormait-elle. Un grand meuble plutôt affreux, divan-bibliothèque transformable, portait à le croire.

« Et maintenant ? », pensa Thierry. Nerveusement, il croisa ses mains moites. L'avenir de leurs relations dépendait de ces instants. Il importait de ne pas les gâcher, de jouer la note juste.

— Votre blessé ! Peut-être plus qu'il n'y paraît...

Thierry vit Jeanne froncer les sourcils et se tut précipitamment, devinant qu'elle ne le suivrait pas dans cette voie. Mieux valait ne pas faire de surenchère sentimentale et parler clair.

— On est bien chez vous.

— N'est-ce pas ? C'est l'avis de tous ceux qui viennent ici.

— Vous avez beaucoup d'amis ?

— C'est-à-dire...

Jeanne attira vers elle un petit bar roulant et, sans demander à Thierry s'il voulait boire, lui versa un grand verre de porto.

— J'ai *un* ami, dit-elle nettement.

— La personne que j'ai vue à l'aéroport ?

— Oui.

— Vous l'aimez ?

— Aimez-vous votre femme ?

— Ce n'est pas la même chose.

— C'est ce que disent tous les hommes mariés.

— Ai-je le type d'un homme marié ?

— Non, reconnut-elle, non. Vous faites plutôt penser à un *enfant de veuve*.

— Comment ?

— Un garçon qui a toujours dû ménager quelqu'un.

Thierry ne put s'empêcher d'être surpris par la pertinence de cette remarque. Jeanne disait vrai, il avait toujours dû prendre garde. Prendre garde à ne pas indisposer ceux qui lui tenaient lieu de famille : son tuteur, les Maxence, et Brigitte qui n'eût pas compris qu'il s'intéressât à une autre qu'elle. Plus tard, il y avait eu le conseil de l'usine, et Monsieur Bonhomme. Il n'avait jamais été de ceux qui peuvent impunément faire une sottise, perdre un objet, cas-

ser un bibelot de prix. Aujourd'hui encore, s'il égarait un stylo ou ses clés, il craignait que quelqu'un hochât la tête en laissant entendre : « après tout ce qu'on a fait pour lui ! ».

— Je n'ai jamais été libre.

— Oh, la liberté ! Le plus souvent, c'est réclamer pour soi le droit de faire une bêtise.

— N'empêche que vous, vous êtes libre.

— Il y a des moments où je me sens libre, et ce ne sont pas toujours les moments les plus heureux.

— Vous n'avez de comptes à rendre à personne.

— Croyez-vous qu'à moi-même je n'en doive jamais ? Pourquoi as-tu fait ceci, as-tu fait cela ?...

— Pourquoi m'avoir reçu, par exemple ?

— Oui, pourquoi vous avoir reçu, alors que rien de bon ne peut sortir de cette entrevue ?

— Qu'en savez-vous ?

— Un homme est toujours un homme.

— C'est une sottise que de généraliser. Ne suis-je pas différent de ce Monsieur... Monsieur Machin-Chose ?

Une expression d'intense surprise passa dans son regard, puis Jeanne éclata de rire.

— Monsieur Machin-Chose ! Ce n'est pas mal trouvé !

Elle rit encore, sans s'apercevoir qu'elle se prêtait à une sorte de complicité dénigrante, puis se reprit.

— Si vous commencez déjà à ridiculiser mes amis.

— Il ne s'agit que d'un seul de vos amis, un seul que je déteste et que j'envie.

Jeanne eut un geste de lassitude.

— A quoi bon tout cela, qui ne conduit à rien ?

— Qui me conduit à vous.

— Non, non et non.

Elle se leva brusquement, et vint se planter non loin de Thierry, le menton levé, frappant la paume de sa main gauche de son poing droit.

— Non, non et non. Je vais avoir quarante ans. Il n'est plus question que je me prête à de tels jeux.

— Ce n'est pas un jeu.

— Bien entendu, c'est la grande passion. La passion d'un homme marié. Figurez-vous que j'ai déjà connu cela.

Thierry eut envie de crier : « Ne sois pas tellement vulgaire ! Il n'est pas nécessaire que tu les exprimes pour que je les connaisse, tes pensées. Il va de soi que tu as *déjà connu cela*. Inutile de l'affirmer avec tant de véhémence ». Mais Jeanne continuait sur sa lancée, visiblement au fil d'un souvenir amer et très ancien.

— L'amour la montre au poignet, le téléphone débranché... Et au moment des fêtes de fin d'année, le cadeau qu'on choisit d'accord avec son amant pour la femme légitime : « Tu comprends, chérie, c'est encore une manière d'être avec toi ! » Puis un beau jour...

Elle s'interrompit, laissa tomber les bras.

— Quoi, un beau jour ? demanda Thierry.

Il eût juré qu'un léger voile de pleurs masquait le regard de Jeanne.

— ...Un beau jour, tout craque quand même, reprit-elle plus doucement. C'est un des gosses qui tombe malade, ou la belle-mère qui se casse un membre en remontant à sa chambre, ou bien la femme, avec qui Monsieur n'avait plus que des rapports *de bonne amitié*, qui se trouve enceinte ! Alors, ...passez, muscade ! C'est le moment de comprendre que, « *dans de telles conditions, et malgré le déchirement que j'en éprouve...* ».

Elle s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé de parler, et Thierry la regarda un instant en silence. Il ne s'était pas trompé en pensant que Jeanne lui ferait entrevoir un autre milieu que le sien, un monde amer et résigné où l'on dit : « Passez, muscade ! » au lieu de s'indigner. Pour être dans le ton, il fallait qu'il répondît :

— Mes enfants sont bien portants, ma belle-mère est morte, et ma femme n'est pas seulement une camarade pour moi. Cela vous rassure-t-il ?

Elle faillit riposter : « Je m'en fous ! », mais se contenta de hausser les épaules.

— C'est votre affaire.

— C'est aussi la vôtre car, quoi que vous disiez, je ne renoncerai pas à vous. Vous m'êtes nécessaire.

— Le coup de foudre !

— Allons donc, dit-il violemment, allons donc !

Il ne trouvait pas de mots pour exprimer ce qui l'animait : fureur, désir, besoin de s'abandonner à tout ce que Jeanne lui faisait entrevoir de médiocre et de rassurant ? Il crut entendre Brigitte : « Un bon fauteuil, ton ange gardien me fait penser à un bon fauteuil ! ».

— Allons, allons, répéta-t-il. Ai-je parlé de coup de foudre ?

Pour un peu, il eût ricané : « Pour qui se prend-elle ? Elle n'est même pas jolie. Pas de culture, pas de classe. Me croit-elle aveugle ? le coup de foudre !... ». Et plus bas, sourdement : « C'est autre chose, de bien pire ».

— Il va falloir que je vous mette dehors, dit brusquement Jeanne, tandis que d'une ridicule horloge suisse jaillissait un « coucou ». Sur la cheminée, il

y avait encore une autre pendule. « Westminster pour classe moyenne », jugea Thierry.

— Vous ai-je retardée ?

— Oui, non... cela n'a pas d'importance.

Elle parlait vite, sans le regarder. « C'est maintenant, pensait-elle. C'est presque toujours au moment de partir qu'un homme fait le premier geste, quand tout semble dit, expliqué, accepté.

— Vous devez réellement sortir ?

— Mais oui.

Thierry se leva, s'étira légèrement, avec un sans-gêne qui le surprit le tout premier.

— Je n'en crois rien, dit-il. Jeanne, pourquoi ne me gardez-vous pas à dîner ?

Il vit qu'elle n'avait pu s'empêcher de jeter un regard effaré vers le buffet, probablement peu fourni.

— J'adore les œufs et je bois de l'eau.

— Oh, j'ai toujours du vin rouge dans la maison, protesta-t-elle étourdiment.

— Vous voyez bien !

Sans s'être concertés. ils se rapprochèrent l'un de l'autre. Quand Jeanne fut presque contre lui, Thierry posa lourdement les deux mains sur ses épaules. On eût dit qu'il s'accordait un bref sursis avant que tout fût entendu, ou qu'il laissait à la vie une chance d'en décider autrement. Il était sans désir, sans joie, nullement aveuglé.

Debout devant lui, si proche qu'il voyait le moindre défaut de sa peau, Jeanne tremblait légèrement. Et comme le silence entre eux s'éternisait :

— Quoi ? Quoi ? demanda-t-elle.

VII

La soirée était déjà fort avancée lorsque Thierry appela Brigitte au téléphone. La jeune femme écouta la voix de son mari, ne prêtant qu'une attention distraite à ses paroles :

— ...Une panne de voiture. J'ai dû me faire remorquer. Je suis crevé. Une pareille attente sous la pluie ?

— Il pleut ?

— Des tornades.

— D'où me téléphones-tu ?

— D'un garage. Il y a un appareil dans l'atelier de réparations.

« Et une pendule suisse », pensa-t-elle machinalement en entendant se répercuter une série de « coucou ».

— Tu ne rentres pas ?

— Impossible. Dieu seul sait quand ils en auront fini avec la voiture.

— Alors, à demain. Bonne nuit.

— Rien de neuf à la maison ?

— Rien, sinon que j'étais inquiète. Je ne te savais pas en province.

— Il en a été décidé brusquement.

— Bonhomme aurait pu me prévenir. A la première occasion, je le lui dirai.

— Laisse donc ! Tu connais Bonhommé.

— Oui, dit-elle pensivement, tout en raccrochant. Oui, je le connais.

C'était bien pourquoi elle s'étonnait de n'avoir pas été avertie du départ de Thierry. Bonhommé ne manquait jamais de prévenir en pareil cas. Avait-il oublié ?

Une lueur d'amusement passa dans le regard de Brigitte. Ah, il l'avait obligée à veiller, il lui avait gâché sa soirée ! Elle allait lui rendre la pareille, le tirer de son lit, alors qu'il détestait qu'on troublât son premier sommeil.

Il lui fallut attendre longtemps, l'écouteur collé à l'oreille, tandis que la sonnerie semblait harceler le vide. Finalement, une voix bourrue l'apostropha :

— Halo, Halo... ?

— Bonsoir, Monsieur Bonhommé. Ici Brigitte. Dites donc, vous avez négligé de me faire savoir que Thierry partait en province. Je l'ai attendu, je me suis inquiétée. Il vient seulement de me téléphoner.

Il y eut un silence si prolongé qu'elle cria dans l'appareil avec un grand rire :

— Hep ! Hep ! Vous vous êtes rendormi ?

— Non, pardonnez-moi. Je réfléchissais. D'où votre mari a-t-il téléphoné ?

— Eh bien, figurez-vous qu'il a oublié de me le dire. Où devait-il se rendre ?

Il y eut un nouveau silence, et Brigitte en fut comme oppressée.

— Il devait voir plusieurs clients. J'ignore ceux qu'il a visités. Excusez ma distraction, je ne sais comment le timing de votre mari m'est sorti de l'esprit.

Bonhommé raccrocha presque aussitôt, et Brigitte revint dans le salon, mécontente d'elle-même et des

autres. Qu'elle eût troublé le repos de son vieil ami ne l'amusaït plus. Décidément, mieux valait aller se coucher, la soirée était définitivement perdue. Brusquement, le silence de la maison lui fut sensible. Les enfants, montés dans leur chambre depuis longtemps, ne faisaient aucun bruit. Brigitte avait dîné avec eux après avoir retardé de quart d'heure en quart d'heure le moment de servir. Finalement, devant l'impatience de ses fils que la faim prétendûment tenaillait, elle s'y était résignée, masquant d'un grand rire son inquiétude.

— Papa ne dînera pas ?

— Il aura été retenu.

Michèle avait fait la moue, picorant d'un air dégoûté dans son assiette.

— Il ne perd pas grand chose.

Depuis quelque temps, elle devenait franchement insolente, difficile, critiquant la manière dont on prétendait l'élever, la vêtir, la nourrir. Un peu d'acné juvénile lui tachant les ailes du nez, elle s'en prenait aigrement chaque matin au *manque d'hygiène d'une maison ne possédant même pas un adoucisseur d'eau*. La moindre chose lui était prétexte à critiques. Elle griffonnait, n'importe où, n'importe quoi, le feu aux joues, l'épaule déviée, si bien que les trois garçons, curieux, avaient un soir brandi triomphalement un carnet d'écolier intitulé : « Voici ma vie ». La bagarre avait été chaude. Alertée par de véritables hurlements, Brigitte était accourue pour constater que Michèle mordait sauvagement Julien au poignet tandis que Xavier, pour défendre son frère, bourrait sa sœur de coups de pieds. Seul imperturbable, Didi, devenu possesseur du fameux cahier, déclamait : *Serais-je jolie ? Je crois être assez singulière. Je tran-*

che sur mon milieu. Qu'ai-je de commun avec des brutes comme mes frères ? Quant à mes parents, ils sont trop vieux pour comprendre que...

Brigitte n'avait jamais su ce qu'elle était incapable de comprendre, car Didi s'était vu sommé de rendre à Michèle le journal de sa vie. Depuis cet incident, les enfants se boudaient. Même les garçons ne s'entendaient plus entre eux. A six ans, Xavier ne rêvait que jeux. De trois ans son aîné, Julien au contraire était de caractère renfermé et ne regardait jamais personne dans les yeux. Il n'avait pas de camarade, et veillait jalousement sur ce qui lui appartenait. Ses condisciples prétendaient qu'il était toujours premier aux examens, pour avoir découvert une ingénieuse manière de tricher. Didi, lui aussi, changeait de caractère depuis peu. Brigitte avait craint qu'il ne ressemblât trop à Thierry, ou se modelât trop volontiers sur lui. Sans se l'avouer, elle souhaitait qu'un de ses fils au moins eût le caractère de Pierre Maxence, sût parler haut, parler net. « Quatre enfants, pense-t-elle. J'ai quatre enfants. D'où vient que je me sente si peu mère de famille ? Que des êtres qui se sont nourris et sont nés de moi m'aient si peu marquée ? Je les aime, oui. Mais aimer n'explique rien. Si je les perdais... »

Elle sentit un brusque frisson la parcourir. Une crampe la saisit aux entrailles, une autre lui tordit le cœur. « Suis-je idiote ! Aller imaginer des choses pareilles ! C'est la faute de Thierry, de Monsieur Bonhommé. Cette soirée m'a tellement énervée que je ne vais probablement pas pouvoir m'endormir. »

Elle se trompait. Le sommeil la prit dès qu'elle fut au lit, rassérénant son visage. Sa dernière pensée

fut pour Thierry : « Le pauvre ! Dieu sait ce qu'il a trouvé comme chambre où loger ! ».

« La pauvre ! Dieu sait ce qu'elle imagine en ce moment ! » lui répondait Thierry à distance, tant il est vrai que, même s'ils sont séparés et se trahissent, une mystérieuse télépathie amène les époux à se poser, aux mêmes moments, les mêmes questions.

Etendu à côté de Jeanne sur le divan, Thierry tournait la tête de gauche à droite, gêné par la profusion de coussins qui lui tenait lieu d'oreiller. Jeanne dormait. Allait-elle demeurer ainsi contre lui jusqu'au jour ? Il était habitué aux façons d'être de Brigitte : sa minutieuse toilette de nuit, la manière dont elle brossait longuement ses cheveux blonds et s'enduisait les mains d'une crème nourrissante qui sentait le narcisse. La simplicité de Jeanne l'offusquait obscurément, lui donnant l'impression de partager la couche d'une romanichelle. C'était Jeanne... Il éprouvait à son égard une curieuse gratitude où entraient du ressentiment. Jamais avec aucune femme il n'avait connu un tel abandon, et cependant jamais aucune femme ne lui avait témoigné moins d'indulgence.

Thierry savait fort bien qu'il arrivait à Brigitte de feindre une volupté qu'elle n'éprouvait pas ou d'en être frustrée. Brigitte faisait toujours un peu l'amour avec son cœur. Pour Jeanne au contraire, celui qui la possédait se dépersonnalisait véritablement. Il n'existait plus que par ce qui, de son corps, touchait ou alertait le sien. Ce n'était pas le sexe, mais la bouche, les mains, les seins qui réclamaient leur dû et s'indignaient qu'il ne les comblât point tous ensemble. « Non, criait Jeanne, soudain immobile, à demi redressée, non, je ne veux pas encore... » Et la brève

et fulgurante douleur du plaisir différé les couchait l'un sur l'autre, les reins brisés.

Thierry se souvenait mal de l'instant où Jeanne s'était enfin abattue sur lui, avec ce long cri bas que sa bouche avait bue et dont il lui semblait que ses lèvres eussent encore le goût. Le sommeil les avait écrasés aussitôt.

Thierry soupira. Il se sentait inquiet d'être sans problème, heureux sans bonheur, sachant seulement qu'il n'accepterait pas, quelle que fût la raison invoquée, qu'on le privât de ce qu'il venait de connaître. Il avait soif. Il était las. Tout comme Brigitte, il s'endormit en croyant veiller. Ce fut Jeanne qui le réveilla.

Il faisait grand jour. Debout devant le divan, serrée dans un peignoir de cretonne, elle le regardait, plus goguenarde qu'attendrie.

— Viens, recouche-toi, pria-t-il sans trop savoir s'il le souhaitait vraiment, honteux du spectacle qu'il devait offrir.

Elle secoua la tête, et comme Thierry cherchait à l'enlacer, elle s'écarta de lui sans douceur.

— Je t'en prie.

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour ça.

Elle eût été en peine de motiver son refus. Cependant, il ne relevait pas d'un caprice, mais, à l'insu de Jeanne elle-même, d'une exigence. Faire l'amour entre la sonnerie du réveil-matin et le moment du petit déjeuner lui semblait une facilité — dont l'homme tirait avantage — et non l'expression d'un désir. Pour Jeanne, l'amour méritait mieux que ces instants compris entre deux bâillements. Il méritait

qu'on lui réservât, non pas la fatigue d'une fin de journée ou la semi-inconscience d'un réveil, mais des heures librement choisies, réservées, préférentielles.

— Tu es scandaleuse, disait quelquefois Hervé.

— Scandaleuse ?

— Oui, tu es naturelle.

Thierry n'était pas loin de penser de même lorsqu'après s'être écartée de lui, Jeanne revint tenant à bout de bras un peignoir de bain.

— Bien sûr, il n'est pas à tes mesures. Essaie toujours.

— Ce peignoir... ?

— Est un peignoir.

Elle allait, venait, une petite chanson aux lèvres, parfaitement sereine. « Elle a l'air de trouver normal que je sois là », pensa Thierry qui regardait autour de lui, ravi et mal à l'aise comme un enfant amené à goûter chez le voisin. Tout le surprenait. Qu'on pût déjeuner à côté d'un lit défait, servir le lait dans la bouteille. Mais le café était savoureux, le beurre avait un goût forestier, et Jeanne poussa vers lui un plein confiturier de mirabelles.

— C'est de la compote. J'en fais toujours en cette saison.

Elle-même se servit abondamment, mangeant vite, avec de fréquents regards vers la pendule.

— Vous... Tu as à faire ?

— J'avais à faire, mais je me donne campos. Habituellement, je suis déjà sur les routes à pareille heure.

Cette pensée parut la rembrunir.

— Excuse-moi. Il faut que je téléphone.

Et comme Thierry faisait mine de se lever :

— Reste. Je n'ai pas grand chose à dire, à Hervé.

— Hervé ? C'est... ?

— Monsieur Machin-Chose, eh oui. Il était entendu que je lui téléphonerais au début de la matinée, afin de savoir où nous retrouver ce soir.

— Ce soir ?

— Oui, ce soir.

— Mais... et moi ?

— Toi ? Je suppose que tu dînes avec ta femme.

— Je n'y suis pas obligé.

— Tant mieux. Que tu aies une certaine liberté facilitera les choses.

— Alors, nous dinons ensemble ?

— C'est impossible.

Elle eut un petit rire de gorge.

— Je n'avais pas prévu ce qui est arrivé.

— Et « ce qui est arrivé » ne te fait pas modifier tes projets ?

Elle le regarda durement sans répondre, et Thierry eut l'impression qu'elle l'évaluait, qu'elle le comparait, qu'elle était sur le point de le rejeter.

— Jeanne ! pria-t-il.

Le visage de Jeanne s'humanisa. Avec un sourire, elle passa la main sur la joue râpeuse de Thierry.

— Sage, sage, dit-elle en se dirigeant vers le téléphone.

VIII

Au moment de pénétrer chez lui, Thierry eut une involontaire hésitation, le sentiment que pousser la porte et la laisser retomber constituait de sa part une sorte d'option. Jusque là tout avait été simple, mais dès l'instant où il retrouvait Brigitte, il fallait qu'il imaginât comment lui mentir, tricher, afin de pouvoir mener impunément une vie en partie double. Il ne se sentait pas coupable et ne pensait guère à Jeanne. C'est à peine s'il s'était étonné que la jeune femme ne lui sacrifiât pas sur le champ ce Monsieur Machin-Chose qui s'appelait Hervé. Qu'elle lui eût téléphoné en sa présence le rassurait. Rien ne rapproche davantage que certaines connivences... Tout au moins le croyait-il, ignorant que Jeanne avait simplement paré au plus pressé, se réservant de réfléchir par la suite et de décider calmement de la conduite à tenir, lorsqu'elle serait seule.

Le souvenir de la nuit passée ne la troublait pas, Thierry ne lui ayant rien révélé qu'elle ne connût déjà. « D'ailleurs, pensa-t-elle crûment, il ne s'est pas tellement mis en frais. » Elle s'étonnait obscurément de lui avoir cédé, alors qu'elle en avait éconduit de plus pressants. Méritait-il qu'elle lui sacrifiât sa tranquillité, qu'elle entrât par sa faute dans une ère de

dissimulation et de tourments ? Il y avait Hervé, Hervé qui ne serait pas long à deviner, à comprendre.

Jeanne eut un involontaire regard circulaire. Qui dit rupture dit partage, déménagement. Elle eut un soupir : « A part quelques petites bricoles, tout ici m'appartient ».

« A part ma bibliothèque de jeune homme, rien ici ne m'appartient en propre, pensait Thierry au même moment. Je suis chez ma femme, chez ma belle-mère, chez mes enfants. Je ne suis pas chez moi. » Il dramatisait à plaisir, se cherchant des droits d'être en tort ou, mieux, cherchant des torts à Brigitte. Qu'elle l'accueillît en lui rappelant combien elle avait été inquiète lui fit hausser les épaules.

— Je ne suis plus d'âge à me perdre en chemin.

— Un accident...

— Pourquoi pas un suicide, pendant que tu y es ?
Brigitte ouvrit de grands yeux :

— En voilà une idée ! Qu'est-ce qui te fait dire cela ?
Il ricana :

— Je pourrais être désespéré.

— Je me demande bien pourquoi tu le serais.

Elle aussi, involontairement, prenait les objets à témoin : la chambre, la maison. Son regard adouci s'arrêta sur Michèle qui venait d'entrer et se tenait debout dans l'encadrement de la porte, roulant un foulard entre les doigts. Elle était délicieuse, ressemblant à Brigitte comme une ébauche peut suggérer l'œuvre achevée. Mais l'œuvre aurait des imperfections que l'ébauche ne laissait pas deviner. « Une femme », pensa Thierry avec un haut-le-corps, songeant soudain, et pour la première fois, que sa fille

avait un sexe, que ce corps gracile portait en germe toutes les exigences et les disciplines de l'amour.

« Plus tard, elle aussi... »

L'image, dans sa brutalité, lui fut odieuse, et il se prit à exécrer anticipativement l'homme qui pourrait un jour être aimé de Michèle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en se tournant hargneusement vers sa fille. Comment se fait-il que tu ne sois pas au lycée ce matin ?

— Congé de détente. Nous allons à la campagne. C'est même à propos de cela que je venais demander à maman...

Elle ouvrit les mains, agita en direction de ses parents deux foulards de couleur :

— Je mets le rouge ou le mauve ?

— Sur tes cheveux blonds le rouge tranchera trop durement. Mets le mauve.

— Bravo, ricana Thierry lorsque Michèle eût quitté la pièce. Tu apprends de bonne heure à ta fille son métier de femme.

Brigitte ne put réprimer sa surprise.

— Moi, je... ?

Et Thierry pensa désespérément : « Je suis un idiot, je suis stupide, je me conduis comme un imbécile ! Elle va deviner... »

Brigitte en effet se trouvait soudain alertée. Par quoi ? Pourquoi ? Son regard se fit insistant. Était-ce parce que Thierry portait son linge de la veille et ne s'était point rasé que son aspect avait quelque chose de flétri, de suspect ? Lorsqu'il se détourna, elle vit que des plis horizontaux marquaient le dos de son veston, que son pantalon tirbouchonnait légèrement comme s'il avait passé des heures négligemment jeté sur un siège, sur un lit. Thierry se montrait plus soi-

gneux d'ordinaire. Mais ce ne fut qu'un instant. La vérité ne s'impose jamais du premier coup, elle opère par touches successives, par sondages. Elle éveille des pensées, provoque des étonnements qui, malgré leur fugacité apparente, marquent l'esprit de façon indélébile. Brigitte se rappellerait un jour le visage que Thierry montrait ce matin-là, les mots qu'il avait prononcés. Elle en rapprocherait d'autres attitudes, d'autres souvenirs, et s'exclamerait : « Comment n'ai-je pas compris ? ». Pour l'instant, la minute divinatoire était passée. Brigitte se tourna en souriant vers son mari.

— Michèle devient coquette. Elle sera précoc.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai questionné le médecin. Il prétend qu'avant un an, elle sera pubère.

A nouveau, Thierry fut soulevé par une vague de colère et de dégoût. En pensée, il célébra orgueilleusement ses fils. Dieu merci ! on ne lui imposerait pas à leur sujet de s'attendrir sur des détails répugnants, des saletés ! Primauté du mâle sur la femelle ! A la fille, toujours plus ou moins souillée, le garçon oppose sa netteté, son corps intact. Intact ? C'était faire bon marché de ces aubes blêmes qui refoulent l'adolescent au lit, l'enfièvrent et font qu'il se cherche au travers d'un plaisir hâtif et décevant. Bien qu'il sût à présent le peu d'importance qu'il fallait leur accorder, Thierry éprouvait encore un sentiment de honte et de culpabilité au souvenir de certaines pratiques suivies de sommeils plombés, car il n'avait jamais été de ceux que les exigences sexuelles enorgueillissent. Ah, elles sont loin d'être heureuses, les années que d'aucuns prétendent les plus belles, mais troubles, lourdes de tout leur poids d'ignorance !

Ses fils n'en étaient pas encore au temps de se redouter eux-mêmes, de se plaindre, de se chérir. « Lorsqu'ils en auront l'âge, je leur expliquerai », se promit Thierry, oubliant que chaque âge a ses problèmes et qu'à quinze ans Didi avait déjà les siens.

— Qu'est-ce que tu as au front ? lui avait-il demandé l'avant-veille.

Tout en se rasant, Thierry se rappela sa question, et revit l'expression furieuse de son fils. « Maladroit ! », pensa-t-il, se remémorant combien il pouvait être ulcéré jadis lorsqu'on faisait allusion à son acné juvénile. C'était le temps des brillantines parfumées, des rêves d'élégance vestimentaire. Que n'eût-il donné pour posséder un manteau en poil de chameau et le porter négligemment jeté sur les épaules ! « Mes fils ne connaîtront pas ces frustrations. Je leur expliquerai », se répéta-t-il.

Mais que peuvent les paroles pour un garçon qui se sent l'âme d'un séducteur et se voit le teint brouillé, les jambes velues, les mains en battoirs ? Au souvenir de ses propres regrets, Thierry harcelait Brigitte pour qu'elle pourvût ses fils de lodens coûteux et d'écharpes écossaises, ce dont Didi tout particulièrement s'affligeait, lui qui rêvait d'un duffel-coat à boutons de bois, passementé de ficelle.

Ah ! les manies du paternel ! Il se promettait bien de ne pas en imposer de pareilles plus tard à sa progéniture, et peut-être en effet y parviendrait-il, ayant, contrairement à Thierry, le sens des réalités. Didi ne serait pas de ceux qui se laissent conduire, c'est-à-dire égarer par ce qu'il est convenu d'appeler les bons sentiments. Il n'était pas méchant mais n'avait nullement besoin, pour être heureux, qu'on le fût autour de lui. « Didi devient une petite brute », songeait

Thierry. Puis il se reprit : « Non, il se détache de l'enfance, il devient un homme. Que penserait-il de moi s'il savait ? ».

Tout en poursuivant sa toilette, Thierry laissa son imagination vagabonder. A son insu, elle tournait en rond, lui suggérant des situations absurdes, pareilles à des justifications. Il se voyait la main sur l'épaule de son fils : « Tu comprends, parfois la vie... ». Ou encore : « Sans rien enlever à sa famille, un homme a le droit... ». Ou bien : « On est plus heureux d'un malheur qu'on s'est forgé, qu'au sein d'une félicité qu'on n'a pas choisie ». Son fils l'écoutait, lui donnait implicitement raison, souhaitait rencontrer Jeanne...

Arrivé à ce point de ses divagations, Thierry poussa un soupir et se contempla longuement dans la glace, comme s'il espérait voir s'y refléter un autre visage. Le sien l'avait toujours déçu. Il fallait qu'il le renversât légèrement s'il voulait qu'on pût y lire, car il était bien rare que ses yeux fussent au niveau d'un autre regard. Thierry maudissait sa petite taille, ses lèvres molles qui découvraient bizarrement, dans le sourire, des dents fortement plantées, des dents de carnassier. Apparence déroutante dont aucun de ses enfants ne semblait avoir hérité. Michèle, à douze ans, n'en finissait pas de pousser. Julien et Xavier étaient plutôt grands pour leur âge. Seul Didi... La pensée de Thierry revint à son fils comme à un allié probable, un futur complice. Didi le fournirait en alibis : Je sors avec Didi, je vais retrouver Didi.

Dans sa hâte à se forger des excuses, Thierry oubliait que Brigitte ne lui posait jamais de questions. C'est que plus rien n'était simple. Et, tout d'abord, comment allait-il faire pour revoir Jeanne

le lendemain soir ? Au moment de partir pour l'usine, il crut tout pouvoir résoudre en affectant un petit air guilleret.

— A propos, Brigitte, je suis de corvée demain. Des stagiaires qu'il me faudra piloter. Qu'on ne m'attende pas pour dîner.

— Demain soir ? Mais c'est l'anniversaire de Didi. Il était convenu que nous l'emmènerions au music-hall.

— Un anniversaire ? Qu'est-ce au juste qu'un anniversaire ? Un jour comme les autres.

— Tu ne parlais pas ainsi quand tu désirais qu'on t'offre une montre automatique, grogna l'enfant.

Thierry eut un involontaire regard à son poignet et faillit crier de surprise. Sa montre ! Il avait oublié sa montre chez Jeanne. Était-ce stupide ! Stupide ? Non, providentiel. Il avait à présent un motif plausible pour se présenter chez la jeune femme. Décidément, les dieux étaient avec lui !

Thierry éclata de rire, repoussant son fils d'une bourrade si maladroite qu'elle les mit tous trois mal à l'aise.

— Sacré rouspéteur, va ! Allons, à ce soir. Nous trouverons bien à arranger les choses.

Dehors, il respira mieux, se sentit libéré, cependant que Brigitte demeurait immobile, derrière la porte refermée qu'elle regardait sans voir. Finalement, elle se tourna vers son fils qui boudait tout en feignant de lire un magazine.

— Inutile de faire la tête. Ce n'est que partie remise. Nous sortirons vendredi.

— Le programme sera changé.

— De si peu. Il y aura toujours des attractions, un chanteur.

— Bien sûr, et avec un peu de veine, cette vieille bique de Greco pour nous refiler *Les feuilles mortes*. Ce que vous pouvez être blousants, vous autres !

— Didi !

Mais la colère de Brigitte était feinte. La jeune femme partageait la déconvenue de son fils. « Si je téléphonais à Bonhommé », pensa-t-elle. « Il pourrait peut-être trouver un accomodement. Ne serait-ce qu'en raison de son oubli d'hier. Thierry ne doit pas encore être arrivé à l'usine. D'ailleurs, que m'importe ! ».

Didi regarda sa mère décrocher le téléphone. Incapable de deviner ce qui la faisait agir, et qu'elle-même eût été bien en peine d'expliquer, le garçon sentait que quelque chose d'insolite était entré dans leur vie, quelque chose qui n'avait pas encore de visage et n'avait pas de nom, mais n'en était que plus inquiétant. Lorsqu'il comprit que Brigitte téléphonait à l'usine, un grand élan de gratitude le porta vers elle. Pour quelques instants, il redevint un très petit garçon heureux de se sentir défendu. Sa mère allait faire en sorte qu'il pût entendre ce guitariste qui mettait toute sa classe en émoi. A son tour il pourrait vanter la manière *formidable* dont Antonio faisait les barres. Il écouta Brigitte, dont le parler tout d'abord fiévreux s'adoucissait progressivement.

— Bon, bon, évidemment... A l'occasion, rappelez-moi.

Lorsqu'elle se tut, Didi comprit, à la manière dont elle se disposait à reposer l'écouteur sur la fourche, que la partie était perdue.

— Cela ne s'arrange pas ? cria-t-il si violemment qu'à distance Monsieur Bonhommé perçut son exclamation et demeura le bras en suspens, hésitant à raccrocher.

Lorsqu'il s'y décida, ce fut en quelque sorte pour répondre à Thierry, dont les yeux n'avaient pas quitté l'appareil.

— Votre femme, dit-il laconiquement.

Thierry ne put s'empêcher de battre des paupières, et comprit que sa nervosité n'échappait pas à Bonhommé, bien que celui-ci tripotât les commandes de son interphone.

— Mademoiselle Gabrielle, veillez à ce qu'on ne me dérange sous aucun prétexte.

Thierry se laissa lourdement choir dans un fauteuil, face au bureau. Son pardessus qu'il avait conservé, croyant ne faire qu'une courte apparition à l'usine, lui donnait l'apparence d'un visiteur qui attend d'être reçu. D'une main mal assurée, il dénoua son écharpe.

— Il fait vraiment crevant chez vous !

— Oui.

Bonhommé eut un geste vague qui pouvait signifier : Je ne m'en suis pas aperçu, ou : C'est sans importance, et se tourna violemment vers Thierry.

— Votre femme me demandait de trouver quelqu'un qui pût vous remplacer ce soir auprès de certains stagiaires. Elle insistait, faisant valoir que c'était l'anniversaire de Didi et qu'hier déjà vous aviez été de corvée sans que j'eusse pris la peine de l'en avertir.

Il y eut un silence. Puis, follement, Thierry opta pour la colère.

— Et alors ? Que voulez-vous savoir ?

— Je ne veux rien savoir. Je sais.

— Oh, je vous en prie, ne me faites pas le coup de l'intimidation, je sais, je sais... Comment pourriez-vous savoir ?

Il se reprit précipitamment :

— ...D'autant plus qu'il n'y a rien à savoir.

— Pourquoi crier ? Je ne vous fais pas de reproche, je ne vous accuse pas.

— Ce serait un comble !

— Ce serait normal. Un autre *qui ne saurait pas*

— et Bonhommé détacha les quatre mots avec soin — n'y manquerait pas.

Thierry connut un moment de panique. Etait-il possible ?... Impossible au contraire. Bonhommé bluffait. A moins qu'il ne fasse allusion à autre chose... Thierry faillit pouffer de rire : le petit bistrot le long de la route, les matins où il brossait l'usine ! Sans doute était-ce cela. Cet imbécile de Bonhommé lui fournissait son alibi. Il crut prendre un air finaud.

— Je vois. Vous me faites suivre, espionner.

— Ce n'est pas le genre de la maison et d'ailleurs, en ce qui vous concerne, ce serait de l'argent gâché. Pas besoin de filer quelqu'un qui se conduit comme vous le faites.

A nouveau Thierry se sentit mordu par la crainte.

— Ma femme s'est plainte ? Je sais qu'elle vous considère comme une sorte de second père, ajouta-t-il venimeusement. Mais il me semble que notre vie privée... Au moins notre vie privée, cria-t-il en abattant les deux mains à la fois sur les accoudoirs de son fauteuil qui résonnèrent sourdement.

— Il n'est pas davantage dans les habitudes de Brigitte d'être indiscrete.

Thierry eut un petit rire méchant.

— Brigitte ! Vous l'appellez Brigitte. Pourquoi, tant que vous y êtes, ne m'appellez-vous pas Thierry ?

— Parce que vous ne me le permettriez pas.

— Moi ? Moi, je pourrais vous interdire quelque chose ? Voyons ! Tout le monde sait que je n'ai rien à dire, que le petit Thierry n'a rien à dire au grand chef !

Monsieur Bonhommé poussa un soupir de lassitude.

— Vous n'avez rien à dire, c'est vrai, mais non dans le sens où vous l'entendez. Personne ici ne refuse de vous écouter. Malheureusement, rien de ce qui regarde l'usine ne vous inspire. Que ne m'avez-vous demandé conseil il y a quinze ans, au lieu de faire le jeu des Maxence ! Je vous aurais dit : n'acceptez pas ce poste.

— Pourquoi ? Parce que vous vous le réserviez ?

Bonhommé sourit sous l'injure.

— S'il est une chose qui pouvait renforcer mon prestige, c'est bien le spectacle permanent de votre incapacité. Pourquoi vous êtes-vous fourré délibérément dans ce guêpier, alors que vous pouviez prétendre à un avenir selon vos goûts, indépendant ? Vous aimiez Brigitte ? Rien ne dit que vous l'auriez perdue si vous vous étiez refusé à jouer les princes consorts. Peut-être même se fût-elle flattée d'être la cause de vos grandes ambitions. D'ailleurs, la perdre... N'êtes-vous pas en train de la perdre aujourd'hui ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je ne perds rien du tout.

— Il n'est donné à personne de boire dans deux verres à la fois.

— Joli proverbe !

— Non, il n'est pas joli, il est trivial. Mais il dit bien ce qu'il veut dire.

— Si tout le monde s'y conformait !

— Beaucoup plus de gens que vous ne croyez s'y conforment. Les passions, les désirs, tout cela gueule, mais en fin de compte file doux devant la logique et l'intérêt quotidien.

— A moins de renverser la vapeur, de recommencer sa vie.

— Recommencer sa vie ? Peut-on recommencer à perdre ses dents de lait ? C'est à peine si l'on peut quelquefois donner un coup de barre, et encore, attention ! Que ce soit dans le bon sens, le sens du courant.

Thierry ne répondit pas. Sa fausse colère était tombée, ne laissant en lui que fatigue et dégoût. Après s'être attendu à affronter le pire, il n'avait eu personne à combattre. Bonhommé était-il seulement au courant de ses stations dans le petit bar de la route ? Qu'il le sût ou non n'avait aucune importance. Il en savait bien davantage. Il pressentait tout ce qui pouvait être et ne serait peut-être jamais.

Thierry s'arracha du fauteuil avec peine ayant, cette fois, franchement l'aspect d'un quémendeur dans son pardessus froissé, tenant son écharpe à la main. Pourquoi était-il entré dans le bureau de Bonhommé ? Il se le demandait avec peine. On eût dit que le téléphone, qui s'était mis à sonner au moment où il entra, avait tout effacé de sa mémoire. Brigitte n'avait pas perdu de temps. Efficience et célérité, le label des usines Maxence ! Un flot de haine confondit dans sa pensée Monsieur Bonhommé et sa femme. Tant pis, il leur échapperait quand même, sans rien briser, sans rien compromettre, à leur insu. Pour commencer, il fallait...

Plus que jamais Thierry souhaitait voir Jeanne, lui parler, l'entendre. Cependant, mieux valait attendre,

donner satisfaction à Brigitte. Qui sait si elle ne téléphonerait pas une nouvelle fois ? Qui sait ce qu'on lui répondrait ? Il se devait désormais d'être prudent, diplomate. Peu importait qu'il fût mortifiant de paraître se rendre aux raisons de Bonhommé.

— Pour ce soir, commença-t-il...

Mais un geste l'arrêta. Bonhommé n'avait pas lâché Thierry des yeux depuis qu'il avait quitté son fauteuil, aussi n'était-il pas nécessaire que le jeune homme parlât pour qu'il sût ce qu'il allait dire. Charitablement, il l'en empêcha.

— Si vous êtes d'accord, j'invite votre femme et votre fils à dîner ce soir. Il paraît que Didi ne jure plus que par un certain guitariste, Antonio je crois...

— C'est-à-dire...

— Bon, bon.

Déjà Bonhommé tripotait son interphone, et un gargouillis s'en éleva. Thierry vit que Bonhommé hochait la tête, griffonnait un nom sur son bloc-notes, et jetait un regard à sa montre.

— Entendu Mademoiselle Gabrielle. Faites-le entrer dans quelques instants.

C'était un congé, mais un congé qui lui épargnait une humiliation. Thierry sut le comprendre et céder la place, sans mot dire, au gros homme essoufflé qu'on introduisait dans le bureau.

— Cher Monsieur Walter, disait Bonhommé en s'avançant, la main tendue, je suis confus...

Le reste de la phrase se perdit derrière la porte refermée, et Thierry se trouva seul dans le couloir. Un tapis rouge courait jusqu'au palier qu'il ne recouvrait pas, celui-ci n'étant plus du domaine directorial. Une même moquette garnissait le bureau de Thierry, mais cela ne signifiait rien, sinon que Brigitte avait

prévenu d'éventuelles remarques. « Très malin, Bonhommé. Trop malin. S'il croit m'avoir dans son sac ! » A présent que tout était dit, il lui venait aux lèvres des répliques péremptoires, à l'esprit des idées saugrenues : « Et si je remontais là-haut ? C'est cela, pousser la porte, passer la tête et rire au nez de cet important Monsieur Walter : le petit Thierry vous emm... Téléphoner à Brigitte, lui dire : ton copain a tout arrangé, il te prend en charge ce soir avec Didi afin de me donner campos. Hein ! il a les idées larges, le frère ! »

Finalement, ce fut seulement à Jeanne qu'il téléphona beaucoup plus tard, en fin de journée, quand la pluie se fut mise à tomber et que les trottoirs mouillés réfléchirent le néon des enseignes lumineuses. Dès l'instant où il avait quitté Monsieur Bonhommé, Thierry avait pensé à ce coup de téléphone, le remettant d'heure en heure au nom d'un jeu imbécile : « Si j'attends encore vingt minutes, c'est que tout s'arrangera. Si je renonce à l'appeler... » Pour tuer le temps, il était allé voir une exposition dont on lui avait vanté la qualité : « une révélation de la peinture non figurative qui transcende l'humain ».

Dans la salle, deux ou trois personnes l'avaient salué, qu'il ne reconnaissait pas. Sans doute étaient-elles des amies de Brigitte. « Si je devais me souvenir de tous les amis de Brigitte ! » Son regard balayait la cimaise comme si aucune toile n'y eût été accrochée. Ces barbouillis lui troublaient la vue. De temps à autre, il croyait discerner une forme, un visage. *Effet de pentagone*, lisait-on sous le tableau. Des voix bourdonnaient à ses côtés :

— C'est la peinture d'un inquiet, d'un chercheur,

soulignait le gérant de la galerie à chaque amateur en puissance. Il a une couleur océane.

— Je dirais plutôt la vision d'un spéléologue.

— Il est jeune ?

— Seize ans. L'âge de toutes les découvertes. Rien ni personne n'a encore pu l'entamer. Tenez, le voilà justement qui entre, je vous le présente.

Thierry n'eut même pas la curiosité de tourner la tête. Désespérant de fendre la foule qui refluaît vers l'arrivant, il ouvrit une porte indiquée comme *sortie de secours* et se trouva dans une impasse encombrée de poubelles, face à deux chats qui se disputaient une arête de poisson. A présent, il fallait qu'il téléphonât à Jeanne. Il le fallait avant toute autre chose. Il eût été bien en peine de dire ce qui tout à coup le poussait aux épaules jusqu'à lui faire haïr quiconque risquait de le retarder d'un instant. L'inconnu qui occupait la cabine devant laquelle il piétinait, le passant qui l'obligeait parfois à s'en écarter d'un pas, concrétisaient à ses yeux toute l'injustice du monde. Jeanne, heureusement, ne le fit pas languir. Elle vint immédiatement à l'appareil.

— Très gentil de me téléphoner.

— Je puis venir te voir ?

— Je regrette, ce n'est pas possible.

— Mais...

Il entendit Jeanne rire, d'un rire apprêté visiblement destiné à donner le change à quelqu'un qui se trouvait non loin d'elle et qu'il crut entendre demander : Qu'est-ce que c'est ?

— Cher ami, il faut m'excuser. J'ai du monde.

— Je le devine. Mais...

— Retéléphonez-moi un de ces jours. Nous arrangerons quelque chose.

Cette fois, la voix était brève, presque cassante. Jeanne devait avoir ce regard dur qu'il lui avait vu la veille lorsqu'elle parlait de sa jeunesse : *La garce de tante qui m'a élevée et son jésuite de mari !*

On avait raccroché. Thierry demeura stupide, l'écouteur à la main. Quelqu'un derrière lui frappait au carreau et, comme il ne se retournait pas, tirait la porte à soi en poussant son visage dans l'encadrement :

— Alors quoi ? Vous dormez ?

Thierry se laissa passivement bousculer et se retrouva dans la rue avec l'impression qu'il faisait très froid. Tout cela était absurde. Rien n'était perdu. Il savait bien que Jeanne recevait ce soir Monsieur Machin-Chose. Elle ne le lui avait pas caché. Il était naturel qu'elle ne bouleversât pas sa vie alors qu'il ne lui avait, de son côté, donné aucune assurance. Donnant, donnant... En attendant, qu'allait-il faire ? Le monde lui parut soudain vide. Jamais il n'avait connu un sentiment de telle vacuité. A cette heure, Monsieur Bonhommé devait être déjà au music-hall, avec Didi et Brigitte. Et s'il allait les rejoindre ? C'était une manière comme une autre de prouver à sa femme qu'il souhaitait d'être auprès d'elle pourvu que rien d'important ne l'en empêchât. Sa duplicité lui parut si naturelle qu'il se prit à penser qu'il serait juste que Bonhommé lui en sût gré.

Il allait à présent d'un pas allègre, ayant jugé qu'il valait mieux ne pas perdre de temps à dégager sa voiture puis à lui chercher un nouvel emplacement. Le music-hall n'était pas loin. D'ailleurs, faisait-il encore froid ? « Un temps de printemps », pensa Thierry,

tout ragaillard de se sentir frissonner. Les terrasses de café regorgeaient de monde. Les mains posées sur le marbre de leur guéridon, les consommateurs semblaient attendre que leur fût dicté un message de l'au-delà. Seuls de très jeunes gens, visiblement amoureux, s'intéressaient à eux-mêmes. La majorité des clients fixaient le vide. De temps à autre, une lueur traversait leur regard au passage d'un camelot, d'un mendiant ou d'un marchand de journaux, puis l'œil reprenait sa fixité désabusée. Témoin d'un spectacle qui ne l'intéressait pas, chacun rêvait d'une manière bovine puis, avec un soupir, s'arrachait à son ankylose mentale, jetait une pièce de monnaie sur le marbre et s'éloignait, en relevant le col de son manteau. Les femmes accrochaient toujours un objet au passage, rentrant le ventre pour glisser entre les dossiers des chaises, se gantant en levant très haut l'avant-bras comme si elles eussent voulu se signaler à l'attention de tous.

Thierry fut frappé par ce que cette foule reflétait de solitaire. C'est une erreur de croire qu'il faut être seul pour être seul. On peut l'être à deux, à trois, à dix. On est toujours seul, même lorsqu'on possède, même lorsqu'on est possédé, mais certains êtres ont le pouvoir de nous le faire oublier. Thierry ne mettait pas en doute que Jeanne fût de ceux-là et se sentait prêt à croire qu'elle représentait pour lui un don du ciel. Il oubliait son refus de le recevoir, la présence auprès d'elle d'un autre homme, sa propre condition. Tout était simple et magique ce soir. Personne n'avait à souffrir de ce qu'il fût secrètement heureux.

Sa joie tomba brusquement quand il vit devant lui le porche du music-hall, au-dessus duquel un gigan-

tesque panonceau vantait les mérites du guitariste si cher à son fils. Il dut attendre, faire la queue devant le guichet. Toutes les places étaient louées. *Il faudra vous contenter d'une chaise. On en a disposé dans le fond, sur la scène. Vous ne pourrez évidemment voir l'artiste que de dos, mais vous l'entendrez parfaitement.*

De sa place, Thierry voyait bien plus que le guitariste, vêtu en gaucho. Il voyait le public, quelques centaines de spectateurs dont seul le buste se détachait d'un enchevêtrement de tables et de chaises, si bien qu'ils ressemblaient à des culs-de-jatte dans la mélasse. Leurs faces rapprochées empiétaient les unes sur les autres. On eût dit une seule coulée de crème pâtissière charriant des fruits confits, des noisettes, des grains de café, qui de temps à autre fermentait, se boursoufflait, se creusait de bouches d'ombre afin de libérer des borborygmes hystériques : « Aaah !... Ooooh !... »

Thierry chercha les siens des yeux. Il découvrit Didi, dont le regard semblait épinglé au-dessus de l'épaule d'une dame plantureuse. Brigitte, un peu en retrait, regardait ses ongles avec application. Monsieur Bonhommé lisait le programme. Finiraient-ils par l'apercevoir à leur tour ? Thierry se le demanda, et fut bientôt incapable de se préoccuper d'autre chose. Comment était-il possible qu'ils ne le vissent point ? C'était tout bonnement incroyable, scandaleux. « Tu es trop loin d'eux, noyé dans la foule. Ils te croient à cent lieues », plaidait la voix du bon sens. Mais Thierry s'obstinait, peu à peu saisi de panique. « Comment croire qu'il existe la moindre correspondance entre les êtres si rien n'avertit une femme que son mari se trouve dans le même endroit qu'elle, si un

enfant ne sent pas le regard de son père peser sur lui ! Les bêtes, elles au moins, se flairent à distance ! » « Justement, ta femme et ton fils ne sont ni des lionceaux ni des sauvages. Chez eux, l'instinct a fait place au sentiment. Vas-tu t'en plaindre ? L'instinct est impulsif, les sentiments réfléchis. Alors, mon Dieu, lorsque rien ne t'annonce... Il n'y a que les gaspilleurs pour laisser une lampe allumée quand la chambre est vide. Que voudrais-tu ? Loger, habiter, brûler dans un cœur en permanence ? Que tu y sois toléré à l'état de veilleuse est déjà bien beau. Juge par toi-même. »

« Il n'est pas question de moi. Moi, c'est entendu, je n'aime pas ma femme, je n'aime pas mon fils comme il le faudrait. Je le reconnais, je m'en accuse. Mais eux, eux qui prétendent n'exister qu'en fonction de moi, en quoi leur fidélité diffère-t-elle de mon inconstance s'ils sont capables de vivre en m'ignorant avec une affreuse tranquillité ? J'aimerais mille fois mieux être trahi que d'être aussi innocemment oublié. A quoi me sert d'avoir une famille si, à moins d'en être avertie, je puis mourir sous ses yeux sans qu'elle le devine ? Que je m'évanouisse et ma femme, ma femme assise là-bas, au lieu de le ressentir dans sa chair, se bornera sans doute à demander à son voisin : Quelqu'un de blessé ? Un accident ?... Nous voilà loin des pressentiments propres aux grands amoureux, aux amants célèbres ! »

« D'où tiens-tu qu'un pressentiment soit une preuve de correspondance entre ceux qui s'aiment ? Tristan lui-même ne se laissa-t-il pas abuser ? Ses yeux se ferment sur la vision d'une voile noire alors que la voile blanche d'Yseult se profile à l'horizon. »

« Le jour où mon mari a eu son accident de voiture, à six heures trente-cinq exactement, j'ai eu comme un coup au cœur. J'ai dit : il est arrivé quelque chose à Nestor. » Est-ce cela que tu souhaites entendre ?

« Oui, cela, à la forme près. »

« Tu serais rassuré si, de sa place, Brigitte te faisait signe et s'apprêtait à te dire : malgré moi, j'avais le regard attiré vers le fond de la scène ? Console-toi, rien n'est peut-être perdu. La jeune fille qui trépigne d'enthousiasme à tes côtés porte un foulard écarlate et force l'attention... »

— Quelle chiennerie, marmonna Thierry. Il vomissait à présent tout ce qui lui venait à l'esprit, et singulièrement le souvenir de Jeanne.

Jeanne, Jeanne dans les bras de Monsieur Machin-Chose... Jeanne ? Eh bien, quoi ? Il pensait à Jeanne. « Je pense à elle », se répétait-il. Et quelque chose d'infiniment faible et pitoyable se sentit en lui consolé. S'il était capable de penser à Jeanne sans qu'elle le soupçonnât, il se pouvait qu'à cet instant même on pensât à lui sans qu'il le devinât. Qui sait, Brigitte elle-même...

Il chercha sa femme des yeux et vit qu'elle avait cédé sa place à Didi afin qu'il pût mieux voir. Penchée vers Monsieur Bonhommé, elle riait ouvertement, indifférente aux visages furieux qui se tournaient vers elle. Le spectacle touchait à sa fin. Thierry, qui s'en était désintéressé, s'étonna que le guitariste gaucho fût devenu madrilène. Des écharpes bariolées gisaient à ses pieds, témoignant de ses diverses transformations. Quand il les cueillit de la pointe de sa chaussure et les rattrapa au vol, un murmure parcourut la foule

électrisée, comme si son idole eût échappé à un grave péril.

— Il est inouï, merveilleux !...

— Un dynamisme !

— Tenir le plateau à lui seul toute une soirée !

— Comment fait-il ? Il doit se droguer. On dit même...

La fin de la phrase se perdit dans le tumulte. Déjà Thierry jouait des coudes pour rejoindre sa femme et son fils qui se dirigeaient vers la sortie, écrasant l'un, bousculant l'autre, butant sur les chaises renversées, prodiguant des excuses comme il eût jeté des confetti.

Didi fut le premier à l'apercevoir :

— Tiens, papa !

Brigitte se détourna, et sa surprise fut si vive qu'un flot de sang lui monta aux joues.

— Où étais-tu ?

— Sur la scène.

— Alors, tu l'as vu de tout près ? haleta Didi.

— J'ai vu qui ? Ah ! oui, ton phénomène. Il me tournait le dos.

L'enfant haussa les épaules.

— Je parie que tu ne l'as même pas regardé !

— En tout cas, je l'ai entendu, et je me demande ce que tu lui trouves d'extraordinaire.

— Il fait les barres comme pas un ! Et Didi éleva en l'air des doigts joints qui insonorisaient des cordes imaginaires.

Thierry ne répondit pas, se demandant soudain pourquoi il se prêtait à une discussion aussi vaine, pourquoi il la jugeait nécessaire. Fallait-il qu'il parlât pour meubler le silence, parce que Brigitte et

Monsieur Bonhommé demeuraient muets ? « C'est à croire que je les dérange », pensa-t-il.

Il n'était plus tellement certain à présent de s'être montré fin diplomate en venant retrouver sa famille au music-hall. S'était-il trompé en croyant lire de l'amusement dans les yeux de Bonhommé — amusement ou mépris ? — lorsqu'il l'avait salué ? Bonhommé s'était intentionnellement écarté quand Thierry avait entrepris d'expliquer à Brigitte comment il avait pu se libérer et comment il avait profité de l'aubaine. Que celui qui n'a jamais menti !...

Profitant de ce que Brigitte entraînait Didi, qui prétendait avoir perdu son programme et le cherchait dans ses poches en bougonnant, il ralentit le pas et se trouva aux côtés de Bonhommé.

— Eh bien, êtes-vous content de moi ? demanda-t-il avec désinvolture. Vous voyez, je me rends parfois à vos raisons.

Bonhommé leva les yeux. La fatigue du spectacle les avait rougis. On eût dit le regard averti, déasbusé, d'un ancien ivrogne qui en sait long sur la manière de se mentir à soi-même et de duper autrui.

Thierry comprit que ce regard valait une réponse et n'insista pas.

IX

Si Thierry l'avait surprise en venant la rejoindre au music-hall, Brigitte n'en témoigna rien. Seul Didi semblait se souvenir de la représentation, s'indignant que nul ne lui fît écho.

— Enfin, ce guitariste, n'était-il pas formidable ?

— Oui, oui, concédait Brigitte, formidable.

Thierry haussait les épaules. Pour lui, cette soirée insolite était à la fois une fin en soi et un commencement. La surprise des siens ne lui avait pas échappé. « Faites plaisir aux gens et ils vous suspectent ! » pensait-il avec hargne. Pour une vétille, son humeur tournait à l'aigre. Il en voulait à sa femme d'être paisible, bien d'aplomb dans l'existence.

— Tout le monde n'a pas votre chance. Il y en a pour qui la vie est une lutte constante, le simple achat d'une robe neuve un problème.

Et comme Brigitte, ignorant ce qui inspirait cette diatribe, répondait que l'achat d'une robe neuve représentait toujours un problème, Thierry s'était élevé avec véhémence contre l'égoïsme des classes possédantes et l'injuste répartition des biens. Didi devait en conclure que son père se préparait un avenir politique :

— Crois-tu qu'il sera bientôt député ? Je ne savais pas qu'il connaissait tant de choses.

— Moi non plus, avait failli répondre Brigitte, à qui la remarque de son fils donnait soudain à penser.

Depuis peu, et singulièrement depuis cette soirée équivoque, Thierry n'était plus le même, sans qu'on pût dire en quoi il avait changé. Cela tenait à des riens : une attitude, un jeu de physionomie et, comme Didi venait de le signaler, à des paroles. Thierry parlait peu autrefois. A présent, il était rare qu'il se tût. On eût dit que le silence lui faisait peur ou qu'il lui était nécessaire, pour s'affirmer, de mettre sans cesse les autres en accusation. Il se montrait également bizarrement averti des choses dont il était, encore la veille, notoirement ignorant. Brigitte était quelquefois tentée de lui demander : « Qui t'a dit cela ? Qui te l'a appris ? », mais se l'interdisait, craignant que Thierry ne lui en voulût de l'obliger à mentir. Il sortait à présent chaque soir, rentrait tard, montait directement à sa chambre. Dans son demi-sommeil, Brigitte l'entendait qui passait devant sa porte, son pas feutré l'avertissait que l'aube pointait.

Bien qu'elle ne lui fit aucun reproche, Thierry prévenait ce qu'elle aurait pu dire de la manière dont il la négligeait en se déclarant *fourbu, fatigué par cette vie imbécile, vieux avant l'âge à cause d'un manque constant de simplicité et de joies saines*.

Les *joies saines* auxquelles il faisait allusion ne manquaient pas d'être surprenantes. Un soir, il prit son fils à partie.

— Avant la fin de la saison, je t'emmène aux courses.

Didi avait ouvert de grands yeux :

— Aux courses ? Si c'est pour me faire plaisir, emmène-moi plutôt au karting.

— Tu deviens décidément un triste petit imbécile !

— Moi ? Eh bien, elle est raide, celle-là !

— Et je te prie de ne pas me parler sur ce ton.

— Mais enfin ! Je ne disais rien, je ne demandais rien ! C'est toi qui lève cette histoire de courses, à se demander qui te l'a fourrée en tête.

Thierry avait pâli si coléreuseusement qu'on avait pu craindre un instant qu'il ne se jetât sur son fils et le giflât. Mais sans doute avait-il pris brusquement conscience que Michèle, Xavier et Julien suivaient la scène avec étonnement, jugeant sévèrement ce qu'elle avait d'injustifié. Il s'était contenu, disant seulement, à l'intention de sa femme, avec un petit sifflement ironique :

— Ils sont charmants... et bien élevés !

Brigitte n'avait pas répondu. Cette *histoire de courses*, comme l'avait qualifiée Didi, était inexplicable. Thierry ne s'était jamais intéressé aux chevaux. Or, depuis peu, il abordait le sujet sans cesse, à croire qu'il lui était toujours présent à l'esprit. Jouait-il ? Non. c'était autre chose, une manière presque enfantine de faire montre d'un savoir tout neuf. Julien ayant eu à préparer une rédaction sur Louis XIV, Thierry était intervenu :

— C'est Louis XIV qui organisa la première course de chevaux en France. Voilà pourquoi l'on dit d'un cheval imbattable : c'est un soleil.

Que Michèle esquivât une corvée en la rejetant sur ses frères, et Thierry donnait tort aux protestations de ses fils, réclamant pour sa fille « l'allégeance du sexe », comme si elle eût été une pouliche. Les

enfants n'avaient pas été longs à remarquer la chose et riaient entre eux de ce qu'ils appelaient *une toquade du paternel*. Brigitte, au contraire, n'en souriait pas. Elle ne pouvait sourire de ce qui la rendait étrangère à son mari et faisait de lui un étranger dans sa propre maison. A l'usine, Thierry donnait toute satisfaction, prétendait M. Bonhommé. Pouvait-elle le croire ? « Ah ! savoir, savoir... » pensait Brigitte.

Il lui répugnait de poser des questions, et toute forme d'espionnage lui paraissait indigne. Il était cependant impossible que cette situation s'éternisât. Thierry lui-même devait le comprendre, et sans doute était-ce cela qui le rendait irritable et d'humeur imprévisible.

Brigitte se trompait. Thierry ne songeait pas à elle. C'était uniquement en fonction de Jeanne qu'il jugeait intenable la vie qu'il menait. Pourquoi se fût-il reconnu coupable envers sa famille ? Que lui avait-il repris ? De toutes choses, n'avait-elle pas la meilleure part. Ne perdait-il pas, au profit des siens, ses chances d'amener Jeanne à rompre avec Hervé ? Jeanne s'y refusait :

— Avec lui, je sais où je vais. Tandis qu'avec toi !...

Elle acceptait les cadeaux de Thierry comme elle acceptait sa présence, son amour qui ne cessait de la surprendre, sans les croire aucunement définitifs, la vie lui ayant enseigné que la sagesse n'est pas de miser sur ce qui vous dépasse, mais d'en tirer gaie-ment parti comme d'une aubaine. Jeanne avait toujours travaillé. Que Thierry souhaitât qu'elle dépendît de lui pour vivre ne l'amenait qu'à hausser les épaules.

— Et après ? Quand ce sera fini entre nous, qu'est-ce que je deviendrai ? On voit bien que tu n'as jamais dû chercher une situation.

— Pourquoi y aurait-il un *après* ?

— Il y en a bien un pour toi, avec ta femme.

— Ce n'est pas la même chose.

— Bien sûr, ce n'est jamais la même chose. C'est seulement fichtrement ressemblant.

Se perdant en projets, supputant ses possibilités, Thierry posait à Brigitte des questions hypocrites concernant le coût de la vie, et s'irritait quand les réponses de sa femme manquaient de précision.

— Enfin, quoi, à l'époque actuelle, cela représente combien ? Tu ne me diras pas que dans un ménage le prix d'une côtelette...

— Ce n'est pas la côtelette qui coûte.

— Alors, quoi ? C'est l'assiette ?

Brigitte faisait un geste circulaire :

— C'est tout, tout cela. Le seul fait de respirer dans une chambre, de circuler dans une maison représente un budget de dépenses.

— Très juste, avait approuvé Jeanne lorsque Thierry lui avait rapporté ces propos avec indignation. Et elle avait conclu ingénument :

— Ta femme s'entendrait bien avec Hervé !

Hervé ! Il n'était plus question à présent de l'appeler encore Monsieur Machin-Chose. Il fallait compter avec lui. Thierry avait appris à ne plus faire la grimace lorsqu'il entendait Jeanne s'extasier :

— Hervé a un flair extraordinaire pour tout ce qui touche à l'argent. Quand nous allons aux courses, tu peux être certain que s'il joue un cheval, c'est le gagnant.

Thierry écoutait ces louanges qui, paradoxalement, lui étaient généralement faites au lit, après l'amour, lorsque, détendue et riante, Jeanne était portée aux confidences.

— A sa manière, c'est un chic type. Je lui dois beaucoup.

— Tu l'aimes donc, et il t'aime ?

Jeanne hésitait, haussait les épaules d'un geste qui lui était familier.

— Comment dire ? On se connaît, on s'apprécie.

— Il n'est pas jaloux ?

— Jaloux ? Oui et non. Aucun homme ne supporte qu'on vienne lui prendre son os dans son assiette.

— Tu veux dire que s'il savait...

— Sois tranquille, il saura bientôt.

— Et alors ?

— Alors ?

Redressée parmi les coussins, elle regardait Thierry de haut, tel qu'il s'offrait, le visage renversé, fixant le plafond d'un regard aveugle, et se posait la question à elle-même. Que ferait-elle si Hervé lui donnait à choisir ? Jusqu'ici, elle était parvenue à tricher, à mentir, mais cela ne pouvait durer. Hervé était loin d'être un imbécile. Jeanne était même persuadée qu'il se doutait de bien des choses et qu'il ne les tolérerait que provisoirement. Ne faisait-elle pas de même à l'occasion ? Qu'est-ce qu'une passade ? L'infidélité n'est réelle que lorsque le cœur s'y trouve mêlé, lorsque l'engagement dépasse celui du plaisir. Jeanne en était si convaincue qu'elle eût volontiers dit à Hervé : « A l'apparence près, ce n'est pas toi que je trompe, c'est Thierry. Je ne lui suis pas vraiment attachée. Comment le pourrais-je ? Il a sa femme, son milieu, ses gosses. C'est lui seul qui prend notre aventure au

sérieux, je n'y suis pour rien. Il y a des moments où je regrette... »

Non, elle n'en était pas encore là, au contraire, De plus en plus souvent, il lui arrivait de penser : « Et si pourtant Thierry était ma chance ? S'il désirait réellement vivre auprès de moi, toujours ? ». Voilà qui eût tout changé. L'amant de passage, dont l'attachement la troublait dans la mesure où elle n'en pouvait deviner les raisons, devenait un homme capable de dominer sa vie, de lui donner une orientation nouvelle. La femme de Thierry... Que de choses auxquelles il lui faudrait renoncer ! Cet appartement médiocre et confortable, ces meubles de série, ces robes qu'elle portait... Elle deviendrait autre. L'usine ne serait plus cette bâtisse austère devant laquelle elle passait en pressant le pas. Thierry lui en parlerait journellement. Elle ferait la connaissance de ce Monsieur Bonhomme « *qui mourrait bien un jour* » laissant à Thierry la place libre...

Entraînée à rêver, Jeanne construisait sa maison imaginaire à l'image du salon de Brigitte, puis se réveillait. « Je suis stupide. Jamais Thierry ne quittera tout cela. Si encore il n'avait pas d'enfant ! Mais il en a quatre. Quant à sa femme, qui me dit qu'elle consente jamais au divorce ? ».

Ces jours-là Jeanne accueillait Thierry sèchement, refusait de sortir, le renvoyait de bonne heure. Thierry protestait, s'emportait, partait enfin, dûment mis à la porte mais en se félicitant de laisser croire à Jeanne qu'il ne reviendrait plus. Une fois dehors, sa superbe tombait. Que lui importait d'avoir ou non donné le change ? Ne savait-il pas qu'il reviendrait le lendemain plaider sa cause ? La pensée de perdre Jeanne lui était insoutenable. Sa chair, autant que

son esprit, la réclamait. Elle était devenue l'objet de toutes ses faims, de tous ses assouvissements. Jusqu'où n'irait-il pas pour qu'elle continuât de voir en lui un homme plein de possibilités, l'homme qu'il se sentait capable d'être loin de l'usine, de Monsieur Bonhommé, des siens ?

Songait-il à abandonner ses enfants ? Était-ce les abandonner que de leur révéler un père capable de dominer les circonstances ? Sa femme elle-même... Mais, à l'évoquer, Thierry sentait la réalité le prendre à la gorge. Il croyait entendre Bonhommé : « On ne recommence pas sa vie, on la continue. C'est jadis qu'il fallait choisir, voir clair. D'ailleurs, qu'est-ce que ces nausées ? Qu'y a-t-il de changé entre hier et demain pour que, tout à coup, le présent ne vous soit plus supportable ? »

Marchant au hasard à travers les rues, sans rien voir et sans rien entendre, Thierry répondait en pensée à l'accusateur invisible :

— Ce que vous appelez *le présent*, c'est-à-dire notre mode de vie quotidienne, n'a jamais été vraiment supportable.

— Allons donc ! Allez-vous prétendre que vous étiez malheureux ?

— J'aurais parfois préféré l'être. Il est plus facile de vivre malheureux que de vivre sans bonheur.

— Et vous vous en apercevez aujourd'hui ? Pourquoi aujourd'hui ?

On en revenait toujours là. Pourquoi, tout-à-coup, déclarait-il forfait ? Ne pouvait-il plus accepter ce qu'il acceptait depuis quinze ans ? Pourquoi ne pouvait-il se satisfaire d'un accommodement ? Toute idée de compromis lui était odieuse. Il connaissait assez Brigitte pour savoir qu'à la rigueur elle composerait.

Avec mépris, avec patience, elle tolérerait son aventure, comme elle avait toléré, en feignant de les ignorer, ses absences de l'usine, comme elle tolérait ses sorties journalières, ses rentrées tardives. On pouvait compter sur elle pour sauver la face et ce qui lui tenait lieu de bonheur. « N'est-ce pas ce que j'ai fait moi-même jusqu'ici ? » pensa Thierry. « Ce que je ne peux plus faire ? »

Pour la millième fois, la question se posait : Pourquoi, pourquoi ? Aimait-il Jeanne à ce point ? Non. Thierry pouvait s'affoler à l'idée de la perdre, mais non s'illusionner sur la valeur de son attachement. Et cependant, c'était à cause de Jeanne qu'il voulait tout rompre, tout briser. « C'est l'histoire de la petite pomme ! » dit-il soudain à voix haute.

Sans souci des passants qui le poussaient dans le dos, Thierry s'arrêta au milieu du trottoir et se mit à rire, à rire comme un ivrogne sur le point de sangloter.

— Ce n'est pas une histoire bien drôle, avait dit Brigitte lorsqu'il lui avait raconté l'aventure de ce vieil Anglais qui se saoule régulièrement sans dommage, mais se trouve mal et meurt parce qu'un soir, après ses libations coutumières, il croit pouvoir encore croquer une petite pomme. *Cela* était de trop, simplement. Et *cela* s'était trouvé à portée de sa main parce qu'il fallait que son univers chavirât à cette heure précise.

Ce n'était pas une histoire drôle, non.

Thierry rit à nouveau, et des inconnus se retournèrent pour le dévisager. Il sentit leur blâme et s'en amusa. La vie lui semblait tout d'un coup simplifiée et toute chose plus plaisante que tragique. Que ne pouvait-il faire partager aux siens sa brusque séré-

nité ! La pensée de ses enfants l'effleura, et il rit encore en imaginant la réaction de Brigitte si, au lieu de les gronder lorsqu'ils rapportaient de mauvaises notes, il leur disait :

— Les choses ne sont graves qu'en apparence. Tout s'arrange, tôt ou tard les faits les plus inconciliables s'emboîtent comme les pièces d'un puzzle... Les malins regardent l'image qui est dans le fond de la boîte avant de commencer à assembler les pièces.

— Es-tu devenu fou ? dirait Brigitte. En voilà une façon de parler à des enfants ! Heureusement que je suis là pour leur faire entendre raison !

Désormais, elle n'aurait plus à corriger les mauvais effets de ses boutades. Ses enfants seraient à elle, à elle seule.

— Et tes enfants ? demandait Jeanne, lorsqu'il lui parlait d'avenir.

— Ils n'ont pas besoin de moi.

— Qu'en sais-tu ?

— Je les connais. Ils ressemblent à leur mère.

— Tu les vois à peine.

— Plus que tu ne crois. Sans compter que chaque année nous passons un mois sur la côte basque.

— Quand pars-tu ?

Thierry avait été pris de court.

— Partir ? Comment partir ?

— Nous sommes en juin. N'est-ce pas en juillet que tu prends habituellement tes vacances ?

— Oui, sans doute, mais...

— Mais quoi ?

— Il n'est pas question que je parte cette année.

— Ta femme en est avertie ?

Thierry avait menti.

— Oui. Elle comprend très bien. Elle est d'accord.

- Tu m'étonnes.
- Puisque je te le dis.

Jeanne n'avait pas insisté, redoutant que Thierry ne l'interrogeât sur ses projets personnels. Qu'il n'accompagnât pas sa femme sur la côte basque ne la satisfaisait guère. Elle aussi prenait ses vacances en juillet, mais avec Hervé. Comment lui ferait-elle admettre de partir seul, à supposer qu'elle-même le souhaitât ?

Un soir, profitant de ce qu'ils avaient assisté à la projection d'un film documentaire, Jeanne crut habile d'aborder la question :

- Que projettes-tu pour les vacances ?
- Et toi ?
- Je n'y ai pas pensé.
- Tu m'étonnes.
- Pourquoi ?

Au lieu de répondre, Hervé l'avait regardée de bas en haut, comme s'il cherchait à évaluer son degré de résistance et de duplicité, Jeanne prit l'offensive.

— Pourquoi devrais-je avoir des projets de vacances ? N'est-ce pas toujours toi qui décides ?

- Oui.
- Alors ?
- Es-tu bien certaine d'encore souhaiter que je décide ?

— Qu'est ce qu'il y a de changé ?

A nouveau, Hervé l'avait regardée.

— Tu as raison, rien n'est changé.

Jeanne s'était senti la gorge sèche et les mains moites. Alors qu'elle s'était préparée à lutter, à convaincre ou à se laisser persuader, Hervé lui rendait les guides. Le dépit faillit lui faire perdre son sang-froid.

« Il sait, il devine, pourquoi ne m'accuse-t-il pas ? Ce serait tellement plus simple, plus naturel. »

De son côté Hervé luttait tout aussi péniblement, ayant envie d'apostropher Jeanne : « Me prends-tu pour un idiot ? Crois-tu qu'il m'ait été possible d'accorder le moindre crédit aux mensonges que tu me débites depuis des semaines ? N'essaie pas de jouer au plus fin avec moi, tu perds ton temps ! ». Enfoncé dans un fauteuil qu'il avait fait sien de longue date, il regardait Jeanne aller et venir, enlever sa robe, passer un kimono de soie bleue à dessins japonais. Faisait-elle de même avec l'autre ? Et l'autre, qu'en pensait-il ? Que savait-il de Jeanne, de la vraie Jeanne ? Que pouvait-il comprendre à sa vie ? Croyait-il de bonne foi qu'une femme comme elle pût lui suffire ? Oui, tant qu'il la comparait à la sienne, mais lorsqu'il n'aurait plus à la comparer qu'à l'image qu'il s'était faite d'elle ? « Il ne l'aime pas, il ne peut pas l'aimer. Qu'elle puisse être exceptionnelle au lit, j'en conviens, mais en amour aussi la valeur de ce que l'on ressent tient à ce que l'on croit êtreindre. Les putains sont habiles; les en estime-t-on ? Le Thierry en question a-t-il déjà vu Jeanne costumée en geisha d'Uniprix comme elle l'est en ce moment ? Une geisha qui met une bouilloire d'eau à chauffer, souffle l'allumette, et dit : merde ! parce qu'elle vient de se brûler le bout des doigts ? Quant à Jeanne... pauvre idiote ? Que lui a-t-il promis ? Qu'il allait quitter sa femme, vivre avec elle ? Ou bien lui a-t-il joué le grand jeu : *Nous aurons un amour rien qu'à nous, ce sera notre magnifique secret !* Notre secret... les attentes vaines, les craintes, les solitudes, les regrets, les projets avortés parce que *le petit a une angine...*, *le petit s'est cassé le bras*, ou simplement *parce que ma femme*

exige et que j'ai cru plus adroit... Evidemment, je ne lui propose rien d'aussi exaltant ! ».

Hervé accepta la tasse de thé que Jeanne lui tendait et sourit. « Pauvre sotte qui ne rêve que plaies et bosses, la voilà déconfite parce que je ne lui fais pas de reproche ! Si encore je la brutalisais un peu afin qu'elle ait quelque chose à raconter demain à son gigolo ! »

Il se sentait las, attristé d'être à ce point clairvoyant. Il ne dirait rien à Jeanne. Il se devait d'être prudent pour deux. Cependant, il lui faudrait bien, tôt ou tard, prendre un parti. Aucune équivoque ne peut durer indéfiniment.

Rêvant, fumant, regardant Jeanne ranger la chambre, napper le divan de draps frais, Hervé se répétait en pensée : « Cela ne peut durer », sans deviner que Thierry mâchait les mêmes mots tout en rentrant chez lui après que Jeanne l'eût, une fois encore, hâtivement renvoyé. Elle avait à sortir. Hervé ! Toujours Hervé ! Quand donc aurait-elle le courage, sinon la dignité, de rompre avec cet individu, ce calicot, dont la seule qualité était d'avoir du flair en matière de chevaux ! Au lieu de rompre, ne parlait-elle pas de l'accompagner sous peu à l'étranger ?

— Que t'importe, puisque tu seras toi-même sur la côte avec ta femme et tes enfants ?

— Je t'ai déjà dit que je ne partirai pas.

— Oui, tu l'as dit.

Bien que Jeanne n'eût pas insisté, Thierry avait senti qu'il ne l'avait nullement convaincue. Elle devenait qu'il remettait de jour en jour le moment de parler à Brigitte. « Il faut cependant que je m'y décide », pensa-t-il en pénétrant chez lui. La manière dont Jeanne l'avait congédié l'y incitait. Il se sentait

juste assez meurtri pour n'avoir pas souci des coups qu'il pouvait porter aux autres. D'ailleurs ces *autres* étaient loin d'être aussi seuls et désemparés que lui, il suffisait de les entendre.

Son trousseau de clés encore à la main, Thierry s'immobilisa un instant dans le hall, écoutant des éclats de voix qui provenaient du salon.

— ...Tu me rassures. Je me doutais bien que tu prendrais la chose pour ce que ça vaut. Mais quand même, d'autres à ta place...

Thierry n'entendit pas la réponse de Brigitte. Il poussa la porte avec le sentiment très net d'interrompre une conversation dont il faisait les frais. Sa femme se reprit la première :

— C'est Jacqueline, dit-elle en lui présentant une inconnue. Nous sommes de très vieilles amies.

— Des amies intimes, renchérit la jeune femme dont les yeux brillaient de curiosité. Au lycée, nous n'avions pas de secret l'une pour l'autre.

— En effet, je n'en avais pas pour toi... et sans doute en est-il toujours de même.

Les deux femmes échangèrent un regard de connivence, puis éclatèrent d'un rire apprêté qui mit Thierry mal à l'aise. Il se sentait importun en même temps que l'objet d'une attention particulière aussi bien de la part de sa femme que de la part de cette écerve-lée qui s'appelait Jacqueline.

— Je te fais une tasse de thé ? Le nôtre doit être glacé depuis le temps que nous bavardons.

Jacqueline intervint à nouveau.

— Nous avons tant de choses à nous dire, et Brigitte est de si bon conseil au moment des vacances. Elle sait choisir. Moi, j'achèterais tout ce qu'on me présente.

Thierry vit qu'en effet plusieurs fauteuils disparaissaient sous des journaux illustrés. Déjà Brigitte les rassemblait, visiblement désireuse de mettre fin à la visite de son amie. Elle paraissait fébrile, et deux touches d'un rose légèrement violacé soulignaient ses pommettes.

Jacqueline se leva.

— Tu prends toujours tes vacances sur la côte basque ? Tu as de la chance qu'on te loue depuis quatre ans la même villa. Je t'envie. L'hôtel est ruineux, et manque tellement d'intimité.

Elle se tourna vers Thierry.

— ...Je dis souvent à Pierre : faisons comme Brigitte et Thierry, louons une cabane au soleil. Mais mon mari ne veut rien entendre. Il prétend que nous sommes de trop vieux mariés pour vivre plusieurs semaines en amoureux.

— Qu'est-ce que c'est que cette idiote ? demanda Thierry lorsque Brigitte eût reconduit son amie. Elle m'appelle Thierry alors que je ne l'ai jamais vue.

— C'est à peine si je me souviens d'elle.

— Pourquoi l'avoir reçue ?

— Tu l'as entendue. Elle venait me demander conseil. A propos de conseils, il en est un que je tiens à te donner : tu devrais t'acheter quelques vêtements de plage. Les tiens sont délavés et misérables.

Elle parlait très vite, avec un parti-pris de légèreté, mais Thierry lui voyait les mains tremblantes et la devinait attentive, l'épiant malgré ses yeux baissés.

— Je ne compte pas aller cet été sur la côte basque.

— Où veux-tu aller ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être nulle part.

— Les enfants ont besoin de vacances.

— Qui parle des enfants ? Ce n'est pas eux, c'est moi qui ne pars pas, qui ne pars pas avec vous.

— Trop de travail ?

Il crut un moment qu'elle lui tendait la perche, désireuse de s'en tenir encore au silence. Mais il vit son sourire.

— Non, ce n'est pas le travail.

— Le plaisir, alors ?

— Je t'en prie, Brigitte, il y a des façons qui ne te conviennent pas.

— Tu préfères celles de Mademoiselle Lascareigne ? Lascareigne *avé l'assent* naturellement ?

Qu'on lui jetât au visage le nom de sa maîtresse lui donna l'impression d'être giflé. Ce nom, ce nom comique dont Jeanne riait la première en disant :

— Je me demande d'où il me tombe. Toute ma famille est originaire du nord.

Brigitte le devina-t-elle ? Son sourire s'accentua, lui collant aux traits comme un masque qu'elle n'osait arracher de peur de mettre à nu la chair vive.

— ...Mademoiselle Jeanne Lascareigne, représentante en pharmacie, à qui tu te consacres, pour autant qu'elle ne sois pas *en d'autres mains*, si j'ose dire.

— Ta police est bien faite !

— Je n'ai pas besoin de police. On vient me rapporter ce qui se passe, la manière dont tu t'affiches, et la complaisance que tu mets à céder la place quand il le faut à Monsieur Hervé, l'amant en titre.

Thierry revit l'inconnue que sa femme lui avait présentée un peu plus tôt, et se rappela son expression narquoise, la mauvaise fièvre de sa voix.

— On te rapporte... ? Ne serais-ce pas qu'on vient tout nouvellement de te faire rapport ? Jacqueline, ta

bonne amie ? De quoi se mêle-t-elle ? Que dit-elle ? Que peut-elle comprendre à ce qui nous sépare ! criait-il.

— Rien ne nous sépare, que cette femme.

Thierry eut un geste.

— Comment peux-tu dire cela et le penser ? Jeanne n'a pu se glisser entre nous que parce que nous sommes loin l'un de l'autre.

— Parle pour toi.

— Si tu veux.

— Tu ne m'aimes plus. M'as-tu jamais aimée ? Pour moi, tu es toute la vie. Toute ma vie t'appartient. Je ne t'ai jamais trompé, même en pensée.

— Je te crois, Brigitte. Mais en quoi cela m'avance-t-il ?

— Comment, tu voudrais... ?

— Je ne veux rien, sinon l'impossible : que tu comprennes.

— Que je comprenne que tu as une liaison et que tu passes tes nuits chez cette fille ! Tu me rendras justice : j'ai été patiente. Je ne voulais ni voir ni savoir.

— Mais à présent, tu te sens capable de juger. Et pourquoi ? Parce qu'une petite garce est venue t'humilier à domicile en te racontant Dieu sait quoi sur mes allées et venues.

— Mentait-elle ?

— Non.

— Tu vois bien. Oh, Thierry, comment peux-tu, toi si fier, si entier... ! Cette fille, ce partage... Alors qu'ici, chez toi...

— Ici, chez moi !

D'un regard, il détaillait le décor familial : la commode Empire, la desserte. A chaque objet, il en sub-

stituait un autre en esprit : le réchaud de Jeanne, son divan râpé, l'affreux lampadaire en ferronnerie dont elle tirait vanité.

— Ne ris pas, cria soudain Brigitte, l'avertissant qu'il était sur le point de s'esclaffer. J'ai tout supporté jusqu'ici, mais si tu oses encore te moquer...!

— Excuse-moi, je ne croyais pas rire.

— Serais-tu fou ?

— Peut-être. Je vais y penser. Voilà qui arrangerait les choses : j'aurais droit à ma liberté.

— C'est donc la séparation que tu veux ?

Elle était devenue très pâle et se dominait à grande peine.

— ...C'est cela que tu veux ?

— C'est cela que je voudrais, Brigitte, bien que je ne sache pas moi-même de quoi cette liberté serait faite.

— De Mademoiselle Lascareigne, bien entendu.

— En partie, oui, peut-être.

— Jamais, Thierry ! Jamais, tu entends !

Et comme Thierry ne répondait pas, elle se répandit en imprécations ordurières.

— Tu peux le lui dire, à cette salope, à cette traînée, c'est : jamais ! Jamais tant que je vivrai. D'ailleurs, je vais l'en avertir moi-même. Il ne sera pas dit que je me serai laissé jouer par une putain !

D'un pas titubant, Brigitte courut vers le téléphone, et Thierry la rattrapa au moment où elle décrochait l'écouteur.

— Tu connais donc aussi son numéro ? demanda-t-il en lui saisissant le poignet.

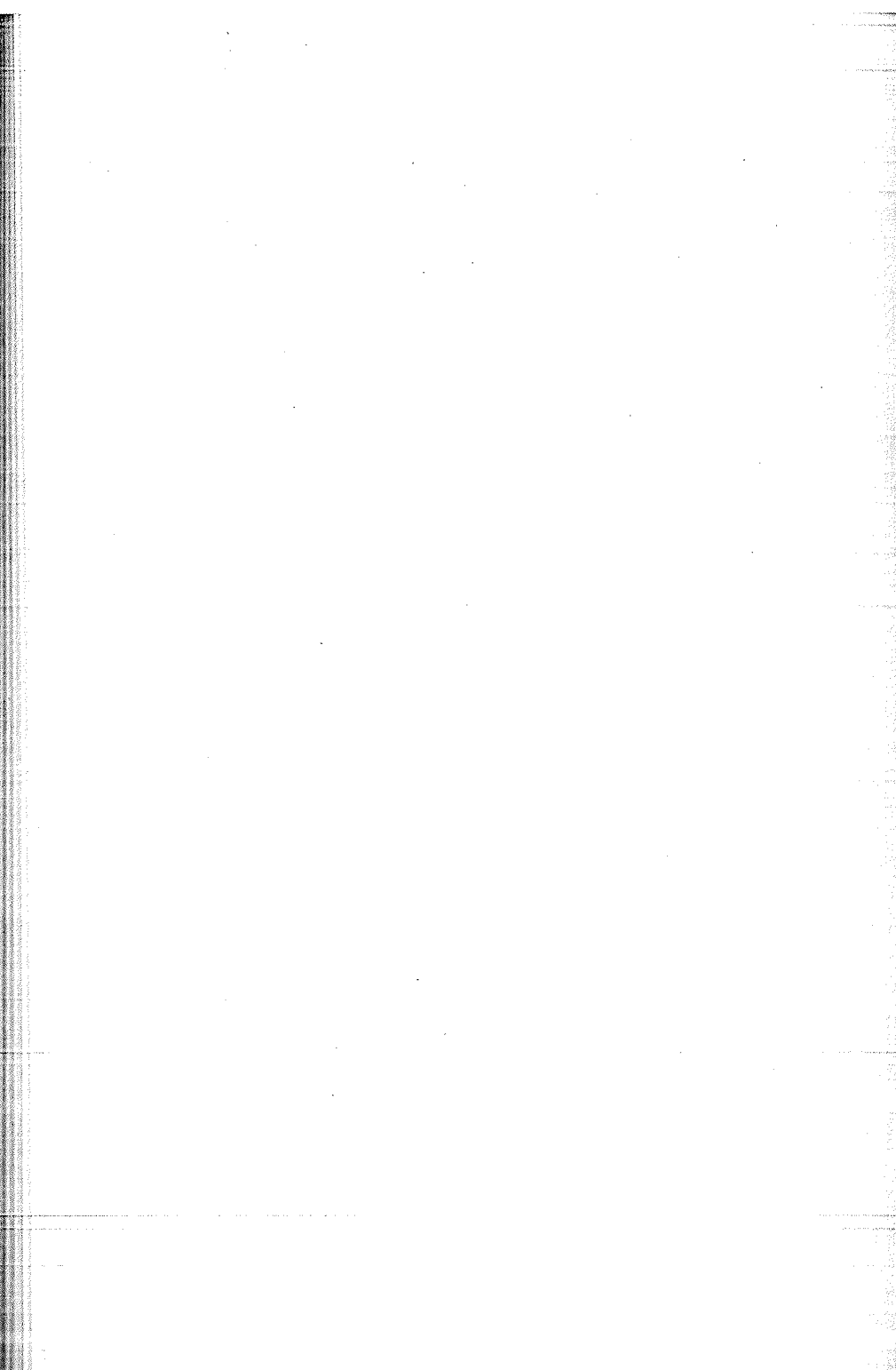
— N...non.

— Alors ?

Sans répondre, Brigitte s'affaissa sur elle-même et se cacha le visage entre les mains.

— Va-t-en, va-t-en, l'entendit-il murmurer à travers ses sanglots.

Thierry hésita un instant, regarda sa femme en partie écroulée sur le tapis, puis s'éloigna comme elle l'en priait, non sans lui avoir caressé les cheveux au passage, d'un geste tendre, désespéré.



X

Lorsqu'il eut quitté sa femme, la première pensée de Thierry fut d'aller rejoindre Jeanne quoi qu'il pût lui en coûter. Mais à la réflexion, il n'en fit rien. Mieux valait que Jeanne ignorât ce qui venait de se passer s'il voulait qu'elle crût en leur avenir. Brigitte, hélas, avait été catégorique. Qu'elle se fût emportée ne signifiait pas qu'elle eût parlé à la légère. Pour elle, le comportement de Thierry était un égarement sordide et passager que rien n'expliquait, sinon le goût secret de tout homme pour des amours faciles et crapuleuses.

— Tous sont ainsi, ma chère, avait dû lui dire sa bonne amie en guise de consolation. Si on les écoutait...

Brigitte n'écoutait qu'elle-même. Sa douleur drainait ce qu'il y avait en elle de meilleur et de pire, la portait à souffrir à la fois dans son amour et dans son orgueil. Tout et tous lui donnaient raison : la société, les lois, la famille, la maison. Que société, famille n'eussent souvent qu'une valeur de paravent ne modifiait pas pour autant son optique. Durant les jours qui suivirent, toute son attitude en témoigna. Feignant d'oublier ce qui cependant était toujours présent à sa pensée, elle s'adressait à Thierry avec tendresse, avec enjouement. Moins désespéré, il eût

remarqué que sa femme soignait sa mise, se maquillait davantage. Un rinçage judicieux avait éclairci sa chevelure. Mais toutes ces frivolités déchirantes s'accordaient mal avec la fixité de son regard, l'affaissement de ses lèvres. Brigitte portait si fréquemment la main à ses tempes, d'un geste las, que Michèle lui avait demandé si elle souffrait.

— Tu as mal à la tête ?

— Pourquoi penses-tu cela ?

« Si au moins elle laissait les enfants en dehors de notre conflit ! se lamentait intérieurement Thierry. Elle se sert indirectement d'eux pour souligner mes torts et me faire honte. Bon, bon, c'est entendu, je suis un père dénaturé, un mari indigne. Qu'y aura-t-il de changé lorsqu'elle m'en aura convaincu et lorsque les petits en seront persuadés ? ».

Plusieurs fois déjà il avait été question de vacances, sans que Brigitte laissât entendre qu'elles seraient différentes de celles des années précédentes. Michèle fut la première à remarquer que Thierry se montrait réticent.

— Quoi ? Tu ne comptes pas nous accompagner ? Pourquoi ?

— C'est-à-dire... Il est possible que je vienne vous rejoindre seulement plus tard.

Sous le feu des quatre regards d'enfants braqués sur lui, Thierry faillit battre en retraite :

— Mais oui, mais oui, tout sera finalement comme d'habitude, avait conclu Brigitte. En attendant, que chacun de vous me dresse la liste de ce qu'il souhaite emporter. Je fais des courses dans les grands magasins cet après-midi.

Les enfants avaient échangé des clins d'yeux surpris. Tant de générosité n'était pas d'usage. Décidé-

ment, quelque chose *ne tournait pas rond du côté des croulants*. Ils pouvaient s'en convaincre chaque jour davantage. Tantôt gâtés, tantôt grondés, réprimandés avec incohérence, pris à témoins, pris à partie, ils avaient parfois l'impression que le sol se dérobaient sous eux. A la moindre incartade, Brigitte leur tenait des propos sur l'égoïsme, la complaisance à l'égard de soi-même, les risques qu'ils engendrent et font courir à autrui. Thierry leur parlait un autre langage. Il exaltait la tolérance, l'esprit de liberté. Pour peu que Michèle se querellât avec ses frères, il lui expliquait longuement qu'avant toute chose la femme se doit d'être compréhensive, afin de ne pas transformer en abîme le fossé qui, congénitalement, la sépare de l'homme.

— N'oublie jamais cela, Michou, disait-il avec chaleur. Un refuge ne doit jamais être une prison.

Didi, qui avait quinze ans et se prenait très au sérieux, trouvait en son père un allié pour peu qu'il médit des *filles*.

— Elles ont un caractère de cochon !

— Mais non, mais non, elles sont simplement accapareuses. C'est dans leur nature de l'être.

— Heureusement pour les garçons qu'il est aussi dans leur nature de se dévouer, de tenir la maison, d'élever les gosses, ripostait Brigitte.

Mis fréquemment en demeure de trancher des problèmes qui les dépassaient, les enfants perdaient leur insouciance et commençaient à se sentir responsables d'eux-mêmes, au lieu de se laisser vivre et diriger. Vivre n'était décidément pas aussi simple qu'ils se l'étaient imaginé. C'était courir des risques imprévisibles.

Julien, qui s'attendait au pire pour avoir caviardé son bulletin, s'était vu simplement repoussé par sa mère d'une pichenette :

— Tu ressembles à ton père.

— Tu comprends, toi ? avait-il demandé à Didi.

— Rien à comprendre, ballot ! *Ils* sont funèbres.

Ils étaient également exploitables. Les enfants s'en étaient vite aperçus et, devenus roublards, obtenaient aisément de l'un ce que l'autre leur refusait.

Cette fois, puisque leur mère les en avait priés, ils dressèrent en commun trois listes distinctes, non sans redouter les coupes qui y seraient faites. Mais Brigitte fourra leurs papiers dans son sac à main sans y jeter un regard et, prête à partir, se tourna vers Thierry :

— Ne dois-je rien te rapporter ?

— Non, rien, je te remercie.

— Pourtant, si tu nous rejoins...

— Dans ce cas, j'achèterai moi-même le nécessaire.

— C'est vrai, j'oubliais que tu n'es pas en peine de te faire conseiller.

La porte claqua. Partie...

Depuis peu, Brigitte n'aspirait qu'à être hors de chez elle. Sa maison lui était devenue odieuse. Elle s'y sentait comme prisonnière, captive d'une cellule trop vaste, trop vide. Elle s'était étonnée jadis, lorsqu'on lui avait dit que les condamnés considèrent généralement la réclusion solitaire comme un surcroît de peine. Dans son esprit, la cohabitation avec d'autres détenus devait être pire. Elle comprenait à présent ce que peut être la solitude lorsque aucun bonheur secret ne l'alimente, lorsqu'elle ne se referme sur aucun espoir, lorsqu'elle ne porte en elle ni visage aimé ni espérance. Pour que la solitude soit douce,

il faut qu'elle reflète une préférence et non un abandon. Les enfants, son mari étaient là à ses côtés sans l'être, les uns en raison de leur jeune âge, Thierry parce qu'il vivait en pensée auprès d'une autre. Mieux valait se perdre dans la foule, coudoyer des indifférents qui s'avouaient tels, que vivre en trompe l'œil.

Jamais Brigitte n'avait autant fréquenté les grands magasins, Elle y passait des après-midi entières, flânant, musant, achetant peu, soupesant tantôt un objet ménager. tantôt un lé de tissu. Quelquefois, reflétée à l'improviste par un miroir, elle croyait venir à sa propre rencontre, se reconnaissant mal dans cette femme d'aspect somnambulique, et s'immobilisait devant la glace sous le premier prétexte venu. Son double lui paraissait animé de vampirisme. Fascinée par lui, elle se voyait pâlir, elle se sentait chanceler, et n'eût pas été étonnée de mourir là, debout, sans se quitter des yeux. Il fallait que quelqu'un la bousculât pour qu'elle reprît pied dans la réalité et redevînt capable d'aller et venir. Cette fois encore, bien qu'elle sût parfaitement ce qu'il lui fallait acheter, Brigitte passa d'un comptoir à l'autre sans s'attarder devant aucun. A un moment donné, elle lutta pour se faufiler au premier rang de badauds qui écoutaient un bonimenteur. L'homme était sanguin, suant. Une cicatrice blême lui traversait la joue, et lorsqu'il riait, on voyait briller ses dents aurifiées. Il riait sans arrêt, ayant étudié ce gloussement qui devait appuyer ses paroles et sa démonstration.

— ...Ah ah ah !... Vous êtes élégante et belle, vous méritez d'être aimée. Mais attention, il suffit d'un détail pour tout gâcher... Ah ah ah ! Quel détail ? Le plus courant, une maille qui file à votre bas. Ah ah ah ! Voilà votre soirée fichue... Ah ah ah !... Vous songez

à rentrer, votre mari est furieux... Ah ah ah !... Si vous connaissiez les bas...

De ses grosses mains velues il élevait à hauteur des yeux un mince bas de femme qu'il étirait à l'extrême.

— ...Et maintenant, voyez...

Il s'emparait d'un clou, le promenait sur les mailles sans qu'aucune d'elles ne cédât.

— Ah ah ah ! Qu'est-ce que vous en dites ?

Son petit doigt, cerclé d'une chevalière qui le boudinait se tendit vers Brigitte.

— Vous souriez, Madame, vous êtes méfiante ! Vous croyez à un truc !... Eh bien, essayez vous-même. Mais si, mais si... Non ? vous ne voulez pas ?...

Brigitte était déjà loin, poursuivie par le murmure amusé qui avait accompagné sa dérobade. Pour rien au monde elle n'eût accepté le clou rouillé et griffé ce long bas vide qui paraissait étiré entre deux mains d'étrangleur. Le cœur battant, elle se retrouva devant les comptoirs réservés aux équipements coloniaux. Un seul vendeur bâillait, adossé à une pile de malles métalliques peintes en vert à côté d'un mannequin coiffé d'un casque de liège qui semblait lui aussi sur le point de bâiller.

Brigitte regarda longuement une cantine dont les pièces s'emboîtaient comme celles d'un puzzle.

— Il y en a quarante et une, spécifia le vendeur en s'animant.

— C'est intéressant.

— Une nouveauté. La mallette est très légère, parfaitement étanche, et conçue suivant le principe du thermos.

— Vous n'avez pas de chandails ?

Bien qu'il sût à quel point la clientèle féminine peut être déconcertante, le jeune homme eut un haut-le-corps.

— La bonneterie est dans l'autre magasin, répondit-il d'un air rogue.

— Merci.

Elle le regarda un moment, interdite, se demandant si elle ne devait pas lui expliquer que la vue de ces malles, de ces costumes de coutil, de ces attirails de camping lui avait rappelé ses prochaines vacances et les listes qui lui avaient été remises par ses enfants. Mais le vendeur détournait ostensiblement la tête et refermait la cantine. « Tant pis, songea Brigitte, qui se sentit tout à coup très gaie, comme rejeunie. Tant pis, je ne puis tout de même pas acheter un équipement d'explorateur pour lui faire plaisir ! »

Au rayon des lainages, elle se retrouva parmi la foule. Les femmes se disputaient âprement des cardigans jetés pêle-mêle sur le comptoir. Elles les prenaient, les étiraient, les élevaient à bout de bras tout en lorgnant ce que choisissaient leurs voisines. Parfois un même vêtement se trouvait saisi par deux femmes à la fois, provoquant un échange d'injures muettes, de regards méprisants, jusqu'à ce qu'une des deux duellistes abandonnât l'objet du litige, que l'autre rejetait à son tour aussitôt. Brigitte fut sur le point d'emporter un petit chandail de couleur plaisante mais s'en désintéressa lorsqu'elle apprit qu'il fallait l'accepter *tel quel*. « J'accepte bien assez de *tel quel* comme cela », pensa-t-elle amèrement, s'éloignant du comptoir des soldes avec le sentiment que le monde entier s'entendait pour la gruger.

Ce tour d'esprit lui devenait familier, surprenant

ses amis. On se questionnait : « Ne trouvez-vous pas que Brigitte change ? Elle vieillit... On dit que... ».

Thierry avait eu la mauvaise fortune de rencontrer certains d'entre eux alors qu'il était en compagnie de Jeanne, et ne s'en était pas tiré à son honneur. Jeanne elle-même lui en avait fait le reproche :

— Puisqu'ils feignaient de ne pas te voir, tu n'avais pas à les saluer. Mais du moment où tu étais assez maladroit pour aller leur serrer la main, tu n'avais pas à me laisser seule dans l'entrée comme un chien galeux.

Elle ne lui pardonnait pas cette humiliation et la lui rappelait chaque fois qu'il parlait de vacances communes :

— Ce sera magnifique jusqu'au moment où je devrai filer par l'escalier de service parce que tu auras rencontré quelqu'un qui connaît ta femme.

— Ne comprends-tu pas qu'à ce moment-là tout sera différent ?

— Qu'est-ce qui sera différent ?

— Mais tout.

— Tout quoi ?

Il lâcha le grand mot.

— Les pourparlers du divorce seront en cours.

— Tu vas divorcer ? Vraiment ?

— Sans doute.

— Ah, *sans doute*. C'est bien ce que je pensais. Tu restes dans le vague ? Décidément, Hervé voit clair.

Thierry avait senti l'angoisse lui serrer les tempes.

— Tu as parlé de moi à Hervé ?

— C'est lui qui m'a parlé de toi.

— Il ne me connaît pas.

— C'est ce que tu crois. Il te connaît assez, en tous cas, pour savoir que tu me bernes. Oh, il ne

m'a pas mise en garde. Il m'en a dit juste assez pour que je comprenne.

— Si j'entends bien, il te donne à choisir ?

— Même pas. Il fait confiance à mon bon sens.

— Jeanne, tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Bravo ! avait-elle riposté durement. J'attendais cela : que tu fasses état des sentiments que tu m'inspires pour en abuser. Hervé...

— Je ne veux plus entendre parler d'Hervé !

— Préfères-tu que nous parlions de Brigitte ?

— Si tu veux.

— Je m'en garderai bien désormais.

Depuis ce jour-là, Jeanne n'avait plus remis Brigitte en cause. Thierry eût préféré qu'elle reprît la discussion, qu'elle lui fît d'autres reproches. Mais elle ne l'interrompait même plus lorsqu'il rêvait à voix haute, se contentant de lui échapper, de lui glisser entre les doigts sans qu'il pût définir comment. En apparence, rien n'était changé et leur entente physique était devenue si parfaite qu'il arrivait à Thierry de penser que d'elle viendrait le salut. Comment Jeanne pourrait-elle délibérément renoncer à ce qui la comblait. Il était impossible qu'avec *l'autre* elle connût des joies semblables. Thierry avait cessé d'être jaloux tant il était convaincu d'avoir la meilleure part. Est-on jaloux d'un pauvre ? Contraint d'accepter que sa maîtresse lui fût infidèle, il désavouait à présent sa propre fidélité. Avait-il été assez maladroit en cessant toutes relations avec sa femme. Il est vrai qu'il s'était éloigné d'elle bien avant de connaître Jeanne. « Si Brigitte était loyale, elle reconnaîtrait que Jeanne n'est pour rien dans ce qui nous divise.

Evidemment le reconnaître, c'est implicitement reconnaître la nécessité d'une séparation. Elle n'en est pas près. »

Avec humeur, Thierry la voyait faire les préparatifs des vacances en commun, accordant aux enfants plus qu'ils n'en espéraient. Michèle eut un choix étourdissant de bains de soleil, Julien des sandales palmées, Didi une raquette de tennis de grande classe.

— C'est de la folie, Brigitte. Didi n'avait nul besoin d'une raquette de professionnel.

— Je ne tiens pas à ce qu'il s'habitue à aimer ce qui est médiocre.

L'allusion était trop claire pour que Thierry pût ne pas la saisir. Ses reproches tombaient à faux. Les libéralités de Brigitte étaient parfaitement justifiables. N'était-il pas naturel qu'elle récompensât ses enfants d'avoir honorablement terminé l'année scolaire ? Didi, en particulier, s'était classé parmi les premiers.

Malheureusement, depuis qu'il possédait une raquette de champion, Didi ne rêvait plus que de tennis. Il se rendait trois ou quatre fois par semaine à son club et trouvait naturel que son père l'y conduisît.

— C'est sur le chemin de l'usine, disait-il avec simplicité.

Mais pour Thierry, la chose était moins simple. Il était rare qu'il se rendît encore l'après-midi à l'usine, car il mettait les premiers beaux jours à profit pour conduire Jeanne à la campagne. Il espérait l'amener ainsi peu à peu à passer des vacances avec lui durant l'absence de Brigitte. Quelquefois le couple n'allait pas loin, s'asseyait en bordure de la forêt, à la terrasse d'une petite auberge. Jeanne offrait son visage

au soleil et fermait les yeux avec un sourire satisfait. Elle était de celles qui peuvent demeurer de longues heures étendues, ne pensant à rien, ne faisant rien, jouissant de n'être plus qu'une chair au repos. Dénudée de snobisme, elle ne songeait même pas à s'induire le visage d'huile ou de crème. Un bon coup de soleil sur le front et les avant-bras ne lui faisait pas peur.

Avant de l'emmener, Thierry ne pouvait parfois s'empêcher de l'étreindre, de boire goulûment ses lèvres éternellement gercées d'où le sang perlait vite. Jeanne cédait, s'offrait sans réserve, mais boudait ensuite, pour peu que l'après-midi fût trop avancée.

— C'est malin ! disait-elle. On a perdu le meilleur de la journée.

Thierry lui donnait raison, approuvait sans écouter, étrangement heureux de se sentir las, vacant, sonore et creux comme un coquillage. N'ayant plus le temps d'aller bien loin, ils se bornaient à chercher un endroit tranquille où Jeanne pourrait savourer à petites cuillérées un sorbet coiffé de crème fraîche, et lui-même fumer cigarette sur cigarette en se gorgeant de café noir. Jeanne parlait, puis se taisait, puis reprenait au hasard le fil de ses souvenirs.

— Quand j'étais petite, on m'avait mise en pension, assez loin d'ici. Je me demande ce que l'établissement est devenu. Nous pourrions peut-être un jour aller jusque là.

Thierry avait saisi l'occasion qui lui était offerte.

— Je demanderai demain qu'on avance l'heure du déjeuner. Tiens-toi prête, je serai chez toi avant deux heures. Je sonnerai, tu n'auras qu'à descendre.

Tout s'arrangeait, tout allait s'arranger. N'en est-il pas toujours ainsi, en fin de compte ? Sa besogne expédiée, Thierry rentra chez lui en sifflotant et laissa

sa voiture devant la grille afin de ne pas perdre un instant au moment de repartir.

Il sourit à Brigitte qui l'accueillait froidement.

— On peut passer à table sitôt que tu le désires.

— Allons-y.

« Que Didi ne se mette pas en tête de me demander aujourd'hui de lui servir de chauffeur », songea-t-il.

« Ce serait raté. »

Il regarda son fils qui mangeait avec avidité. « Etais-je aussi vorace à son âge ? C'est malgracieux, un garçon de quinze ans, ce teint brouillé, ces cheveux indociles ! Où peut-il bien se faire faire une coupe pareille ? Elle lui donne l'air d'un bagnard. Enfin, on est coquet à cet âge. Et amoureux, bien entendu. Marcelle... Nous en rabat-il assez les oreilles ! Marcelle qui a toutes les qualités, y compris celle d'avoir un frère *de première*. Il a reçu une petite Fiat pour ses vingt ans et il a promis de m'apprendre à conduire ! Marcelle, c'est aussi sa partenaire au tennis. Evidemment... quinze ans ! De qui étais-je amoureux à quinze ans ? Eh bien... de personne. Je connaissais déjà Brigitte. J'étais reçu dans la famille. »

Thierry se sentit amer : « ...Déjà Brigitte ! ». Il leva les yeux vers sa femme : « Et encore Brigitte ». Celle-ci le regardait depuis un instant picorer distraitemment ses aliments.

— Tu ne manges pas ? Tu te disais si pressé.

— Je le suis.

Didi torcha vigoureusement son assiette, s'essuya la bouche comme s'il voulait se l'arracher.

— Et moi donc, si je suis pressé ! Un double qui se dispute au club. Je le joue avec Marcelle. Ça m'arrange que tu partes plus tôt que d'habitude. J'arri-

verai avant les autres, et je pourrai me mettre en forme.

— Navré, mon vieux. Je ne puis te conduire aujourd'hui.

— Comment ? Mais c'est ton chemin !

— Je n'ai pas le temps.

— Ça alors ! Et moi qui ai promis d'être le premier arrivé ! Marcelle m'attend.

— Ton père est peut-être aussi attendu.

Didi leva les yeux, regarda sa mère puis Thierry, et brusquement cessa d'être un enfant déçu pour devenir un homme furieux :

— Je m'en f..., hurla-t-il. Je me f... de vos histoires. J'en ai jusque là de vos têtes de circonstance et de vos sous-entendus à la noix. Je demande d'être déposé au club, et...

Singeant son père :

— ...Je n'ai pas le temps... Je n'ai pas le temps... Ce n'est pas ce que tu réponds à ta belle, hein ?

— Comment ?

Par-dessus la table Thierry empoigna Didi par le revers de son blouson.

— Répète, répète ! cria-t-il.

Mais d'un coup d'épaule le garçon se dégagea et fonça vers la porte en aveugle.

— Laisse, dit Brigitte en voyant que Thierry s'apprêtait à le suivre. Laisse, répéta-t-elle sans lever la tête, épongeant de sa serviette l'eau et le vin qui coulaient des verres renversés.

Thierry se rassit machinalement. En lui l'étonnement le disputait à la colère. Que son fils eût osé !... Que son fils sût !... Et sa femme... sa femme qui n'en finissait pas de presser des linges mouillés plutôt que de parler.

Ce fut cependant elle qui rompit le silence.

— Bien que tu sois pressé, ne pourrais-tu...

Elle s'interrompt, marquant un léger étonnement en entendant qu'on sonnait à la porte d'entrée. Il y eut un bruit de voix, et brusquement la bonne fit irruption dans la salle à manger, en haletant comme si elle eût fourni une longue course.

— Madame... Monsieur...

Derrière elle, dans l'encadrement des portes demeurrées ouvertes, se tenait un inconnu portant à la main le blouson et l'écharpe de Didi. L'homme hésitait à avancer, visiblement intéressé par ce qui se passait au dehors. Thierry le rejoignit d'un bond, suivit la direction de son regard, puis reporta le sien vers l'endroit où il avait laissé sa voiture en arrivant.

Il n'était pas nécessaire qu'on lui en apprît davantage. Il savait. Bousculant l'homme, qui tentait de le retenir, Thierry courut vers l'attroupement qui s'était formé au bas de la chaussée. C'est à peine s'il eut conscience que la foule s'ouvrait peureusement devant lui, le projetant presque jusqu'au camion-citerne dans l'avant duquel une voiture claire — sa voiture — se trouvait littéralement emboutie. Tout alentours, des débris de verre, des lambeaux de tissu jonchaient le sol gluant d'essence. Mais Thierry ne vit pas son fils. On l'avait déjà dégage. C'est à peine s'il devina son corps inerte sous la couverture rabattue, tandis que deux infirmiers glissaient la civière dans l'ambulance, dont les portes claquèrent.

— Ils ont fait vite, dit une commère en entendant décroître le huhulement de la sirène.

Mais une autre s'indigna :

— Si ce n'est pas criminel de mettre une grosse voiture comme ça entre les mains d'un enfant !



L'infirmière s'approcha du lit, s'assura que le blessé n'avait pas repris connaissance, puis repartit aussi silencieusement qu'elle était venue après avoir éteint la veilleuse.

L'aube pointait. On l'eût dit tachée de suie. Mais avant peu elle se teinterait de rose, deviendrait transparente, annonciatrice d'une radieuse journée d'été. Dans l'esprit de Thierry, une seule pensée tournait en rond, toujours la même, et si vivement qu'il lui prêtait un bruit de rotation, de crécelle : « Si je n'avais pas laissé les clés sur le tableau de bord !... Si je n'avais pas oublié de fermer la voiture !... »

— Il est heureux que l'accident es soit produit presque immédiatement avant que votre fils ait eu le temps d'arriver dans la pleine circulation. Il aurait pu tuer dix personnes.

« Et que me font ces dix ou ces cent personnes ? songeait Thierry. « C'est lui seul qui m'importe ».

Comment Didi avait-il pu être assez fou pour prendre la voiture ? Croyait-il de bonne foi savoir conduire parce que le frère de Marcelle lui avait quelquefois mis le volant entre les mains ? Le conducteur du camion-citerne était formel : « Il n'a même pas essayé de m'éviter, il m'est entré dedans comme un boulet. Encore heureux qu'on n'ait pas pris feu ! ». Celui-là aussi trouvait que les dieux s'étaient montrés conciliants ! Et le médecin :

— C'est miraculeux que l'enfant ne soit pas en bouillie. Evidemment, la nuque a porté...

Evidemment, à cause de cette *incroyable chance*, que la nuque ait été touchée, on ne pouvait encore rien augurer de l'avenir. L'inconscience, l'immobilité de Didi ne prouvaient rien. Il fallait attendre.

Brigitte ne faisait pas autre chose, retrouvant d'instinct ce qui est proprement femelle : la patience. La patience bornée, têtue, qui tient l'évidence en échec. Bien qu'elle eût Didi à tout instant sous les yeux, elle faisait penser à ces mères dont le fils est enseveli au fond de la mine et qui veillent, accrochées de tout leur poids aux grilles fermées du charbonnage. On lui avait dit : « Rentrez, vous ne pouvez rien. Nous vous aviserons s'il y a du changement ». Elle n'avait même pas répondu. Si Didi mourait, romprait-elle jamais ce silence ? Par moments, Thierry se prenait à en douter. Elle attendait.

Une autre aussi attendait, sans doute : Jeanne. Qu'avait-elle pensé en ne le voyant pas venir ? Que penserait-elle lorsqu'elle apprendrait la vérité ? Quelle que fût l'issue du drame, Thierry croyait déjà l'entendre :

— Je t'avais bien dit qu'entre nous c'était impossible. Vouloir changer de vie n'amène que des catastrophes. Tu n'as pas le droit de faire tout ce mal.

— Et les autres ? Pourquoi les autres ont-ils tous les droits ? Pourquoi considère-t-on qu'il n'y a pas de blessé dès l'instant où je suis la seule victime ?

Thierry regarda longuement son fils. Ce masque impassible et blanc avait quelque chose d'implacable. Inhumain ? Non, suprêmement humain, au contraire. Aveugle, sourd, dur comme l'est à notre égard celui qui nous ressemble mais n'est point nous. Que ce gisant fût son fils n'empêchait pas qu'il fût *un autre*. « Nous sommes entourés d'*autres*, et seulement d'*autres*, pensa Thierry. Ils nous pressent de toute part, ils nous écrasent, ils nous détournent de nous-mêmes à leur profit. A moins que de fuir... »

Il eut comme un éblouissement, la vision de ce qui pourrait être. Il quitterait cette chambre, il suivrait le couloir silencieux. Bientôt, il serait dehors, dans la rue, dans la vie... libre... libéré... Qu'il acceptât de tenir pour rien le regard aveugle de son fils, le regard accusateur de Brigitte, qu'il fût capable de vivre avec ce double dard planté dans le cœur, et tout devenait simple, tout était possible.

Thierry fit un pas vers la porte, tendit la main, étreignit la poignée. Il lui suffisait maintenant de se retourner, d'affronter l'inconscience de l'un, le mépris de l'autre.

Mais alors qu'il cherchait son regard, Thierry vit que sa femme s'était assoupie. Elle dormait, épuisée, tassée sur elle-même comme un animal grelottant.

« Eveille-toi, pria-t-il. Eveille-toi. Je ne puis partir ainsi sans me justifier. Il faut que tu saches que je vais rejoindre Jeanne, vivre avec elle... Fou ? Oui, peut-être. Abject, ignoble ?... Tant pis si, à ce prix seulement, je puis vivre, exister enfin ! Réveille-toi. Ne comprends-tu pas que c'est aujourd'hui ou jamais, et qu'il faut que tu me chasses pour que je me sente libre ?... »

Mais Brigitte continuait à dormir.

F I N